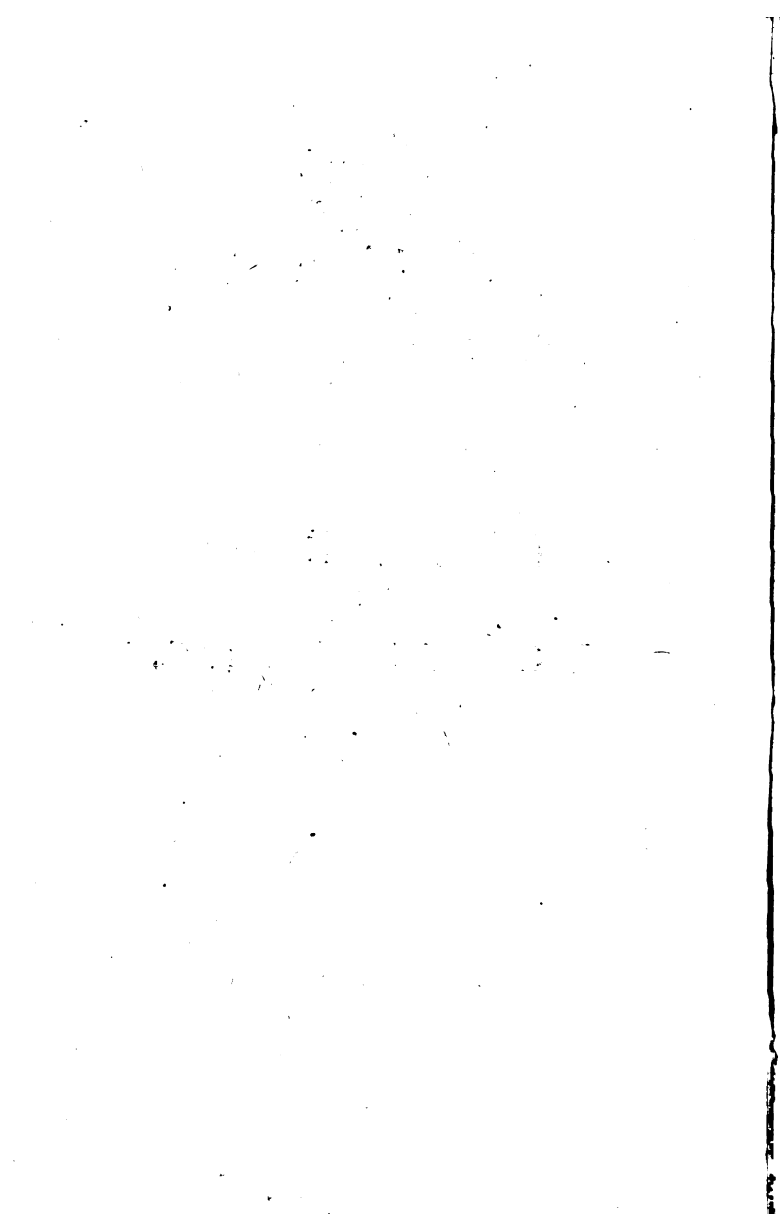






**ŒUVRES
POSTHUMES.**



Œ U V R E S
P O S T H U M E S
D E
M. ^A D E S. ^T M A R T I N.

J'ai désiré de faire du bien , mais je n'ai
pas désiré de faire du bruit , parce que
j'ai senti que le bruit ne faisait pas de
bien , comme le bien ne faisait pas de
bruit.

St. MARTIN, 740.^e pensée.

T O M E S E C O N D.



A T O U R S ,
Chez LETOURMY, Imprimeur-Libraire, rue
Colbert, n.^o 2.

1807.

QUESTION

PROPOSÉE

PAR L'ACADÉMIE

DE BERLIN.

QUESTION

PROPOSÉE

PAR L'ACADÉMIE

DE BERLIN.

[The text in this block is extremely faint and illegible due to low contrast and noise. It appears to be a large block of text, possibly a list or a series of paragraphs, but the individual words and sentences cannot be discerned.]

QUESTION

PROPOSÉE

PAR L'ACADÉMIE DE BERLIN.

QUELLE est la meilleure manière de rappeler à la raison les Nations, tant sauvages que policées, qui sont livrées à l'erreur ou aux superstitions de tout genre ? (a)

Neque enim, credo, sine numine Divum
Flumina tanta paras.

ÉNÉIDE VI.

L'ACADÉMIE royale des sciences et belles-lettres de Prusse, demande *quelle est la meilleure manière de rappeler à la raison les Nations, tant sauvages que policées, qui sont livrées à l'erreur et aux superstitions de tout genre ?*

Si, dans le sens le plus exact, la raison

(a) Cette question m'avoit assez frappé pour me déterminer à la traiter; mais j'étois bien loin de

A 2

(4)

n'est autre chose qu'une connoissance usuelle et pratique de la vérité, il étoit difficile de proposer une question plus profonde, et dont la solution fût plus utile au genre humain. En effet, à quel bonheur ne devrions-nous pas prétendre, si les superstitions étoient bannies de l'esprit de l'homme, et si le fanatisme et la cruauté qui en sont les suites, étoient extirpés de son cœur ! Une loi raisonnée et dirigée vers le bien dans tous

prétendre à la couronne, puisque je démontrerois au contraire à l'Académie, que la question étoit insoluble avec nos seuls moyens humains. M. Formey, Secrétaire de l'Académie de Berlin, en convint avec moi dans une lettre qu'il m'écrivit à ce sujet. En effet, non seulement je ne fus pas couronné, mais personne ne le fut au premier concours. L'Académie remit donc le prix pour l'année suivante 1785. Mais je crus avoir dit tout ce que j'avois à dire, et je ne concourus plus.

C'est M. Avillon, Pasteur de l'Eglise française de Berlin, qui a remporté le prix. Mais comme il a pris ses principes et ses solutions dans les livres, et notamment dans Platon, comme il l'avoue lui-même, je suis peu jaloux de son triomphe.

(5)

les genres, prendroit en lui la place de ces mouvemens criminels, qui l'avilissent et qui le trompent; sa triste demeure se transformerait en un séjour ravissant d'où l'ordre et la lumière ne disparaîtroient jamais; enfin, nulle paix, nulle félicité que la carrière qui s'ouvre aujourd'hui devant nous, ne promît à notre espérance.

Mais autant cette espérance est propre à nous enflammer, autant la question qui réveille ici nos desirs devient humiliante, lorsqu'on se dispose à la résoudre. Car, avant de répondre au savant tribunal qui nous interroge sur les moyens de transmettre la vérité à nos semblables, il est essentiel d'examiner si elle se trouve elle-même au nombre de nos jouissances, et c'est ici que nous aurons moins à nous féliciter qu'à gémir.

Laissons reposer l'enthousiasme que nous causent les orateurs et les savans par l'exposé pompeux qu'ils font à notre esprit de ses prétendues richesses, et parcourons avec eux les divers ordres de connoissances qui peuvent être l'objet de notre étude, nous découvrirons bientôt

A 3

(6)

que ces peintres séduisants , se sont plus occupés du coloris de leurs tableaux , que de la correction du dessein.

Dans les objets métaphysiques relatifs à l'essence de l'homme , nos maîtres ne nous offrent pour guides , que les abstractions de l'analyse.

Plus imprudens encore dans les sciences divines et religieuses , les observateurs n'en ont attribué l'origine qu'à la frayeur occasionnée par les révolutions de la nature , sans penser que la loi physique de tout animal est de fuir les maux , ou de les combattre , mais jamais d'en honorer les causes par un culte et par des prières ; sans penser que les souplesses même des animaux domestiques devant la main qui les corrige et les frappe , n'ont lieu qu'en sa présence , et dans le moment de la correction ; sans penser enfin qu'excepté l'homme , aucun animal sur la terre , n'a prié des causes invisibles , et n'a montré cette inclination à tout diviniser autour de lui , depuis son semblable jusqu'aux substances les plus grossières.

En vain des ministres zélés s'efforcent-ils

(7)

souvent de substituer la lumière à ces erreurs et à ces impostures, tant qu'ils ne sont pas aussi éclairés eux-mêmes qu'ils le devraient être, leur seule arme est la terreur, leur seule doctrine, une aveugle crédulité, et ne sachant intéresser l'homme, ni dans son cœur ni dans son esprit, ils le laissent défendre alternativement sa raison contre sa foi, et sa foi contre sa raison.

DESCENDONS DE CES RÉGIONS ÉLEVÉES.

Dans les objets physiques qui nous environnent, qui sont sous notre main, qu'avons-nous fait autre chose que flotter de systèmes en systèmes, que donner pour un port assuré les écueils même sur lesquels la tempête nous a poussés? Qu'avons-nous fait autre chose que prendre continuellement les principes secondaires pour les primitifs, et les primitifs pour les secondaires, comme si l'erreur et la confusion se multiplioient pour nous, à mesure que les sujets de nos études deviennent plus sensibles, et qu'il n'y eût d'autre moyen d'empêcher notre esprit de

A 4

s'égarer, que de lui dérober toute occasion de méditer et de réfléchir ?

Est - ce donc en vain que les siècles s'écoulent, puisque, malgré le temps qu'ils ont laissé à l'homme pour s'éclairer, il ne sait non-seulement ce que c'est que la vérité, non-seulement où s'adresser pour s'en instruire, mais s'il peut même raisonnablement lui croire encore une existence !

S'il n'étoit question ici que d'une difficulté scientifique, l'illustre tribunal qui la propose, eût pu, sans doute, nous instruire, au lieu de nous interroger. Mais il s'agit d'une vérité naturelle du premier ordre, d'une vérité qui tient à tout, et à la recherche de laquelle tout l'univers est intéressé; et comme elle concerne l'homme, elle doit se trouver dans l'homme de tous les climats, dans l'homme de toutes les classes, aussi bien que dans les lycées des savans.

Toutefois, si je croyois que mes juges entendissent le mot *raison* dans un sens opposé à la définition que j'en ai donnée, si je pouvois jamais penser que loin de voir

dans la raison , la connoissance et l'usage actif d'une lumière sûre et positive , ils crussent que tout ce que la vérité exige de nous , est de ne pas acquiescer aux absurdités qu'on lui a trop souvent substituées ; s'ils prétendoient que pour arracher l'homme à des croyances fausses , il fallût l'arracher à toute croyance ; en un mot , si dans la nature de l'homme , ils ne vouloient admettre qu'un mécanisme organique et servile , et dans l'ordre universel des êtres , qu'une cause aveugle pour base et pour principe , je les prierois de ne pas poursuivre la lecture de ce discours : ils ne feroient que me donner des regrets de l'avoir écrit , et ils n'y trouveroient rien qui répondît à leur objet.

Mais persuadé de la justesse de leurs principes par la nature de leur question , je me plais à croire qu'ils ont de l'essence des choses , une idée plus sage et plus sensée , et c'est dans cette confiance que je me présente devant eux , et même il ne falloit rien moins qu'une pareille confiance pour me faire entrer dans la lice.

La route que je vais suivre est si peu battue ! en venant plaider la cause de l'homme , je dois m'attendre à trouver dans l'homme même , le plus redoutable de mes adversaires. J'ai contre moi l'empire des dogmes philosophiques, les amalgames qui ont obscurci et souillé les choses les plus pures , l'opposition même de ceux qui devroient être les satellites de la vérité ; je ne saurois avoir , pour moi , que l'homme de la nature *composé* avec cette *raison* sur laquelle on m'interroge. Mais je sais que , dans le lieu pour lequel j'écris , il en est encore de cette classe , et si j'avois le bonheur d'en être entendu , je mettrois leur voix au-dessus de toutes les récompenses.

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers peuples , suivant de puissans témoignages , (*a*) avoient deux espèces de doctrines , l'une publique , et à laquelle tout le monde pouvoit participer , l'autre secrète , et qui n'étoit connue

(*a*) Clém. Alex.

que des prêtres et des rois. Ce n'étoit même chez certaines nations que parmi les initiés, (*b*) que l'on choissoit les souverains; et à la Chine, où selon l'ancien usage, on ne reconnoit encore pour nobles, que les gens de lettres, l'empereur est à la fois le premier des prêtres et le premier des lettrés.

Cette doctrine secrète regna en effet de toute antiquité chez les chinois dont les fastes nous offrent, sous des formes mystérieuses, un système de sciences particulières et inconnues, existant presque aussi anciennement que la monarchie. (*c*)

Elle regna également chez les Egyptiens sur l'empire desquels, Eusèbe, d'après Manethon, rapporte plusieurs choses tirées des colonnes syriadiques, gravées dans le dialecte sacré par Thot, le premier mercure, transcrites dans des livres en lettres hyéroglyphiques, et placées dans les sanctuaires des temples de l'Égypte.

Elle fut introduite par Zoroastre dans

(*b*) Strab. Xenoph.

(*c*) Mémoires choisis, T. 2

la Perse, par Orphée dans la Thrace, par Minos en Crète, par Erecthée à Athènes, où elle fut sur-tout en honneur, et où le culte de Cérès, sous le nom des mystères d'Eleusis, étoit divisé en grands et petits mystères.

Tout ce qui a transpiré de cette doctrine secrète, nous apprend qu'elle avoit pour but la connoissance d'une cause suprême, celle des objets moraux et religieux, et celles des causes finales de tous les êtres.

Chrysippe dit *que les doctrines cachées concernant la divinité, étoient les dernières choses dont on devoit instruire les initiés.*

Clément d'Alexandrie, *que ce qui s'enseigne dans les grands mystères concerne l'univers, que c'est la fin, le comble de toutes les instructions, qu'on y voit les choses telles qu'elles sont.*

Enfin, selon l'hymne d'Orphée, conservé par Eusèbe, l'hyérophante s'exprimoit ainsi dans la célébration des mystères : je vais « déclarer un secret aux initiés, que l'on ferme l'entrée de ces

» lieux aux profanes. O toi, Musée, des-
» cendu de la brillante Sélène ; sois at-
» tentif à mes accens, je t'annoncerai des
» vérités importantes. Ne souffre pas que
» des préjugés ni des affections antérieu-
» res t'enlèvent le bonheur que tu souhai-
» tes de puiser dans la connoissance des
» vérités mystérieuses. Considère la na-
» ture divine ; contemple-la sans cesse ;
» règle ton esprit et ton cœur, et mar-
» chant dans une voie sûre, admire le
» maître de l'univers. Il est un, il existe
» par lui-même : c'est à lui seul que tous
» les autres doivent leur existence : il opère
» en tout et par-tout. Invisible aux yeux
» des mortels, il voit lui-même toutes
» choses. »

Ces témoignages sont suffisans pour nous convaincre que l'objet de l'étude des anciens sages étoit sacré. Mais cette certitude ne nous conduit point au sanctuaire de leurs connoissances. Elle ne nous transmet ni leurs sciences secrètes, ni les raisons positives sur lesquelles étoient fondés les hommages et les honneurs qu'ils recevoient, et l'autorité qui leur étoit confiée,

Car ils présidoient aux conseils des rois. (d) Ils regloient l'administration politique, générale et particulière. En Perse, aucun roi n'étoit couronné qu'il n'eût subi une espèce d'examen pardevant eux. Dans l'Inde, la tribu des sages ou des gymnosophistes étoit plus noble et plus considérable que celle à qui appartenoit la couronne. Chez tous les peuples, ils étoient les seuls prêtres, les seuls théologiens, les dépositaires de tous les secrets de la religion; les temples étoient leur école, leur académie.

Où trouverons-nous la source des lumières par lesquelles ces sages se gouvernoient? Où trouverons-nous, dis-je, le fil de leurs connoissances? Est-ce chez les savans qui ont remplacé ces premiers sages? Est-ce dans les différentes écoles philosophiques qui se sont établies successivement dans les lieux que la science secrète avoit habitée? Au contraire, nous y verrons qu'au lieu d'enseigner des sciences divines, elles se sont occupées à dé-

(d) Diog - Laërce.

truire, dans l'esprit de leurs sectateurs, jusqu'aux moindres traces de la divinité. Nous y verrons des hommes imprudens se rendre rivaux de ces anciens instituteurs, et se laissant entrainer par leur cupidité, s'approcher de la vérité sans préparation, sans songer qu'à l'image du feu, lorsqu'elle ne vivifie pas, elle consume.

C'est par-là que l'athéisme et toutes ses branches ont pénétré jusques parmi les gymnosophistes même, que les grecs, après avoir donné le nom de barbares aux peuples dont ils tenoient leurs connoissances, ont livré la science et la philosophie aux Thalès, aux Protagoras, aux Pyrrhon, aux Zénon, et qu'ils ont immolé Socrate.

C'est par-là que les romains ont écouté le poëte Lucrèce, et qu'ils ont laissé dégénérer et corrompre les mystères de Bacchus, au point que le sénat fut obligé d'en empêcher la célébration. Enfin, c'est par-là que le Polythéisme s'introduisit chez eux avec tant de facilité: car en vain voudroit-on en faire honneur à leur tolérance, tandis que cette facilité n'étoit

qu'une suite de leur obscurcissement sur les vérités primitives.

Transportons-nous à des époques plus modernes. Aujourd'hui que les sciences ont si prodigieusement étendu leur empire, et qu'elles sont devenues si faciles et si communes, qu'il n'y a pas, pour ainsi dire, de différence entre les esprits des hommes; où en sont-ils sur les premières vérités, et quelle est la persuasion qui leur en reste?

Il n'est donc rien là qui puisse nous éclairer sur les véritables occupations des premiers sages, puisque non-seulement l'idée de leur doctrine secrète s'est tellement perdue parmi les hommes, qu'à peine croit-on encore à son existence, mais même que le temps et l'ignorance ont sappé jusqu'à des vérités simples et fondamentales qui semblent avoir un caractère fixe, une certaine vie naturelle, dont la force devrait les faire surnager au-dessus de la mer tumultueuse des opinions et des disputes.

Cependant il faut convenir qu'en général les savans se sont moins occupés de
contester

contester l'existence de cette science primitive et secrète , que d'en déterminer la nature. S'il en est qui l'aient avilie et proscrite , il en est aussi qui ont cherché à la faire revivre , et à nous rendre la clef de tous ces monumens que nous ne savons plus expliquer.

Mais il semble que pour trouver cette clef, il faudroit en quelque sorte remonter jusqu'aux temps primitifs eux-mêmes : car plus le cours des choses nous éloigne de cette époque , plus les explications s'affoiblissent. Je laisse à parcourir au lecteur ce qu'en ont dit les Platon, les Plutarque , et sur-tout les savans modernes ; il verra successivement les interprétations dégénérer et finir par ne plus répondre à l'idée vaste que nous donnent de la science secrète des premiers sages , toutes les traditions qui nous en restent. Quelle étoit donc cette science profonde ?

Plus les privilèges dont elle jouit nous paroissent sublimes , plus ils nous forcent de les attribuer à une source qui justifie leur élévation ; en même temps, plus les réflexions de l'homme se portent sur de

B

pareils objets , plus il s'aperçoit que la seule voie qui puisse le conduire à des interprétations solides , c'est l'observation de sa propre nature qui étant fixe dans son caractère fondamental , doit être aujourd'hui ce qu'elle étoit lors des plus anciennes institutions. Malgré les variétés que l'homme manifeste journellement dans ses goûts , dans ses faits , dans ses opinions , son essence est le plus durable de tous les monumens , et toutes les fois qu'il voudra séparer de lui les substances hétérogènes avec lesquelles il est mêlé , il reconnoitra toujours le principe intégral de son être , comme les métaux parfaits se retrouvent au milieu des amalgames les plus composés.

En examinant donc quelle est sa situation , quelle est l'espèce de besoin qui le presse le plus , il doit lui être facile de découvrir quels sont les objets les plus propres à le satisfaire , les plus dignes de s'emparer de toutes ses facultés , et peut-être d'apercevoir où résident , et la clef de ces sciences primitives , et le moyen si desirable *de rappeler à la raison tous les peuples.*

Toutefois, je le répète, ce qu'on a lu et ce qu'on va lire, ne conviendra point à ceux que tous les efforts de leur esprit n'ont conduit qu'à classer l'homme au rang des bêtes. Nous ne parlons qu'à ceux qui, par leur sentiment intime, appuyé d'expériences non-abusives, ont conservé la persuasion que leur nature intelligente étoit supérieure à tous les objets passifs, avec lesquels tant d'hommes se sont confondus. Nous ne parlons qu'à ceux qui, avec Rousseau de Genève, (e) et avec les plus grands génies, ont cru que nos *actes spirituels ne s'expliquent point par les lois de la mécanique*, et qu'il y a une *distance incommensurable entre les pures sensations et les plus simples connoissances*. En un mot, nous fermons l'oreille aux conjectures ténébreuses de ces hommes égarés dans l'espace, et qui, sans guide ; ou avec des instrumens tronqués, ont voulu nous en tracer le plan et les issues. Nous croyons en cela être d'accord avec le tribunal qui

(e) Inég. des Cond.

nous interroge : car si l'homme n'avoit rien de plus que la bête , pourquoi lui proposer des questions qui tiennent à une perfectibilité dont la bête n'est point susceptible ? Pourquoi l'interroger , s'il n'avoit rien de plus que la bête , puisqu'alors on seroit sûr de la réponse ? Ou plutôt , s'il n'a rien de plus que la bête , comment vient-il dans la pensée de son semblable de l'interroger ? Les bêtes ne s'interrogent point , elles se connoissent , s'entendent , et agissent sans être jamais tourmentées par des doutes , ni par des incertitudes .

Si nous ne pouvons révoquer en doute l'existence intellectuelle de l'homme , à plus forte raison devons - nous admettre celle d'un agent premier et nécessaire , puisque , soit dans le physique , soit dans le moral , nous appercevons un tel assujettissement à une cause puissante , qu'il est impossible de ne pas reconnoître un suprême mobile de tout ce qui vit , et de tout ce qui pense . C'est peu que la matière n'ait pas la disposition de son mouvement , nous n'avons pas nous-mêmes le

droit de nous procurer la pensée à notre gré. Ainsi, dès que nous pensons, nous sommes convaincus qu'un principe intelligent extérieur à nous, engendre et préside souverainement à toutes les pensées régulières qui naissent en nous, et à celles de tous les êtres qui ont le droit de penser. Les hommes ne tomberoient donc jamais dans l'athéisme et le matérialisme, s'ils portoient leurs yeux sur ce ressort secret qui leur fait sentir la vie de leur intelligence; et celui qui s'observe avec le calme et la profondeur de la réflexion, trouve en lui-même des preuves plus positives de la divinité, que dans toute l'harmonie de l'univers.

De plus longues preuves sur les vérités fondamentales, ne devant ni ne pouvant trouver place dans ce discours, revenons sur nos pas, et cherchons ce qui manque à l'homme, lorsqu'il arrive sur la terre pour y remplir la loi commune à son espèce.

Sont-ce les alimens, les vêtemens, tous les secours corporels? Non, dans l'enfance il est entouré de gens qui les

lui procurent. Est - ce la science des loix et des usages qu'il aura à suivre dans le cercle politique qu'il va habiter ? Ces choses seront en action autour de lui , il n'aura qu'à les lire. Est - ce enfin la connoissance de ce monde physique dans lequel il est comme emprisonné , et dont la marche silencieuse et muette , paroît au plus grand nombre , également propre à inspirer du désespoir et de l'admiration ? Avec des soins et de la prudence , il peut acquérir sur ce magnifique spectacle autant de lumière qu'il en doit souhaiter pour son bonheur et pour ses besoins. Qu'est - ce donc qui lui manque ? la connoissance de ce qui lui est le plus essentiel , celle qui lui apprendroit la raison de son moi passé , présent et futur , celle des vrais desseins de cette main supérieure qu'il chercheroit en vain à annuler , enfin celle d'un lien secourable qui unisse l'homme et sa source par des rapports évidens et positifs. Tout ce qui est destructible et factice , c'est - à - dire , tout ce qui est au - dessous de nous , est ici - bas à la porte de l'homme , sous

(23)

sa main. Il n'est privé que de ce qui est exclusivement digne de lui. Il a tout, excepté ce qui lui est indispensablement nécessaire.

C'est une loi universelle même pour l'ordre physique, que nulle production ne puise sa subsistance et son soutien que dans la source où elle a puisé son existence; qu'intercepter la communication entre l'un et l'autre, c'est ôter à la production, et son action et sa vie; enfin, que tous les règnes de la nature, toutes les substances corporelles s'anéantiroient sans les matières homogènes qui leur fournissent des alimens selon leur classe. Écoutons cette instruction vivante, elle doit nous aider à éclaircir la difficulté qui nous occupe; elle nous apprend que l'intelligence de l'homme, quoique supérieure à l'ordre physique et matériel, est également assujettie à la réaction de ses principes analogues, que par conséquent, l'être intellectuel de l'homme, procédant de la suprême intelligence, ne peut se passer d'une réaction prise dans ce même ordre intellectuel, que la différence de

B 4

cet ordre, à l'ordre physique et matériel, c'est que, dans ce dernier, tout étant passif, chaque être est obligé d'attendre sa réaction, au lieu que, dans l'autre ordre, l'homme intellectuel peut aller au-devant de la sienne en qualité d'être actif; qu'ainsi il ne peut conserver sa régularité, son activité, toutes ses proportions morales enfin, qu'en se moulant en quelque sorte sur le sceau typique qui leur a donné la première empreinte, c'est-à-dire, en un mot, qu'il doit y avoir une loi active de relation entre l'homme et la divinité.

En effet, s'il persévérait à regarder cette loi de relation entre sa source et lui, comme un principe imaginaire, il faudroit qu'il abjurât sa nature intelligente et l'existence d'un agent suprême; car, comment deux êtres aussi analogues pourroient-ils exister sans être liés par une loi essentielle et par des rapports constitutifs, puisque nous voyons cette loi opérer universellement dans toutes les classes?

Il est vrai que ces relations et ces ana-

logies intellectuelles n'existant qu'en puissance pour la plupart des hommes, ils sont peu encouragés, soit par l'instruction, soit par l'exemple, à les rendre virtuelles et efficaces. Aussi l'habitude où ils sont de ne les pas voir en activité, les conduit bientôt à les oublier, et ils finissent par se persuader qu'elles ne sont pas, faute d'avoir cherché si elles pouvoient être.

Mais une vérité difficile à renverser, et qui retentit dans toutes les écoles, est que l'action des sens précède en nous celle de l'esprit, ou, ce qui est la même chose, que nous n'avons rien dans l'intellectuel qui n'ait auparavant été dans les sens: or, si tout est sensible pour nous, avant d'être intellectuel, comment se pourroit-il que nous eussions l'idée de ces rapports supérieurs, s'ils n'avoient jamais été en acte sur la terre? Cette observation, inattendue peut-être, pourra sembler hardie et pressante. Mais ce qui importe le plus, c'est de savoir si elle est fondée, et je prie mes lecteurs de la peser avant de poursuivre.

Ils y verront que notre être intellectuel et pensant, peut bien se former des chimères comme nous l'éprouvons tous les jours, mais qu'il les compose toujours avec des élémens réels et sensibles; que les tableaux les plus bizarres que notre imagination nous présente, sont formés de pièces de rapports dont les différentes parties ont leur type dans la nature, et sont journellement sous nos yeux; enfin que les illusions des songes même, et les images fantastiques dont ils nous bercent, sont un mélange et un résultat informe de divers objets matériels qui nous ont occupés en différens temps pendant la veille.

Plus on s'arrêtera, dis-je, sur ces observations, plus on sera forcé d'avouer que les connoissances et les pensées qui nous parviennent par l'enseignement de nos semblables, sur les loix de relation de l'homme avec la source pensante dont il procède, ne sont que des traditions héréditaires qui attestent une concession primitive, et si ces feux partiels développent quelquefois chez nous d'au-

tres étincelles, dont nous pouvons nous regarder comme les premiers possesseurs, ils n'en sont pas moins les résultats d'une lumière antérieure à eux, et qui a dû briller physiquement pour pouvoir leur donner l'existence. C'est-là, sans doute, ce qui a fait dire au philosophe de Genève, que la parole avoit été nécessaire pour l'institution de la parole.

Ici naît une foule de questions : j'entends qu'on me demande à la fois, quels temps, quels lieux, quels hommes ont été choisis pour être témoins de la virtuelle efficacité de ces loix de relation; pourquoi les uns auroient-ils été destinés à être des instrumens actifs dans de pareilles circonstances, tandis que d'autres seroient restés passifs, et qu'une troisième classe si nombreuse paroitroit n'être pour rien dans tout l'effet? Mais la solution de ces difficultés, quoique très-importante en elle-même, n'est cependant qu'accessoire à l'objet de ce discours. L'essentiel est de s'assurer du principe qui vient d'être établi; s'il est juste, s'il résiste à l'épreuve la plus rigoureuse, le pas

le plus difficile sera fait; et le soin de classer des résultats et des époques, le soin de méditer sur les loix de sagesse qui auroient dirigé ces événemens, est moins pressant que celui de s'occuper du fait en lui-même. Or, ce fait, nous le répétons, est suffisamment prouvé par l'observation précédente sur la nécessité que les choses de tout genre aient été sensibles pour l'homme, avant d'être intellectuelles, et que si la tradition de l'active efficacité de ces loix de relation est presque universellement répandue dans la pensée de tous les peuples, c'est une démonstration qu'elle a été précédée par des actes, n'importe pour qui, par qui, en quels lieux, ni en quels temps.

Demandons-le maintenant, si nous nous trouvions tout-à-coup transportés dans des temps, dans des lieux, où ces loix de relation seroient à la fois en puissance et en activité, de quel œil contempérons-nous des hommes qui seroient doués de pareils dons? Quels effets produiroient sur nous des hommes qui, suivant fidèlement la marche naturelle de nos idées,

(29)

sauroient nous faire monter à l'intellectuel par le sensible, qui nous éclaireroient virtuellement sur les causes finales, primitives, actuelles et futures, qui nous aideroient à puiser dans le type suprême, cet aliment, cette vie, tous ces secours de tous les genres dont nous ne pouvons être privés qu'au détriment de notre véritable existence, qui, en un mot, répandroient quelque jour sur nos rapports universels, et sur ce profond secret de notre être, dont la recherche nous coûte d'autant plus qu'elle est presque toujours infructueuse.

Quelles que soient les réclamations de l'ignorance et de l'insensibilité morale, ne craignons point de l'assurer, de tels hommes prendroient sur le plus grand nombre un empire puissant et légitime. Plus il seroient favorisés de ces lumières supérieures et des vertus qui en sont inséparables, plus ils seroient sûrs de s'attirer nos hommages.

Allons plus loin ; non-seulement une pareille lumière pourroit fixer tous nos regards, mais il n'y aura jamais que de

semblables connoissances qui aient des droits réels et assurés sur nous. Quoique les hommes soient aujourd'hui si peu rapprochés de ces grands objets, quoique la doctrine du néant leur ait ôté jusqu'à la première idée de la science qui leur est propre, en vain chercherions-nous d'autre aliment à notre être pensant. Il est de nature à ne pouvoir se désaltérer que dans une source vivante et infinie, il épuise sans profit tout ce qui n'est que d'un ordre inférieur, tel que les conventions humaines et l'étude des objets corruptibles. Quand les sciences vulgaires seroient encore plus approfondies, quand la route que les hommes prennent pour y parvenir, leur seroit encore plus familière, toutes ces substances ne nous rempliroient point, il faut à notre être une nourriture plus choisie, plus onctueuse, qui soit le complément de ses desirs et de son avidité, et il ne la peut trouver que dans ses rapports actifs, avec des objets distincts de la nature périssable, avec des objets relatifs à lui-même, avec des objets qui lui montrent à la fois la clef de

son existence, les droits de son origine, et le véritable rang qu'il doit occuper dans l'univers.

S'il n'est que de pareilles connoissances qui puissent avoir sur nous un empire réel, nous devons déjà nous former quelque idée de cette *raison* à laquelle il seroit si essentiel de ramener tous les peuples. Nous ne devrions pas non plus aller chercher plus loin l'explication des emblèmes, des monumens, des mystères, et de la science secrète des anciens sages, et celle des motifs qui leur attirèrent des prérogatives si étendues et des honneurs presque divins. Dès que l'essence de l'homme est fixe, les siècles ni les espaces ne peuvent produire aucune variété sur notre germe fondamental qui, à l'image de la nature, est toujours propre à développer de la même manière ses élémens constitutifs, quand on lui présentera la même réaction.

Ainsi, le besoin intellectuel de notre être nous apprend que, si les anciens sages avoient connu une autre clef que celle que nous présentons, ils n'auroient pas connu la véritable : or, ce qui s'o-

péreroit en nous , si ces loix actives de nos relations supérieures se réalisoient à nos yeux , étant semblable à ce qui s'est opéré sur l'esprit des peuples de l'antiquité , selon une foule de témoignages , il faut que les mêmes effets ayent eu les mêmes causes , et que les sages de ces temps primitifs ayent joui d'une manière efficace de ces droits sublimes que les hommes ne pourroient voir en activité dans leurs semblables , sans l'intérêt le plus vif et sans une espèce de transport.

Ne prenons donc plus , ni dans l'histoire , ni dans la nature physique , ni dans l'ordre social , comme l'ont fait tant d'interprètes , la clef des sciences de ces premiers sages. Tous ces objets pouvoient y trouver place , mais ils ne pouvoient en être la base , puisque l'examen de notre être nous en découvre une infiniment supérieure.

Ne soyons pas même arrêtés , sur ce que les traces qui nous en restent sont si obscures , si peu correctes , et souvent ridicules et contradictoires ; on en peut trouver la raison dans mille causes physiques

siques et morales , recueillies par les écrivains. Ainsi , loin que l'intelligence attende que la lumière sorte d'elle-même de ce ténébreux cahos , pour la discerner et pour y croire , c'est à cette même intelligence à se servir de la lumière dont son essence inaltérable la rend susceptible , pour démêler dans ces décombres , ce qui appartient à la première architecture du plus auguste des temples , et ce qui ne provient que des méprisables édifices que l'ignorance , la rivalité et la mauvaise foi ont élevé par-tout sur ces fondemens.

Que l'homme ne repousse donc pas cette intelligence , et il appercevra dans toutes les traditions des peuples une base fondamentale et respectable ; il y verra par-tout les traces d'une loi primitive de relation supérieure , dont l'idée n'a pu naître dans les hommes et se transmettre des uns aux autres , sans avoir été précédée par des preuves sensibles. Il verra , dis-je , que tel a été le plus digne sujet de l'étude des grands génies , et principalement de ces êtres privilégiés qui trans-

c

mirent leurs lumières sous les voiles de la poésie, laquelle, chez les plus anciennes nations, a commencé par célébrer les bienfaits sensibles des Dieux, et par chanter des hymnes en leur honneur; laquelle s'est attachée à nous les peindre comme favorisant presque continuellement les hommes de leur présence et de leur commerce; laquelle, en un mot, a dû avoir des droits beaucoup plus vastes et plus salutaires aux mortels, qu'ils ne le présument communément.

En effet, la poésie, selon les maîtres de l'art, ne doit se regarder que comme une peinture. Or, le but d'une peinture sera toujours de nous retracer un objet qui n'est pas sous nos yeux; mais quels sont les objets qu'il faut placer dans cette classe? ce n'est pas la nature physique; elle nous environne. Ce ne sont pas même nos affections morales ni toutes nos passions; elles sont près de nous, et nous sommes toujours situés de manière à pouvoir les éprouver et les connoître. Ainsi, il n'est pas nécessaire que la poésie s'occupe de nous représenter de pareils objets,

et ce seroit une œuvre superflue pour elle, que de nous tracer des tableaux que le cœur de l'homme et le spectacle de la nature rendront toujours plus fidèlement que toutes les fictions des poètes.

La poésie primitive n'a donc pu être digne de son nom, elle n'a pu être vraiment susceptible de communiquer des lumières aux hommes, et de dissiper les erreurs qui les obsèdent, qu'en leur peignant des tableaux qui fussent d'un autre ordre, et dont les modèles ne fussent pas à leurs dispositions, c'est-à-dire, qu'en leur retraçant les objets sublimes dont nous sommes presque tous privés, qu'en les initiant dans la connoissance des loix de l'ordonnateur suprême, dans la science de ses rapports actifs où l'homme apprend à respecter son être, en appercevant la grandeur de sa destination et l'inconcevable profusion de merveilles que l'éternelle sagesse a créée pour lui. Mais pour que la poésie atteignît à de tels privilèges, pour qu'elle pût peindre de pareils tableaux, ne voit-on pas la nécessité que leurs modèles fussent connus sensiblement

du peintre , et que le poète lui-même fût l'historien oculaire de ce qu'il vouloit annoncer à ses semblables.

Ainsi tout nous engage à regarder la poésie primitive , comme tenant de très-près à cette science secrète qui brilla dans l'antiquité , et peut-être... seroit-ce être téméraire que de vouloir établir une différence entre les premiers poètes et les premiers sages.

Répétons - le donc , l'intelligence humaine peut découvrir dans les traditions des peuples et dans les productions de l'antiquité , une foule de témoignages en faveur de ce fil important que la divinité a voulu tendre devant l'homme pour le guider dans le labyrinthe de la vie terrestre , où , sans force , et le plus souvent sans courage , il n'eût pu que marquer ses pas par autant de chûtes. Les noms même en usage dans les temps anciens , confirment ce principe. *Zoroastre* veut dire la représentation des choses secrètes et divines ; *Sybillè* signifie décret ou volonté des Dieux ; *Ermès* celui qui conduit une chose à une heureuse fin ,

(37)

et c'est pour cela qu'on la fait contemporain du *Taut*, qui, dans les langues orientales, exprime la perfection.

Pour peu que l'intelligence descende de ces idées sublimes, elle ne sait plus quel sens prêter à ces mystères, à cette science secrète dont les traces sont regardées par tant de peuples, comme des monumens de leurs dieux, de leurs prophètes, et de leurs premiers législateurs; elle est conduite par son flambeau naturel à présumer que les choses cachées sous des figures, sont bien plus précieuses que les figures mêmes. Elle laisse donc avec dédain toutes les explications retrécies et mortes que la plupart des savans ont données de ces emblèmes, et sortant de ses propres entraves, pour aller chercher un type vraiment capable de la remplir, elle ne voit que la science des relations fondamentales de l'homme qui soit assez importante et assez féconde, pour ne lui laisser aucun vuide.

SECONDE PARTIE.

MAIS ce n'est point assez d'avoir re-
c3.

connu la nécessité qu'une loi active de relation entre l'homme et la cause suprême, ait existé dans les temps primitifs, il faut encore chercher si des rayons supérieurs ne pénètrent pas jusque dans notre enceinte. Nous examinerons ensuite s'ils n'y agissent pas d'une manière sensible et physique, quoique les hommes y fassent si peu d'attention.

Que sont les sciences naturelles et mathématiques? une chaîne d'axiomes, c'est-à-dire de vérités intellectuelles qui obtiennent de nous un plein et entier assentiment, et desquelles nous ne songeons pas même à demander la raison, parce que cette raison est unie elle-même à ces axiomes, parce qu'elle présente en eux un trait de la vérité première et indélébile, et que trouvant en nous une faculté qui lui est analogue, elle s'y joint par ses rapports naturels, et nous *sature* au point de ne nous laisser rien à demander. Or, dans nos recherches sur les objets physiques, non-seulement notre esprit n'est satisfait que lorsqu'il est parvenu à quelques-uns de ces axiomes; mais il y

parvient journellement. Lorsque nous atteignons à la formule d'une courbe, lorsque nous saisissons les rapports de quelques figures géométriques, une loi d'astronomie, les propriétés même de quelque substance élémentaire, ces découvertes sont autant de vérités dont notre esprit se trouve rempli, et dont il ne cherche point à sonder la base. Et lors même que de la combinaison de ces loix et de ces rapports, il résulte des formules secondaires : elles sont dans leur classe des axiomes aussi certains pour nous, que les axiomes primitifs. Mais on sait que toute la nature est constituée et entretenue par ces loix physiques invariables ; on sait que l'air, les élémens, tous les règnes, tous les individus de ces règnes, sont dirigés par ces diverses puissances, et que les propriétés permanentes de tous ces êtres physiques, sont autant d'indices visibles de la main régulière qui les gouverne et les anime, de façon qu'il est impossible d'acquérir la moindre lumière, d'opérer même le moindre acte sur ces objets matériels, sans nous unir et nous immiscer

pour ainsi-dire avec ces axiomes ou ces ressorts puissans de la présence desquels nous cherchons à nous convaincre.

En outre, vivant nous-mêmes dans cette classe élémentaire, il n'y a rien dans tous nos mouvemens volontaires ou involontaires, dans toutes nos opérations relativement à la nature, qui ne soit une suite, ou une exécution directe ou indirecte de ces axiomes généraux et particuliers.

Ainsi, dans l'ordre physique matériel, nous avons, tant par la pensée que par l'expérience, la preuve que le mobile radical universel transmet jusqu'auprès de nous une classe des rayons supérieurs qui lui appartient; et c'est pour cela que les moralistes et les philosophes ne cessent de nous renvoyer à la nature.

Dans l'ordre moral, les preuves ne seront pas aussi généralement positives, parce que l'action de cette classe est variable, tandis que celle de la classe physique est fixe et nécessaire.

Aussi, je ne parlerai point de ces vues sages qui paroissent servir de guides aux

différens gouvernemens, et qui indiquent les vrais mobiles dont ils seroient susceptibles; je ne parlerai point du penchant des hommes à faire de grandes choses par des moyens cachés pour obtenir l'admiration; je ne parlerai point même de l'usage où sont les poëtes d'invoquer les muses, de s'annoncer pour ne chanter que par la voix de ces déesses, ni de ce ton prophétique qu'ils employent quelquefois en paroissant inspirés, et prédisant la gloire future de quelqu'empire et de quelques mortels considérables. Ces témoignages plutôt démentis que justifiés par les bases qui les appuyeroient et par les résultats qui en proviennent, pourroient, tout au plus, se présenter comme des inductions en faveur des sublimes privilèges qui appartiennent à la nature de l'homme.

Mais, pour avoir des indices plus unanimes et plus positifs, citons l'homme à son propre tribunal, appellons l'homme de tous les pays qui a fait quelque usage de sa réflexion, appellons, dis-je, à témoins, tous mes juges; que chacun d'eux observe les temps déjà écoulés de

son existence : qu'il voie si, lorsque les premiers rayons de la pensée ont brillé sur lui; si à la vue des grands spectacles de la nature, dans des cérémonies imposantes, quelquefois même dans la solitude la plus profonde, il n'a jamais éprouvé de ces mouvemens secrets et involontaires qui se soient emparés de lui et l'aient en quelque sorte absorbé en le remplissant, soit de respect et d'admiration pour le mobile invisible de tout ce qui est, soit d'amertume et de tristesse sur les entraves qui tiennent notre esprit enchaîné, soit enfin d'une violente ardeur qui l'ait fait s'élançer, pour ainsi dire, hors de lui-même, et lui ait fait désirer comme à David, *les ailes de la colombe, pour aller chercher un lieu de repos*. Demandons - lui si à la suite de pareils mouvemens, il ne s'est jamais trouvé plus à l'aise avec lui-même, plus intelligent, plus éclairé sur les notions du juste et de l'injuste, en un mot, plus enclin à des actes purs et bienfaisans, et à répandre autour de lui le gout et les influences de sa vertu.

(43)

Demandons en outre à tout l'univers, quelle idée il faudroit prendre du principe de ces faits étonnans dont la vie des héros est remplie, de ces actes magnanimes, de cette sublime générosité qui leur captive l'admiration du monde entier; quel nom, dis-je, faudra-t-il donner à la source de ces productions ravissantes, à ces traits de génie qui soudain frappent et agitent les grands écrivains, de ces traits qui dans leurs ouvrages nous subjuguent comme par un despotisme sacré, en nous remplissant du même esprit qui les enfanta?

Si ces traits sont rares, si l'homme rendu à lui-même auroit peine à s'en croire susceptible, il n'est point à lui, lorsqu'il les reçoit et qu'il les manifeste; il est à quelque force inconnue; il est à cet enthousiasme qui le saisit dans les momens les plus innattendus: on n'a pas besoin de lui dire, *comme Horace, ecce Deus, voilà le Dieu*; il est averti de sa présence, il le sent, et il en est assez plein pour pouvoir faire passer dans l'ame de ceux qui l'environnent, le feu dont il

est animé lui-même, et pour en rester encore embrasé.

Oui, dès que la pensée n'est point à nous, dès que nous n'avons que le droit de la mettre à profit quand elle arrive, et non pas celui de la faire naître, nous sommes forcés de regarder ces mouvemens puissans comme des fruits de ces rayons surnaturels qui cherchent à briller sur tous les hommes, et sont toujours prêts à former un contact avec nous, et à nous rendre uns avec eux-mêmes, afin que dans le moral et l'intellectuel, notre être fût toujours guidé par des lumières invariables, comme dans la saine physique, notre intelligence ne s'appuie que sur des axiomes.

Que seroit-ce donc si nous pouvions considérer les effets que ces vertus supérieures doivent produire dans l'exercice et la culture des objets qui tiennent à l'ordre divin ? Comme ces objets demandent de la part de l'homme un plus grand concours, et des efforts auxquels tout son être contribue, il ne seroit pas étonnant que l'action de ces forces surnaturelles

suivit alors la même proportion, et que s'il se donnoit tout entier, elles ne missent aucune réserve à leurs présens.

Mais ne portons point un œil indiscret dans les sanctuaires des sages, et suffisamment convaincus par tout ce qui précède, que les pensées et les rayons de la lumière suprême nous environnent et pénètrent dans nous, examinons s'il se pourroit, qu'ils y parvinssent d'une manière sensible et physique.

C'est une vérité reconnue que nous ne pouvons recevoir la communication d'aucune des idées de nos semblables, sans le secours de moyens sensibles qui sont, ou leur écriture, tant hiéroglyphique que conventionnelle, ou leur parole, ou enfin l'acte même, le fait visible de la chose qu'ils veulent nous faire comprendre. Lorsque les rayons supérieurs de l'intelligence descendent dans nous, et nous communiquent une pensée, le peuvent-ils sans employer quelques-uns de ces moyens? Il est difficile de se le persuader, si l'on observe, qu'aucune des pensées qu'il nous envoient ne se présente à nous, sans im-

primer dans notre entendement un tableau sensible qui devient plus net et plus distinct, à mesure que nous le fixons par la réflexion. Il semble qu'une pensée n'est vraiment sentie et conçue par nous, qu'autant qu'elle est réduite à une espèce d'image intellectuelle qui sert de type à la formule sous laquelle nous la transmettons ensuite au-dehors.

Plus ces tableaux intellectuels qui tendent sans cesse à se former en nous, acquèrent de netteté, plus ils répandent de lumière dans notre esprit, et rendent nos actes susceptibles de justesse, parce que ces tableaux, considérés dans leurs éléments naturels, renferment toute la force et toute la vie de la pensée qui les engendre, et par les rapports vivans qu'ils ont avec l'action supérieure universelle, ils ont le droit de perfectionner notre intelligence, et de régler tout ce que nous opérons.

Cette seule observation pourroit suffire pour nous convaincre que les effets sensibles de cette loi de relation existante entre la source intellectuelle et nous, sont

plus à notre portée que l'on ne le croit généralement.

Mais voyons si ces tableaux intellectuels qui nous suivent par - tout, n'auraient pas des privilèges plus étendus, et prenons, pour cet effet, quelques objets de comparaison.

Un gland, un germe végétal quelconque, n'offre en acte, à nos yeux corporels, que la forme sous laquelle la nature le rend sensible. Néanmoins il renferme en puissance, et la semence créatrice qui doit en développer les propriétés, et l'arbre qui doit en être le produit actif.

L'homme lui-même, dans le premier âge, ne peut-il pas se regarder également comme une espèce de germe, n'ayant encore qu'en puissance tout ce qu'il doit manifester par la suite, tel que la parole et tous les actes réguliers qu'il aura le droit de produire dans un âge plus avancé.

Pourquoi ces bases de comparaison ne s'appliqueroient-elles pas à la communication de ces sources extérieures de

pensées pour qui nous sommes dans une perpétuelle dépendance, et sur qui repose la loi nécessaire de relation de notre être avec notre principe ? Pourquoi ne regarderions-nous pas ces images primordiales, ces tableaux sensibles qui se forment dans notre entendement à chacune de nos pensées, comme des germes réels renfermant en puissance d'autres traits capables d'être développés à leur tour ? Or, les sources extérieures à nous, en nous envoyant ces tableaux ou signes intellectuels, ont pour objet l'homme, c'est-à-dire, un être propre à tracer ses pensées par écrit, à les exprimer par la parole, et même à les réaliser physiquement, comme il le prouve journellement par toutes ses œuvres. Les germes primitifs que ces sources font naître intellectuellement en lui dans le dessein de lui être utile, devraient donc renfermer des traits et des propriétés analogues aux siennes, et susceptibles de la même marche et des mêmes résultats.

Observons ensuite les usages les plus ordinaires parmi les hommes. Ils ne s'écrivent

crivent que quand ils ne peuvent pas se parler ; ils ne se parlent que quand ils ne peuvent exprimer leur pensée d'une façon plus positive , ou quand les temps , les lieux , leur prudence ou leur incapacité les empêche d'agir physiquement , et d'opérer en nature , devant celui qui est en leur présence , le fait même dont ils le veulent instruire.

Ainsi , les premiers tableaux sensibles que nous recevons intellectuellement de la part des sources supérieures , ne sont peut-être pour nous qu'une sorte d'écriture qui , vu l'éloignement et la distance où nous sommes d'elles , est destinée à tenir la place de leur parole. Peut-être que leur parole contenue dans ces germes intellectuels , se développant à son tour , comme nous la voyons se développer en son temps dans l'homme , pourroit être employée par les sources supérieures comme un moyen d'instruction plus puissant que leur écriture , mais cependant moins expressif que l'acte même physique et sensible de l'objet qu'elles voudroient nous communiquer. Enfin , peut-être que les

D

obstacles s'aplanissant et le temps nécessaire au développement de ces germes intellectuels étant accompli, les sources supérieures parviendroient à réaliser devant nous, en nature et par des actes physiques et sensibles, les desseins qu'elles ont sur nous et qui sont comme enveloppés dans les plans intellectuels qu'elles présentent continuellement à notre esprit.

Ne craignons pas ici de nous égarer, en prononçant que cette classe de développemens intellectuels doit jouir réellement des mêmes avantages que toutes celles que nous avons prises pour exemple, et qu'elle doit exister parmi les hommes, dans toute l'étendue de la même progression. Si, dans l'ordre matériel, la nature nous offre des substances en germe, des substances en végétation, enfin des substances en production, si même, sans sortir de la classe des hommes, nous les voyons d'abord exister sans pouvoir ni parler ni agir, puis successivement arriver à ces divers degrés d'action, l'ordre intellectuel de nos loix de relations supérieures doit embrasser tous ces termes

(51)

selon sa classe, et depuis les moindres degrés, jusqu'aux degrés les plus élevés, tout doit être nécessairement rempli, sans quoi la classe la plus sublime de toutes, seroit la seule où il n'y auroit pas de complément.

C'est, sans doute, de ce complément et de cet ensemble dont a voulu parler Proclus, d'après Pythagore, *lorsqu'il dit que dans la célébration des mystères, on faisoit voir aux initiés une variété de choses, de formes, et d'espèces différentes qui représentoient la première génération des Dieux.* C'est ce même ensemble que des yeux vraiment philosophiques pourroient découvrir dans le cours que les sciences ont suivies sur la terre. Ils verroient que l'Asie est le berceau de toutes ces connoissances, comme elle est celui de la population du genre humain; ils verroient la science de nos relations supérieures sortir de ce foyer, pour se répandre dans toutes les parties du monde; ils la verroient se corrompre dans les régions méridionales où elle a engendré mille sortes d'erreurs, séjourner

D 2

dans l'orient où les monumens de cette science se sont conservés visiblement mais sans profit ; s'engourdir encore plus dans le nord où les monumens sont plus rares ; enfin , ils verroient les fruits de divers rameaux que cette science a produits , tomber en foule dans l'occident comme au pied de l'arbre , et là des mélanges confus de maturité , de verdure et de pourriture , rendre ces fruits si méconnoissables , qu'il est très-difficile d'en discerner l'espèce et la nature. Néanmoins , au milieu de toutes ces révolutions , ils verroient toujours les traits essentiels de cette science se manifester dans un grand ensemble ; ils la verroient marquer ses pas dans les différentes régions , par des lumières , par des signes , par des paroles et par des faits , et conserver dans sa marche générale tous les caractères d'efficacité sensible et physique , nécessaires pour former son complément , lors même que ce complément ne se rencontreoit pas d'une manière aussi remarquable dans des lieux partiels et dans des individus.

Mais ces individus même , pourquoi

les exclurions - nous de la jouissance de ces sublimes privilèges ?

Si l'on juge par nos œuvres journalières, où il ne nous suffit pas de recevoir des plans dans notre entendement, et de nous décider à les exécuter ; mais, où nous avons une tendance toujours renaissante à les réaliser et à leur donner le dernier degré d'existence sensible et physique ; il faut penser que telle seroit l'intention générale des sources intellectuelles qui nous envoient journellement des rayons typiques de leur pensée, et que leur but seroit d'amener à ce complément, tous les hommes sans exception, chacun selon la mesure de leurs dons naturels et selon les temps plus ou moins longs auxquels est assujetti le développement intellectuel de chaque individu.

Croyons-le donc, si dans l'âge où nul sédiment ne s'est encore déposé sur notre pensée, nos premières impressions intellectuelles étoient observées avec plus d'attention ; si l'homme, dans le premier âge, avoit auprès de lui des hommes qui sçussent les apprécier et les cultiver ; si

lui-même, dans l'âge de la force et de la maturité, avoit le courage de rectifier son éducation; les plans intellectuels que nous recevons dans ces différentes époques, ne nous seroient pas donnés en vain, comme il arrive pour le plus grand nombre. Au lieu de ces ténèbres et de ce néant qui leur succèdent, au lieu de ces vices cruels qui dépravent l'homme, au lieu de ces systèmes destructeurs et incohérens par lesquels il se laisse si imprudemment abuser, son existence et sa vie entière seroient un accroissement et une production continuelle de ces germes précieux qui se sement journellement en lui; les lumières, les dons et les vertus, s'y multiplieroient par une fructification naturelle; peut-être même parviendrait-il au complément de cette doctrine secrète qui distingua l'antiquité, et qui, pour remplir l'homme, ne pouvoit reposer que sur une base pure et sacrée, comme le flambeau qui nous anime; peut-être que, sans consumer ses jours dans de stériles études, il parviendrait dans le moral et dans l'intellectuel, à la jouissance active

de ces droits de relation supérieure qui durent servir de guide aux premiers sages, et dans l'ordre matériel et élémentaire, à la découverte d'un axiome universel; peut-être enfin que dirigé perpétuellement dans son intelligence et dans sa conduite par des faits sensibles et non équivoques, il seroit à couvert de toute incertitude et de toute méprise, et que pouvant établir dans toutes ses opinions et dans tous ses pas, la même justesse et le même ordre qui règnent dans les sources supérieures et intellectuelles dont nous recevons tout, il arriveroit à la connoissance pratique de cette *raison* à laquelle il seroit si heureux de pouvoir ramener tous les hommes.

Mais vous, mortels choisis pour éclairer ainsi vos semblables, pesez tous ces secours relatifs à leur ignorance et à leurs superstitions, vous ne les leur devez qu'autant que vous aurez acquis vous-mêmes le droit de puiser à la source qui les enferme et les engendre. Si l'homme ne s'est livré à tant d'illusions dans les dogmes et dans la doctrine, qu'en s'éloignant de cette source radicale de toutes les vérités, il

faut nécessairement que vous rentriez en jouissance de ces mêmes vérités pour démontrer ses erreurs ; si c'est en perdant de vue la base intellectuelle et fondamentale de tout culte pur et vivifiant, que l'homme s'est plongé dans l'abyme des superstitions, il faut que vous recouvriez la connoissance physique et évidente des objets vrais sur lesquels tous les autres objets sont calqués, afin qu'après en avoir fait vous-mêmes la comparaison, vous puissiez non-seulement prononcer avec certitude, mais encore confirmer vos principes par des démonstrations irrésistibles. Sans cela, vous ne ferez que substituer une erreur à une erreur, une superstition à une superstition, et renouveler les scènes de mensonge et d'iniquité qui alternativement ont séduit et ensanglanté la terre. Il n'est plus même nécessaire d'examiner si les nations que vous aurez à éclairer, sont sauvages ou policées. La même main qui porte par-tout la lumière, la distribue à chaque être selon la mesure dont il est susceptible. Commencez par faire en sorte que cette lu-

(57)

mière ne trouve point d'obstacle pour entrer en vous, et vous n'aurez plus à chercher de quelle manière vous devez la répandre. N'oubliez jamais que ce n'est plus vous qui devez agir, mais cette même source qui a produit votre essence, et qui se réserve le droit de présider à tous vos actes légitimes. Jalouse de régner seule sur l'esprit des mortels, comme étant la seule capable de les éclairer, le pacte éternel qu'elle fait avec vous, est que vous vous réduisiez à être, pour ainsi dire, les *mercenaires* de sa gloire, et que vous ne songiez jamais à la votre. Si vous ne vous sentez pas assez purs, assez désintéressés, pour tenir fidèlement ce pacte sacré; si quelques racines corrompues se trouvent encore mêlées aux germes qui doivent fructifier dans cette fertile terre, n'entreprenez pas de ramener des hommes à la raison; vous ne feriez qu'ajouter à leurs ténèbres et à leur folie; abstenez-vous, au contraire, de leur rendre un si pernicieux service, ils s'égareront assez sans vous.

Savans de toutes les classes, vous qui

êtes si estimables par vos desirs et par vos efforts, n'espérez pas parvenir à quelques connoissances positives sur les divers objets qui vous occupent, si vous dirigez votre marche hors de cette loi de relation entre votre principe et vous, hors de ce sentiër lumineux que la sagesse suprême trace par-tout devant vous, pour vous faciliter les moyens d'arriver jusqu'à elle. Tant que vous regarderez la nature et l'homme comme des êtres isolés, et que vous voudrez les considérer, en faisant abstraction du seul principe qui les vivifie tous les deux, vous ne ferez que les défigurer de plus en plus, et tromper ceux à qui vous entreprendrez de les peindre. C'est pour cela que l'arbre des sciences physiques a poussé tant de rameaux frêles et dessechés qui ont disparu successivement, sans pouvoir parvenir à leur maturité, parce que la main de l'homme, en les touchant, avoit intercepté leur sève. C'est pour cela que les sciences métaphysiques ont si souvent fini dans les enseignemens humains, par n'être que la science de la matière, et par nous confondre avec les

bêtes. Enfin, c'est pour cela que toutes les sciences éparses, et sans un lien commun qui les réunisse, ressemblent à divers amas d'eaux stagnantes qui se sont trouvées séparées d'un grand fleuve, et qui tendent de plus en plus à leur putréfaction, tant que le fleuve ne vient pas se mêler avec elles, et les rendre vives comme lui, en les entraînant dans son cours.

J'ai taché de peindre l'état de privation et de ténèbres qui nous tient si éloignés des seules vérités dont nous aurions un besoin indispensable. J'ai taché de montrer qu'il existoit une loi de relation entre notre être intelligent et la source de la pensée, comme il en existe une entre nos corps et le principe actif des élémens. J'ai taché de faire comprendre que cette loi de relation a eu nécessairement une efficace activité, puisque la tradition en est généralement répandue dans les diverses doctrines de tous les peuples, et que tout doit avoir été sensible pour l'homme, avant d'avoir été intellectuel. J'ai taché de démontrer non-seulement

(60)

que cette loi dans son activité a été sûrement l'objet des sciences primitives et de la doctrine secrète des premiers sages, mais que l'homme pouvoit se convaincre journellement qu'elle avoit encore pour lui la même existence et la même efficacité; enfin, j'en ai conclu, et je le répète, que cette loi active de relation entre notre principe et nous, étoit cette *raison* même à laquelle il seroit si fort à desirer de *rappeler les Nations, tant sauvages que policées, qui sont livrées à l'erreur et aux superstitions de tout genre.*

Je ne m'abuse pas cependant jusqu'à croire avoir rempli le vœu de mes juges. Ce n'est point sur la nature de la *raison* ou de la *vérité* qu'ils m'ont questionné, c'est sur la meilleure manière de la transmettre; ainsi, ils sont encore en droit de me demander ce que l'homme doit faire pour se rendre lui-même possesseur de ce moyen avant de l'employer à l'utilité de ses semblables. Mais après tout ce qui a précédé, ils doivent pressentir ma réponse: l'arbre n'a pas besoin de l'arbre

(61)

pour croître et pour produire ses fruits, il a en lui tout ce qu'il lui faut pour remplir cette loi, et il y parvient; à plus forte raison, chaque homme pourroit-il remplir la sienne par les propres droits de son germe intellectuel, et sans rien emprunter d'un autre homme. Chacun de mes juges fut-il assez heureux pour jouir de la présence de ces mortels privilégiés, organes de la science réelle, et ministres de la vérité, il pourroit bien en recevoir des lumières vastes et des connoissances profondes, il pourroit même en recevoir de grands encouragemens et de grands exemples, mais il n'en recevrait pas la force intégrale et nécessaire pour se naturaliser avec leurs *vertus*, et pour mettre leurs dons à profit. Cette force ne peut se trouver que dans un concours secret de son principe avec lui-même; et ce seroit l'abuser que de lui promettre des succès et des jouissances qui fussent indépendantes de ses propres efforts, puisque ce n'est que par cette voie pénible mais indispensable, qu'il peut obtenir la réaction directe de ces rayons supérieurs, ex-

clusivement dépositaires des secours, des sciences et des lumières, qui peuvent éclairer notre jugement, mettre de la régularité dans tous nos actes, et suffire à la vaste étendue de nos desirs et de nos besoins.

Je dirai donc à mes juges : je viens devant vous, non pour vous demander la palme que mille motifs vous empêcheront de me décerner, mais pour vous exposer la situation douloureuse où m'a jetté votre question, en m'ayant fait sentir à la fois, et l'immensité des maux où est plongée l'espèce humaine, et l'impossibilité où se trouve l'homme de lui être utile, quand il est réduit à lui-même. J'aurois pu composer des plans et des projets; j'aurois pu tracer une suite de préceptes et de maximes politiques, sociales, morales et religieuses; j'aurois pu déclamer contre les erreurs de l'ignorance et contre les monstrueuses iniquités du fanatisme et de la superstition, et justifier ces déclamations par l'histoire de tous les peuples; mais quand je vous ai vus, malgré tant d'énergiques tableaux que l'on

a déjà fait de nos crimes, et malgré la quantité d'excellentes maximes en tout genre, répandues depuis tant de siècles dans les ouvrages des grands philosophes et des grands législateurs; quand je vous ai vus, dis-je, demander encore quel étoit le moyen de ramener les hommes à la vérité, j'ai pensé que les plus sublimes productions de mes concurrens, et à plus forte raison les miennes, auroient à vos yeux la même insuffisance que toutes celles qui les ont précédées. J'ai jugé qu'à la science du précepte, il faudroit encore joindre la science de l'application, et que c'est - là ce secret que vous demanderiez inutilement aux hommes, puisqu'ils n'ont point en propre assez de données pour pouvoir par eux - mêmes la réduire en formule. J'ai senti que, quand j'aurois eu le talent de balancer ce qui auroit été écrit de mieux jusqu'ici sur ces objets, et de l'emporter même en éloquence sur ceux qui courent aujourd'hui la même carrière que moi, dès que je ne vous aurois point apporté ce secret important, vous ne devriez pas me récompenser; d'un autre

(64)

côté, que s'il m'étoit accordé de vous offrir ce moyen sur lequel vous m'interrogez, vos récompenses seroient au-dessous de moi. J'ai donc préféré de m'en tenir à la seule ressource qui soit en mon pouvoir, à vous indiquer où je crois que réside exclusivement le secret que vous desirez, à vous attester qu'en vain l'homme se promettrait d'en jouir, s'il ne remontoit jusqu'à cette clef universelle, à vous assurer par conséquent que personne sur la terre ne viendra la déposer dans votre main, et je croirai vous avoir assez répondu, si je vous ai persuadé que l'homme ne peut pas vous répondre.

LES

LES VOIES
DE
LA SAGESSE.

LES VOIES
D E
LA SAGESSE.

Vous avez souhaité, mes frères, que j'écrivisse pour vous, quelques instructions sur la philosophie spirituelle à laquelle, vous et moi, nous avons eu le bonheur d'être appelés. Je ne sçai rien de mieux pour répondre utilement à vos desirs, que de m'entretenir, avec vous, sur les voies qui conduisent l'homme à la sagesse, et qui l'y soutiennent. Car la possession de toutes les sciences possibles ne seroit pour nous qu'un trésor embarrassant, incertain et même pernicieux, si nous n'étions bien instruits d'avance, quel doit être leur véritable but, et quels sont les moyens que nous avons continuellement à prendre pour remplir parfaitement leur objet.

En me livrant à l'envie d'être utile, je m'expose, sans doute, au danger de ne

pas toujours plaire ; peut-être qu'il m'échappera des vérités gênantes ; mais, malgré tous les avantages qu'un vrai desir nous y feroit trouver , soyez sûrs qu'elles me coûteront autant à dire , qu'elles pourront vous coûter à entendre , et je gémirai pour vous , s'il n'est pas en mon pouvoir de concilier le bien de l'homme , autant que je le voudrois , avec ses plaisirs.

Au reste , que ceux qui craindroient ces vérités , ou qui ne se proposeroient pas d'en profiter , n'aillent pas plus loin ; ils ne feroient qu'augmenter mes peines , à moi-même , en me montrant que je les aurois affligés en vain , et en éloignant d'eux ces voies salutaires dont je me propose de vous rapprocher.

L'homme n'existe que pour prouver qu'il y a un agent suprême : il n'a été placé au milieu des ténèbres de la création , que pour démontrer par sa propre lumière , l'existence de cet agent suprême , et pour en convaincre tous ceux qui avoient voulu et qui voudroient le méconnoître.

Vous savez , mes frères , quels sont les

immenses pouvoirs dont il fut revêtu pour opérer une semblable manifestation, vous devez sentir en même temps qu'il étoit absolument nécessaire que cela fût ainsi; car, comment auroit-il fait connoître la grandeur de l'être qu'il venoit représenter dans l'univers, s'il n'eût été grand lui-même; et comment ceux qu'il devoit subjuguier, auroient-ils reconnu la force de celui qui l'envoyoit, s'il n'eût pas été en état de leur en faire éprouver l'étendue, c'est - à - dire, de les convaincre par sa propre autorité, que celui dont il la tenoit, en avoit une réelle et à jamais invincible? C'est aussi par la possession de toutes les vertus, que l'homme étoit vraiment l'image du Créateur; et même il faut convenir encore une fois, que cette image devoit être infiniment puissante, puisqu'elle devoit tellement frapper les êtres, qu'ils fussent inexcusables, s'ils osoient en nier le modèle.

Il est donc bien vrai que l'homme ne pouvoit jamais accomplir son œuvre, c'est-à-dire, prouver l'existence de son principe ou de son modèle, s'il ne conservoit

pas sans cesse sa similitude et sa ressemblance avec ce modèle. Une seule de ces facultés affoiblies, suffisoit pour dénaturer la ressemblance, puisque, dans le principe dont il étoit l'image, rien ne s'altère, rien n'est foible, mais au contraire, tout s'y soutient sans cesse dans le même degré de puissance et de supériorité.

Je ne vous rappellerai point ici l'inique prévarication qui fit déchoir l'homme de cet état glorieux par lequel il devoit opérer dans l'univers temporel, ce que le chef divin universel opère sans cesse dans l'univers des esprits. La triste épreuve de la privation, où cette prévarication nous a assujettis, suffit pour nous en faire concevoir l'étendue; et pour notre avancement dans la sagesse, je crois qu'il est aussi utile de sentir continuellement toute l'horreur de ce crime, que de la connoître. Ce n'est point sur ce sujet que je dois m'étendre, d'autant que les instructions que vous avez entre les mains, sont plus amples que toutes celles que j'aurois à vous donner sur ce point.

Mais je vous ferai observer que malgré

notre dégradation horrible, l'homme n'a pas été dénaturé, que son essence et ses droits sont toujours les mêmes; ainsi que sa destination actuelle, doit toujours être, comme dans son origine, de prouver à tout ce qui l'environne, l'existence d'un agent suprême, l'unité, la divinité de cet agent: en un mot, d'en représenter ici-bas tous les actes et toutes les vertus. Vous en sentez, sans doute, la nécessité, puisque si telle étoit la première loi donnée à l'homme, il est inévitable qu'elle n'ait son accomplissement, et toutes les entraves auxquelles nous nous sommes soumis, ne la détruiront jamais. Nous pourrions nous y soustraire pendant un temps; nous pouvons nous en éloigner par nos habitudes vicieuses, et nos desirs faux et corrompus; mais, au milieu de nos égaremens, cette loi nous poursuit encore, et quels que soient nos efforts, nous ne pouvons jamais l'éviter.

Disons plus, les premiers ennemis du Créateur sont eux-mêmes persécutés par la loi qui leur avoit été donnée. Elle n'étoit point comme celle de l'homme, de rame-

ner dans la voie droite , ceux qui s'en étoient écartés , puisqu'avant leur crime , aucun être n'étoit hors de sa propre loi , et par conséquent tous faisoient un avec la loi divine universelle ; mais elle consistoit à honorer sans cesse le principe qui les avoit émanés , à reconnoître l'inéffable grandeur de ses puissances , et à jouir des transports que leur causoient les influences intarissables de la vie. Or , si les lois éternelles ne peuvent jamais manquer de s'accomplir , ces mêmes êtres , malgré les ténèbres et la corruption dans lesquels ils rampent , reconnoîtront , sans doute , un jour l'autorité de la main qui les arrête et qui les punit. Alors ce seul acte de résipiscence prouvera l'immutabilité de leur loi ; loi inhérente à l'essence divine même , qui ne peut permettre de succès aux attaques criminelles de quelqu'être que ce soit. Quant à ce qui suivra cet acte de résipiscence , la sagesse divine en est seule instruite , et il n'est pas permis à l'homme d'en juger.

Il y a néanmoins une différence très-essentielle entre la loi donnée à l'homme ,

et celle donnée aux êtres dont je viens de parler. Ceux-ci n'avoient pour objet que le culte divin et pur, qu'ils devoient rendre au Créateur : l'homme avoit bien, à la vérité, ce même objet, mais il en avoit un autre à remplir : savoir, celui que j'ai déjà exposé, et qui lui imposoit l'obligation de rappeler à la vie ceux qui avoient cru devoir s'en approprier les droits. La différence consiste donc, en ce que les premiers êtres n'avoient qu'une loi, et que l'homme en avoit deux ; aussi sa puissance étoit-elle d'un rang supérieur, et c'est pour cela qu'il étoit vraiment l'être le plus propre à représenter le principe universel ; puisque par l'universalité des puissances que ce principe lui avoit accordées, il approchoit le plus de la ressemblance avec son auteur.

Si cependant vous avez senti avec moi, que toute loi doit avoir son accomplissement, il suit que l'homme, quoique dégradé, est toujours soumis à sa première loi, et qu'il doit avoir aujourd'hui deux lois à remplir, comme dans son origine, puisque sa loi première étoit double. En un

mot, il suit que même dans l'état de punition que nous subissons, nous avons toujours et le premier être à honorer, et son œuvre temporel à faire, ou à faire revivre l'unité.

Tel est, n'en doutons pas, mes frères, le véritable objet de la sagesse; tel est le but réel, solide et satisfaisant, infiniment fécond, auquel l'âme de l'homme doit tendre sans cesse, comme au seul aliment qui puisse la nourrir, la seule lumière qui puisse l'éclairer, et le seul fruit qui ne lui fasse point craindre d'amertume.

Vous pourriez avoir quelque inquiétude sur ce que j'ai dit que l'homme doit même aujourd'hui accomplir sa loi première, au lieu que les premiers ennemis du Créateur n'accomplissent pas encore la leur, et n'y parviendront que par la suite des temps; vous pourriez, dis-je, croire que cette puissance infaillible attachée aux décrets divins, n'est pas aussi universelle que je vous l'ai annoncée. Pour lever cette difficulté, il faut observer que retarder ou suspendre sa loi, ce n'est pas l'abolir; que cette loi n'est pas moins

entière et irrévocable, quoique l'être qui l'avoit reçue s'en éloigne, et même que, dans un pareil cas, cette loi montre sa force et son immutabilité, puisqu'elle tient dans un pâtime inexprimable, l'être qui la néglige ou qui l'oublie.

L'homme peut lui-même éprouver cette triste vérité, dans les différentes chûtes qui lui arrivent pendant ce passage élémentaire. Il sent combien sa loi le presse et le tourmente, quand toutefois il n'est pas soutenu par les illusions; il sent qu'en s'écartant de sa loi, il ne la détruit point du tout; puisqu'au contraire, il est indispensablement obligé d'y revenir pour être heureux. Vous voyez donc par-là que, malgré la suspension continuelle des ennemis du Créateur, la loi des uns et des autres est toujours la même, et s'accomplit sans interruption, parce que, quand elle ne s'accomplit pas pour les êtres et pour leur avantage, elle s'accomplit sur ces êtres et pour leur molestation. La raison en est que la loi dont nous parlons, provenant de la source universelle, la justice y tient comme toutes les autres vertus, et

que, quand l'une de ces vertus est abandonnée, l'autre agit plus fortement et avec plus de rigueur.

S'il est donc certain que, même dans notre état de réprobation, nous ayons toujours un œuvre à faire, et que cet œuvre soit double, ou qu'il ait à la fois pour but, et d'honorer le premier être, et de manifester sa gloire dans la création: rien ne doit nous paroître plus important que de nous occuper des devoirs que ce double objet nous impose: et c'est-là le sujet dont je me propose de m'entretenir avec vous.

Le premier de ces deux objets s'explique par lui-même, et vous concevez, sans doute, qu'honorer le premier être, c'est le regarder comme chef unique universel, de ne croire à aucune autre puissance qu'à la sienne, ou à celles qui viennent de lui, de frémir en vous-mêmes sur votre néant, comparé à son infinie immensité qui ne souffre dans son essence, ni dans les fruits de son essence, qui ne souffre, dis-je, ni défauts, ni ténèbres, mais, au contraire, qui crée

et qui maintient l'ordre et la vie partout.

Cet objet n'étant fondé que sur l'amour, est le propre de l'esprit pur, c'est celui qui a précédé l'existence des choses, c'est celui par où tout finira ; mais, dans notre état actuel, nous n'en avons que des lueurs passagères, qui toutefois sont pour nous des biens sans prix et inestimables, puisqu'en nous retraçant à la fois les délices du principe dont nous descendons, et les bienfaits inépuisables dont il nous comble, elles nous lient à lui par les nœuds insolubles de notre essence, et nous soulèvent ainsi pour nous aider à passer sans naufrages les torrens qui inondent les régions de notre habitation terrestre.

Si c'est-là notre destination première, et celle à laquelle nous devons retourner après les temps, elle est donc immuable et irrévocable pour nous ; par conséquent, dans notre état même actuel, nous ne devons jamais la perdre de vue, et quoique nos hommages envers le premier être, ne puissent pas se comparer à ceux que nous lui pouvions rendre dans notre ori-

gine, ils sont néanmoins tellement nécessaires, et tellement indispensables, que nous ne saurions les lui refuser, sans nier notre propre nature et la sienne, et sans nous précipiter dans l'abîme des maux et des douleurs.

Aussi nous manquerions absolument notre but principal, mes frères, si ce premier être n'étoit en tout notre premier objet, et si, dans notre conduite, nous avions d'autres vues que de le faire connoître, aimer, respecter, et sur-tout de laisser paroître sa gloire, en nous abaissant devant lui dans une humilité profonde: ce sont-là les seuls hommages vraiment dignes de lui, parce que s'il a la supériorité sur tous les êtres, s'il est à jamais seul et unique, si enfin le plus sublime et le plus grand de ses privilèges est l'unité, les êtres ne peuvent mieux l'honorer qu'en reconnoissant continuellement, comme en laissant pleinement dominer cette vérité. D'ailleurs, instruits comme vous l'êtes, des propriétés et des vertus des nombres, vous devez sçavoir ce qu'il y auroit à attendre pour celui

qui se sépareroit de l'unité. Tenons-nous y donc si fortement attachés, qu'elle soit en tout notre guide, et notre vraie boussole; ce n'est que par-là que nous remplirons le premier objet de notre émanation.

Le second objet, ou celui de la manifestation de l'existence de l'être premier aux yeux de nos semblables et aux yeux des ennemis de la vérité, n'est véritablement qu'une confirmation et une extension de cette loi antérieure, dont je viens de vous montrer l'utilité et la nécessité. Elle ne doit avoir que le même but et la même intention, c'est-à-dire que même en prouvant aux ennemis de l'être premier qu'il existe, il faut encore que ce soit par lui que nous le prouvions; il faut que cherchant en tout sa vraie loi, reconnoissant en tout sa puissance, nous le fassions connoître par sa grandeur, mais aussi que nous le fassions honorer par l'honneur que nous lui portons.

Ce second objet renferme donc deux branches essentielles; quoiqu'intimement unies pendant toute la durée du temps:

savoir , celle de nous rendre par nos efforts les images mêmes de cet être dont nous avons à prouver ici-bas l'existence , et celle d'amener ses ennemis à lui rendre tous les hommages qui lui sont dus.

Or , quelle tâche plus immense que celle de nous rendre les images mêmes de ce principe premier , et cependant comment le faire connoître , si nous n'en présentons en nous que des images défigurées ?

Quel emploi , dis - je , plus vaste et plus utile , pouvons - nous faire de nos facultés , que de nous occuper , sans cesse , à les rendre semblables à celles de l'être dont nous descendons.

La première , et , sans doute , la plus essentielle de toutes les vertus dont cet être premier nous fournisse le modèle , est cet amour inépuisable par lequel il soutient et vivifie sa créature , malgré qu'elle s'abandonne à la corruption de sa volonté déréglée , et qu'elle agisse sans cesse contre son propre bien. En un mot , l'amour de cet être premier est tellement illimité et dominant sur toutes ses autres vertus , qu'il nous en fait sentir les effets comme
malgré

(81)

malgré nous ; et lors même que nous employons tous nos efforts à les éloigner.

C'est même - là où nous apprenons combien cet amour doit être indulgent, tolérant et miséricordieux, puisqu'il doit aller jusqu'à chérir ceux qui nous contraignent et nous molestent le plus, à l'image de ce principe dont l'amour est inépuisable et régénère sans cesse sa créature, en purifiant continuellement les souillures qu'elle se fait à elle-même par ses outrages contre ce principe.

Mais, mes frères, la loi étant réciproque, et sentant en vous-mêmes combien il est dur et difficile d'en venir à ce point de vertu d'aimer ceux qui ne nous présentent que de l'amertume, vous devez apprendre, pour ne le jamais oublier, que si vos semblables doivent vous aimer, malgré toutes les oppositions et les répugnances qu'ils peuvent appercevoir en vous, votre première tâche doit être de diminuer, autant qu'il est possible, ces oppositions et ces répugnances que vos frères ont à supporter de votre part. Vous devez avoir sans cesse, devant les yeux,

✠

la foiblesse et l'infirmité de notre nature, pour qui les épreuves et les combats sont si pénibles, que la première de vos vertus doit être, en ce genre, d'avoir toujours égard à cette foiblesse, de la ménager avec soin et avec attention, afin de ne pas lui causer des chocs trop rudes qui l'exposent à succomber, à s'irriter, à se scandaliser.

Vous voyez comment l'amour mène à la charité, et, en effet, pendant ce passage temporel, l'amour ne peut avoir une autre base, puisque c'est par la charité que ces vertus divines descendent jusques dans le séjour de notre corruption; puisque c'est par la charité que l'univers a pris naissance, et qu'il se soutient; puisque c'est par la charité qu'il se dissoudra, afin que les temps d'expiation étant expirés, la paix renaisse dans Israël, et que le cœur de l'homme aille s'abreuver directement dans sa source.

Quant aux autres vertus du Créateur que nous sommes également destinés à manifester, comme la même tâche, ni la même mesure, n'est donnée à tous, nous

ne sommes comptables, chacun, que des dons que nous avons reçus. Elles émanent directement de la pure grace de l'auteur de toutes choses: ce seroit en vain, que nous réunirions tous nos efforts pour accumuler ces dons sur nous, ils ne sont plus à notre disposition: depuis que nous les avons perdus, ils sont rentrés dans la main qui les avoit répandus sur nous; et elle - seule est en droit de s'ouvrir comme de se fermer. Nous ne pouvons plus par nous - mêmes, que nous en former des idées imparfaites. Tel est le sens de ce que nous entendons par intelligence, sagesse, vertus, lumières, puissances, toutes expressions dont l'homme doit montrer physiquement la réalité, s'il eût agi conformément à sa loi d'origine. Mais quelque soit notre impuissance aujourd'hui, je vous ai annoncé que la loi donnée à l'homme, doit avoir son accomplissement: quelle sera donc la voie qui suppléera à notre foiblesse, pour que l'œuvre du Créateur ne reste pas imparfait? C'est sa puissance elle - même qui vient à notre secours: c'est son action,

(84)

ou plutôt son amour , puisque celui qu'il nous a envoyé , il le nomme lui - même son bien-aimé : or , enverroit-il son bien-aimé pour soulager des êtres qu'il n'aime-roit point ?

Voilà , mes frères , la seule voie dont nous disposions , et qui , en effet , est continuellement dans nos mains , c'est cette union intime par laquelle nous représenterons l'amour que notre Créateur a pour nous ; c'est cette vive charité qui nous rendra mutuellement compatissans pour nos misères ; c'est enfin cette véritable terre sur laquelle la sagesse ensemence avec profusion tous ses dons , quand elle la trouve bien préparée , et par conséquent , c'est-là ce champ immense où doivent germer toutes les vertus du principe divin , que nous sommes venus tous pour manifester sur la terre.

LOIX TEMPORELLES

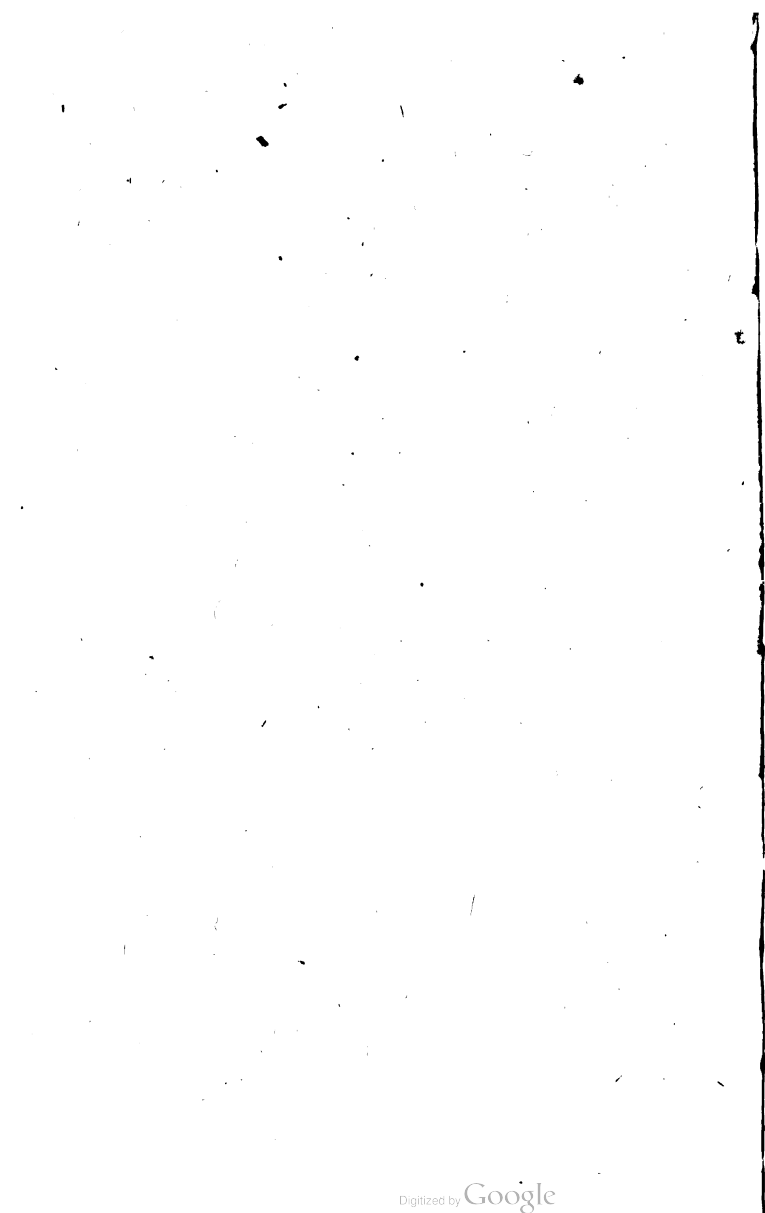
DE LA

JUSTICE DIVINE,

POUR L'EXPIATION

**Des différentes prévarications de la
postérité du premier homme.**

13



LOIX TEMPORELLES

DE LA

JUSTICE DIVINE,

POUR L'EXPIATION

Des différentes prévarications de la
postérité du premier homme.

LE premier homme ayant prévariqué dans les trois facultés de pensée, de volonté et d'action qui constituent l'homme image et ressemblance du Créateur, a assujéti toute sa postérité à trois pâtimens connus sous les noms de peine de corps, peine de l'âme, et peine de l'esprit; chacun de ces trois pâtimens correspond avec une des facultés spirituelles, inhérentes, dans tout être mineur, et c'est parce que ces facultés ont été corrompues par le crime du premier homme, qu'il faut un pâtimement qui réponde à chacune d'elles, afin d'en opérer la réhabilitation, en satisfaisant à la justice.

Ces pâtimens que le mineur éprouve ici-bas , se communiquent jusques à son être même , quoiqu'ils lui soient occasionnés par des êtres distincts de lui. Sans cela il ne feroit point son expiation. Nous devons donc le considérer comme étant au centre du corps ou de la matière , de l'âme ou du principe de la forme corporelle , enfin de l'esprit ou de celui qui lui étant inférieur autrefois , est devenu son supérieur. C'est par-là qu'il est réceptacle de trois actions différentes et tout-à-fait opposées à celles auxquelles il participoit dans son origine glorieuse , puisqu'alors il commandoit même à ces trois actions par les trois puissances pures qui lui avoient été confiées , au lieu qu'aujourd'hui , il n'est en quelque façon que comme un être passif , par rapport à ces trois actions , jusqu'à ce qu'il ait opéré et obtenu sa réconciliation.

La peine du corps se fait connoître par toutes les douleurs , infirmités et assujettissemens corporels , auxquels la mort de la forme met le comble , par l'humiliation qu'elle fait rejaillir sur nous , en nous

montrant physiquement l'impuissance où nous sommes de conserver ce que nous avons ravi. Car indépendamment des souffrances qui sont particulières à la forme, il y a une contraction continuelle de cette forme sur le mineur qui l'habite, par laquelle contraction ce mineur se trouve gêné, resserré dans ses actions spirituelles, et c'est ainsi que nous appelons pâtimens du corps, relativement au mineur, ceux qu'il éprouve de la part de ce corps, en raison de l'abominable jonction qu'il a faite avec lui.

La peine de l'âme est celle qui vient au mineur par toutes les affections de l'âme animale et sensible, qui ne lui présentent que des actions illusoires, attendu qu'elles ne peuvent aller au-dessus de l'apparence, ne lui donnent qu'une nourriture vaine et trompeuse, au lieu des objets réels dont sa nature doit être vivifiée en qualité d'être divin.

Enfin la peine de l'esprit est celle que le mineur ressent de sa séparation d'avec le guide spirituel, en qui réside la vraie

lumière et la force dont il a besoin , et dont il éprouve si rudement la privation.

Ce sont - là les trois épreuves indispensables , auxquelles le mineur est assujéti pendant son temps d'expiation : ce sont-là les trois barrières que l'homme a posées par son crime , entre sa postérité et le séjour du repos dont il l'a fait descendre , et si cette postérité ne peut absolument retourner vers le principe de son origine glorieuse , sans rencontrer ces barrières imposantes , elle ne peut fuir ni l'affliction qui est attachée à ces obstacles , ni les efforts pénibles qu'il lui faut faire pour les franchir.

Mais le plus grand malheur de l'homme qui est soumis à ces trois différens pâtimens , c'est le danger extrême où il est sans cesse d'y succomber , quand il néglige les seuls secours qui puissent l'en garantir : car , s'il se relâche un seul instant , s'il laisse perdre la moindre des forces qui lui sont données pour le combat , l'ennemi spirituel , dont l'action mauvaise ne se repose jamais , prend dès l'instant l'empire sur lui , et convertit en fléau

terrible , le pâtiment qui ne devoit être qu'un remède et qu'une expiation; c'est-à-dire, que l'homme qui devoit s'aggrandir dans ce combat, devient, au contraire, le plus vil et le plus asservi des esclaves; que celui qui devoit trouver là la lumière, est absorbé dans les ténèbres de l'horreur et du désespoir; enfin, que celui qui devoit par-là parvenir à une parfaite guérison, élargit sans cesse ses blessures, et les rend d'autant plus affreuses, qu'il n'a pas la consolation d'en voir terminer la douleur par la mort, comme dans les plaies corporelles.

La postérité des hommes, soit en général, soit en particulier, présente tant d'exemples de ces tristes vérités, que tout ce qui s'est passé depuis l'origine des choses corporelles, et tout ce qui se passe sous nos yeux, est comme une leçon continue et vivante, qui semble nous avertir sans cesse de nos devoirs, en nous montrant l'horrible situation et les terribles punitions de ceux qui s'en sont écartés.

Ces punitions ayant pour objets, trois crimes différens: ceux du corps, ceux de

L'âme et ceux de l'esprit, doivent être aussi marquées par des caractères différens et indépendamment des pâtimens attachés à la carrière temporelle de l'homme, pour l'expiation de la première prévarication, il faut que les autres prévarications de la postérité de l'homme soient soumises à des nouvelles punitions qui s'opèrent physiquement, pour servir de signe immémorial à tous ceux qui en sont les témoins.

Observons la conduite particulière de l'homme qui se sera laissé subjugué dans quelques-unes de ces trois attaques ou pâtimens auxquels nous sommes tous condamnés; nous verrons s'il ne porte pas, sur lui-même, les traces de la justice, en subissant un fléau absolument analogue à son crime. S'il pèche contre son corps, les maladies et la destruction corporelle sont les suites de ses désordres. S'il pèche par l'âme, en se livrant aux affections matérielles que l'âme animale lui suggère, soit par l'ambition, soit par l'orgueil, ou l'avarice, les humiliations, la honte, les pertes, les faux plaisirs sont sa récompense; et comme ces affections naissent

du principe binaire du mouvement universel matériel, l'homme n'en peut jouir qu'autant qu'il est dans des tourmens et des fatigues inexprimables. Enfin, s'il pèche contre l'être spirituel même qui le dirige, et que non-seulement il méprise ses secours, mais qu'il descende encore jusqu'à en nier l'existence, il tombe dans un abrutissement et une insensibilité spirituelle qui nous font assez comprendre que la vie étant dans l'esprit, hors de lui, il n'y a que mort et obscurité.

Appliquons ceci à la marche générale des punitions en grand de l'espèce humaine, et nous verrons que si elle a péché, comme le particulier, dans le corps, dans l'âme et dans l'esprit, il faut qu'il y ait eu des punitions générales qui correspondent à ces trois crimes; aussi, nous avons vu des nations entières punies corporellement; nous en avons vu qui ont trouvé leur punition dans les objets mêmes auxquels leurs affections matérielles les avoient entraînés; enfin, nous avons vu des nations punies par l'ignorance, et

Oubli de toute loi, et de toute puissance spirituelle.

Par cela seul, nous appercevons déjà un rapport parfait dans toutes les loix dont la justice divine se sert pour molester les différens prévaricateurs, en général et en particulier: ce qui, loin de nous faire murmurer contr'elle, doit, au contraire, nous pénétrer de respect et d'admiration, en voyant que sa loi est uniforme, et nous présente par-tout son unité.

Cependant, nous y pouvons découvrir encore un autre rapport des plus frappans, fondé sur la nature de nos facultés, sur la nature des crimes où elles nous exposent, sur la nature des élémens auxquels ces facultés correspondent spirituellement, sur l'ordre et le nombre de ces élémens, et sur les faits que la justice divine a opérés et opère sans cesse pour la punition, la honte, et la régénération des mineurs prévaricateurs.

Etant descendus, comme nous le sommes, dans cette région ténébreuse de misères et d'afflictions, nous ne pouvons re-

couvrir les différentes facultés dont nous sommes privés, que par progression, et la loi donnée par le principe de toutes les loix, étant que les choses les plus spirituelles soient les plus élevées, nous devons nécessairement commencer par les plus basses, puisque nous sommes à l'extrémité inférieure de la progression, c'est-à-dire, qu'ayant à soutenir le combat qui nous est livré par les trois causes, dont nous sommes aujourd'hui le réceptacle, la cause la plus matérielle est celle qui doit se faire sentir la première, et ainsi de suite. En même temps le pâtiment attaché à ce premier combat, et le fléau de celui qui y succombe, doit suivre le même ordre, comme devant avoir un rapport direct avec la cause même qui aura été le sujet de sa chute. Ceci deviendra sensible par un exemple.

Les corps matériels formés de trois éléments, eau, terre et feu, n'ont la vie qui leur est propre, que quand ces éléments sont disposés de manière que l'eau soit à l'extérieur, puis la terre ou le mercure, puis le soufre ou le feu, qui est le prin-

cipe même de la végétation animale, et qui se trouvant renfermé dans es entraves, puisque sa nature tend toujours à l'en délivrer, nous répète assez sensiblement la situation du mineur et de tous les êtres spirituels renfermés dans la création, où nous sentons la chaîne qui nous asservit, et que, sans cette puissance supérieure qui nous lie ici-bas, pour un temps, notre propre nature nous reporteroit vers la source divine de notre existence, comme la nature du feu élémentaire le porte avec activité, vers la partie supérieure, lorsqu'il est dépouillé de son enveloppe.

S'il est vrai que les corps soient ainsi formés, n'est-il pas clair que les causes destructives qui les environnent, pour en opérer la destruction, doivent agir d'abord sur le principe qui est le plus exposé à leur action? Or il y en a-t-il de plus exposé que celui qui est à l'extérieur même. C'est donc l'eau qui doit recevoir les premiers chocs; mais l'eau n'est que l'enveloppe des corps, il faut donc que la destruction des corps commence nécessairement par leur enveloppe. Quand la destruction

truction des corps est opérée , la cause destructive agit sur le principe qui suit immédiatement le principe détruit , et , selon l'ordre que nous avons découvert , c'est la terre ou le mercure qui est l'objet de cette grande action ; et en effet , après que l'enveloppe est tombée en dissolution , la partie solide est la première attaquée , et la preuve en est , que la forme se défigure par la décomposition même de son enveloppe.

Enfin , la cause destructive agit sur le troisième principe , ou le feu dont elle opère la réintégration ; mais comme ce troisième principe est supérieur aux autres , son attaque , ni sa réintégration , ne sont point sensibles aux yeux matériels.

La loi de la destruction des corps , est donc naturellement fondée sur l'ordre et l'assemblage des élémens qui les constituent.

Mais nous ne pouvons nier que les différentes propriétés des élémens corporels ne soient un indice visible de la nature des trois différentes causes de nos pâtimens spirituels , c'est-à-dire , qu'il doit

Il y a une parfaite analogie entre chacun de ces trois élémens , et chacun des trois sujets de nos attaques , de nos combats et de nos chûtes.

Aussi le principe aqueux a-t-il une correspondance incontestable avec les corps , attendu qu'ils tirent de lui leur origine , comme ils se réunissent visiblement en lui par la dissolution qui réduit d'abord tous les corps en eau.

Le principe mercuriel est le type de l'âme animale , parce que c'est sur lui que tombe la première action du principe central de la vie dont il est le reflet : ce qui est assez clairement indiqué par l'arrangement des corps célestes , où le soleil donne la première influence à la planète de mercure , comme étant plus voisine de lui.

En troisième lieu , le principe feu est réellement l'emblème de l'esprit , puisqu'il est la source de la vie , et puisque , dès qu'il est séparé des corps , ils tombent sans action , et retournent à leurs principes.

D'après cela , il est facile de sentir quel

(99)

a dû être et quel est journellement l'ordre des trois pâtimens auxquels l'homme est condamné. Ces pâtimens ont dû commencer par l'objet qui symbolise avec le principe de l'eau , c'est-à-dire , avec le principe qui se montre le premier , qui est à l'extérieur , ou qui fait l'enveloppe ; en un mot , ils ont dû commencer par le corps , et toutes nos observations nous en convaincront. Rappelons-nous quelles ont été les prévarications de la première postérité des hommes ; rappelons-nous les abominations où se livrèrent les enfans de Seth et d'Enoch , en se liant avec les enfans de Caïn , et en faisant des commerces corporels infiniment plus criminels encore. Nous aurons par-là une preuve assez claire , que les premières attaques portées contre la postérité du premier homme , ont réellement eu leur action sur les formes corporelles , et que ne pouvant pas se communiquer par les deux autres voies , elles n'ont pu faire prévariquer les hommes que dans leurs corps.

Par la même raison , la justice divine ne s'écartant jamais de l'analogie des cri-

G 2

mes ; n'a pu punir les premiers prévaricateurs que par le corps, et ces prévaricateurs ayant péché, en donnant la vie par des voies contraires à celles que leur nature corporelle leur avoit prescrites, il falloit que leurs corps fussent punis par la privation même du principe vital dont ils avoient abusé ; c'est-à-dire, qu'il falloit qu'ils reçussent la mort corporelle, ou la dure loi de ne pouvoir plus se reproduire ; comme le mineur glorieux avoit perdu le droit de se reproduire glorieusement, en faisant un usage injuste de ses privilèges de reproduction spirituelle. Bien plus encore, il falloit que ces mêmes prévaricateurs fussent punis par le principe de cette forme corporelle qu'ils avoient souillée et corrompue ; c'est-à-dire, qu'ayant péché dans leurs corps, par le principe des corps qui est l'eau, il falloit que leurs corps fussent détruits par l'eau : ce qui prouve la nécessité du déluge.

En même temps, chacune des attaques où nous sommes exposés, étant dirigées par une des trois actions mauvaises uni-

(101)

verselles du chef quinaire , (ou le démon ,) comme la destruction des trois parties des corps est opérée par chacune des trois actions élémentaires de l'axe central ; il résulte que l'une de ces trois actions mauvaises étant passées , soit dans le général , soit dans le particulier , ne peut se répéter dans la même classe et sur le même individu , puisque le principe de la prévarication ne subsiste plus , ni dans l'un ni dans l'autre : ceci se voit clairement dans le particulier , puisqu'un individu qui a laissé dégrader sa forme corporelle par la débauche , ou autres excès quelconques , par lesquels il en a altéré le principe , ne peut plus renouveler la même destruction , ni par conséquent commettre le même crime.

Delà nous voyons pourquoi le Créateur annonça à toute la postérité de Noé , qu'il n'y auroit plus de déluge après celui que la justice divine avoit fait tomber sur la postérité d'Enoch et de Seth , conjointement avec celle de Caïn , et avec tous les animaux qui avoient été compris dans leurs prévarications. C'est que celle des

63

trois actions perverses universelles qui tombe sur le corps et sur le principe des corps, ou sur l'eau, étant passée, ne pouvoit plus recommencer pour le général, et qu'ainsi il n'arriveroit plus, comme dans la première époque du monde temporel, que des postérités entières, se livrassent à la même espèce de prévarication qui avoit fait détruire les premières postérités. Alors, le crime général de la forme corporelle, ne pouvant plus avoir lieu, il est bien clair que la punition qui lui est analogue, ne peut pas non plus se répéter universellement, quoique ce même crime et cette même punition se réalisent tous les jours sur de coupables individus.

Après avoir reconnu quel a dû être le premier pâtiment des trois qui sont infligés à l'homme, ainsi que la sorte de punition qui a dû en être la suite naturelle : observons quel a dû être le second de ces pâtimens.

Nous avons vu qu'après la dissolution de l'enveloppe des corps, la défiguration de la forme, ou de la partie mercurielle devoit suivre, comme étant le principe

élémentaire le plus voisin du principe aqueux ; mais nous avons vu aussi que ce principe mercuriel symbolisoit avec l'âme animale , comme étant le reflet de la vie. La simple analogie nous indique donc assez clairement que les secondes attaques que les hommes ont dû recevoir , sont tombées sur l'âme animale ; elle nous indique aussi que , si c'est dans cette partie qu'ils ont succombé , c'est dans la même partie qu'ils ont dû recevoir des molestations.

L'histoire de la seconde époque de l'univers est un tableau fidelle de cette vérité. A commencer depuis les premières postérités de Noé , jusqu'au temps du Christ , la cupidité des biens de la matière a entraîné presque tout le genre humain. Les trois premiers enfans de Noé oublièrent les saintes instructions de leur père , pour s'adonner entièrement au culte temporel et terrestre. Les Chaldéens furent si peu adonnés aux choses spirituelles , que leur nom , selon l'écriture , les fait passer comme étant presque des démons , ce qui obligea le juste Abraham qui étoit né parmi

eux , à les abandonner par ordre divin , afin de n'être plus témoin de leurs désordres. Le peuple hébreu lui-même qui étoit élu dans Abraham , pour répéter temporellement le type des postérités spirituelles , offrit , presque dès son origine d'élection , les mêmes vices , les mêmes attaches à la matière et aux choses sensibles , que les nations dont la bonté divine l'avoit séparé. Jacob fut l'homme le plus cupide qui eût peut-être existé jusqu'alors ; puisque la première postérité de Noé , en se livrant aux attaches matérielles , ne profana point au moins le culte spirituel dans lequel elle avoit été instruite , et si elle fut coupable de l'avoir négligé , au point d'en perdre presque entièrement la connoissance , elle n'attira point sur elle les fléaux attachés aux prostitutions des choses divines. Jacob , au contraire , ne se contenta pas de se livrer à la matière ; mais il fut encore assez pervers , pour employer ses connoissances spirituelles à la recherche de ces faux biens. Les descendans de ce Patriarche nous ont retracé les mêmes égaremens ,

(105)

et les ont perpétués jusqu'à l'avenue du Christ même qui reprocha aux juifs de son temps, d'avoir fait de la maison de son père, une caverne de voleurs. Et les restes épars de ce peuple prévaricateur, par leurs occupations viles et sordides, par leur avarice et leur mauvaise foi, sont encore pour nous des indices des mœurs et de la cupidité de leurs ancêtres.

Si c'est dans les affections matérielles et sensibles que les hommes ont été principalement attaqués, dans la seconde époque de l'existence du monde temporel; si c'est - là le second pâtiment par lequel l'espèce humaine doit être éprouvée; bien plus, si, en raison de cette attaque que les hommes n'ont pas eu le courage de surmonter, ils se sont laissé vaincre et dominer par l'espèce de passion que nous venons de remarquer, et que leur âme animale, au lieu de leur servir d'expiation pour l'âme spirituelle, ait servi, au contraire, d'organe à leur dépravation et à des sentimens d'iniquité; c'est par cette même âme animale et par les

choses qu'elle leur avoit fait acquérir , qu'ils ont dû sentir la punition inévitable à tout être qui recherche une jouissance opposée à celle pour laquelle sa nature spirituelle l'a destinée.

Aussi voyons-nous quelles ont été les peines de tous les prévaricateurs dont nous venons de faire ci-dessus l'énumération. La première postérité de Noé perdit son crédit et son empire parmi les peuples qu'elle avoit fondés , lorsque la seconde postérité de ce même Patriarche , ou sa postérité spirituelle vint les éclairer sur l'ignorance de leurs premiers maîtres. Abraham , en recevant son élection spirituelle qui le fit sortir du pays des Chaldéens , annonçoit la justice qui s'exerceroit par la suite des temps sur ce peuple , et qui s'y est réellement exercée en la personne de Jacob , par les opérations qu'il fit chez son beau-père Laban , à qui il enleva une grande partie de ses richesses , et qui fut même dépouillé de ses idoles par sa propre fille. Jacob à son tour servit d'exemple à la manifestation de la justice divine , puis-

qu'il fut honteusement marqué du sceau de la punition, et puisque toute sa famille et lui-même furent obligés de descendre en Egypte pour y vivre, ayant été dénué des moyens de subsister même corporellement, quoiqu'il eût été, pendant long-temps, très-puissant en biens matériels; mais plus il s'était abandonné à cette sorte de cupidité, plus la privation dût être entière, non-seulement pour servir d'exemple à sa postérité, mais encore pour que cette extrême disette dans laquelle il étoit tombé, le rapprochât plus efficacement de son Créateur. Attendu qu'il étoit destiné à faire le type de l'esprit dans l'univers, il falloit que son élection eût son parfait accomplissement.

Les Egyptiens qui étoient entièrement adonnés aux sciences matérielles, furent dépouillés de leurs richesses par les Hébreux qui avoient été réduits à venir chercher chez eux, jusqu'à la subsistance corporelle.

Les Israélites eux-mêmes furent sou-

(108)

vent dépouillés de leurs biens dans les différentes guerres qu'ils eurent à soutenir contre les diverses Nations qui habitoient la terre promise : ils le furent d'une manière bien plus marquée dans les différentes servitudes où ils furent réduits par leurs vainqueurs pendant la seconde époque. Enfin, cette seconde époque fut terminée par des signes authentiques qui mirent le complément à la justice divine, sur le peuple prévaricateur. On y voit l'énorme dépravation où ce peuple s'étoit laissé entraîner : on y voit quelle étoit devenue la cupidité des sacrificateurs et de tous ceux qui étoient employés, soit au culte divin, soit à l'instruction; mais on y voit aussi le peu de fruits qu'ils retirèrent de tous les avantages temporels que cette conduite criminelle leur avoit procurés : non-seulement ils reçurent les reproches les plus durs et les plus honteux de la part du divin maître qui étoit envoyé pour mettre la lumière à la place des ténèbres, mais encore il détruisit tout ce qui faisoit l'objet de leur avarice, en les chassant du temple

à coups de fouet , et en renversant les banques des changeurs.

Voilà par-où nous apprenons que les hommes de la seconde époque ayant prévariqué par les affections sensibles et matérielles de l'âme animale , ont dû être punis dans les choses mêmes qui avoient été le sujet de leurs prévarications ; comme ceux de la première époque , ayant péché par le corps , avoient été punis par la destruction de leurs corps : et c'est-là le second des pâtimens généraux auxquels l'espèce humaine est condamnée. C'est aussi le second fléau général attaché inévitablement à la sorte de prévarication dont nous venons de traiter , puisque tout pâtimement n'étant infligé que comme épreuve , les postérités qui succombent dans le combat , doivent être molestées par l'instrument même de cette épreuve. Nous devons aussi remarquer que cette seconde prévarication générale , ayant des rapports avec l'action des principes destructifs de la nature , sur l'élément mercuriel et terrestre , comme celle des corps , nous en a montré , avec l'action de ces mêmes

(110)

principes sur l'élément de l'eau, doit suivre la même analogie dans la loi de son cours ; c'est-à-dire que , si après la destruction de la partie solide d'un corps matériel par la réaction de l'axe central , il est de toute impossibilité que cette destruction se réitère sur le même corps , puisque le sujet n'en existe plus ; de même quand une postérité s'est livrée à celle des trois actions mauvaises du chef quinaire, qui tombe sur les affections sensibles de la matière, et que cette postérité en a reçu le fléau et la punition, il est également impossible que ni ce fléau, ni la prévarication qui l'a occasionné, se répète, attendu que les moyens d'y succomber lui sont ôtés ; et c'est ce qui nous est représenté fidèlement par l'état temporel actuel où se trouve la postérité d'Israël. Le Christ, en chassant du temple les Juifs adonnés à la cupidité et aux soins matériels, ne faisait qu'annoncer le dépouillement futur qui alloit arriver à toute la Nation par la prise de Jérusalem sous Titus : ce n'étoit point au Christ à opérer ce dépouillement maté-

(111)

riel sur toute la Nation , parce que son œuvre étant purement pour la réconciliation spirituelle des Juifs prévaricateurs , il laissoit à de simples élus temporels , la charge d'opérer ce qu'il ne faisoit qu'annoncer. Mais ce Prince des élus ayant lancé le fléau sur les pervers Israélites , il n'en fallut pas davantage pour que l'effet en fût inévitable , quoiqu'il ne soit arrivé que long-temps après.

On sent en même temps pourquoi ce second pâtiment , ou celui désigné sous le nom de pâtiment de l'âme , ne peut plus se répéter parmi le peuple juif universellement , c'est-à-dire affecter la Nation entière ; c'est que cette Nation ayant été dispersée pour la punition de ce même crime , ne fait plus corps ; or ne faisant plus corps , il est donc impossible que le corps de cette Nation soit de nouveau assailli par cette voie ; il est impossible qu'il fasse une nouvelle prévarication générale dans le même genre , et par conséquent il est impossible que le même fléau se renouvelle sur lui , quoique toutes ces choses se puissent retracer journellement

sur les individus , ainsi que nous voyons encore tous les hommes en particulier exposés au pâtiment de la chair et aux fléaux qui sont les suites des victoires qu'elle remporte si souvent sur eux , quoiqu'il n'y ait plus dans ce genre , ni pâtiment , ni prévarications , ni fléaux universels : ce qui a été dit précédemment.

Le troisième pâtiment par lequel les hommes prévaricateurs doivent nécessairement passer pour satisfaire pleinement à la justice divine , est le pâtiment de l'esprit , ou ce desir spirituel produit par la séparation qui s'est faite de notre être d'avec le seul et unique principe de sa félicité : pâtiment que nous avons dit être représenté par la loi des corps , qui fait que le principe feu est renfermé dans le centre le plus profond des êtres matériels. Par cette même analogie , on doit sentir que le feu élémentaire étant au centre des corps , doit par conséquent être attaqué le dernier , et recevoir la troisième des actions destructives élémentaires de l'axe central qui tend toujours à la réintégration des actions qu'il a été
forcé

forcé d'émaner de lui. Or, si ce feu élémentaire est le symbole de l'esprit, il est clair que les hommes n'ont pu être attaqués dans l'esprit, qu'après l'avoir été dans les deux facultés précédentes, attendu que cet esprit tient parmi les facultés qui nous environnent, le même rang que le feu élémentaire tient dans les corps, c'est-à-dire, qu'il est le plus éloigné de nous.

Le danger auquel ce troisième pâtiment nous expose, est l'oubli et l'insensibilité sur cet être spirituel dont nous sommes séparés: oubli qui est sans cesse favorisé par les insinuations d'un autre être spirituel, dont toutes les pensées, toutes les volontés, toutes les actions, tendent à détruire en nous ce desir pur et salutaire qui est le pas le plus essentiel et le plus heureux des secours accordés aux hommes pour leur réconciliation. Le but de cet être est de tenir, dans les hommes, la place de l'Être puissant dont il est émané comme eux, de les attirer sous sa loi, afin de défigurer cette unité divine dont il s'est déclaré l'ennemi.

H

Mais, s'il est d'une impossibilité absolue que les hommes soient heureux , c'est-à-dire qu'ils soient en conformité avec leur loi, par un autre pouvoir que par celui qui la leur a donnée, le danger auquel le pâtiment de l'esprit les expose, doit donc être capable de les rendre horriblement malheureux, quand ils y succombent, puisqu'il peut les priver de leur loi, et les séparer encore plus de celui, hors duquel il n'y aura jamais de régénération spirituelle pour aucun prévaricateur.

Ce pâtiment de l'esprit étant celui que les hommes doivent éprouver après avoir subi les deux précédens, c'est par là que la postérité israélite devoit être attaquée, après la manifestation de justice que le Christ étoit venu exercer parmi cette Nation, par rapport aux affections cupides et matérielles auxquelles elle s'étoit abandonnée. Mais si ce pâtiment de l'esprit ne se fait sentir aux hommes que le dernier des trois, c'est pour qu'il les y trouve préparés, lorsque le moment de l'attaque est venu; c'est pour qu'ils ayent eu le

temps d'acquérir des forces dans les premiers combats qu'ils ont auparavant essuyés, et qu'étant accoutumés à vaincre, cette nouvelle épreuve, quoique la plus terrible et la plus périlleuse de toutes, tourne cependant à leur avantage spirituel, et non à leur ruine et à leur perte.

Lors donc que les hommes ne sont pas sortis glorieusement des premiers combats, que loin d'y acquérir des forces, ils y ont perdu celles qu'ils avoient, non-seulement ils ne peuvent qu'être vaincus dans celui de l'esprit qui leur reste à soutenir, mais même ils tombent dans un tel néant, une telle insensibilité, que quelquefois ils n'éprouvent pas le moindre sentiment pénible de leur séparation spirituelle, et que loin de pouvoir accélérer l'œuvre, ils oublient même qu'ils en ayent une à faire.

Tel fut le sort des Juifs dans leur conduite, même envers le régénérateur universel; absorbés dans des passions viles et contraires à leur destination, ils n'eurent pas les forces nécessaires pour se

présenter au combat de l'esprit. Toute leur loi devenue pour eux un recueil de formalités, n'étoit plus depuis long-temps, pour le plus grand nombre, qu'un cérémonial sensible sur lequel ils étoient fort sévères, mais dont leurs attaches matérielles leur avoient voilé l'intelligence. Or quand la lumière de cette intelligence a paru, leurs sens intellectuels étant obscurcis et fermés, n'ont pu donner entrée à cette lumière, et ils ne l'ont pas comprise, parce que, sans une miséricorde expresse, ils ne pouvoient réellement pas la comprendre.

Dans cette situation, pouvoient-ils n'être pas faciles à vaincre ? Se pouvoit-il que l'ennemi des hommes et de toute vérité, ne profitât pas de cet obscurcissement pour insinuer ses intellects ténébreux dans des êtres qui lui avoient déjà ouvert un accès si favorable dans toutes les attaques qui avoient précédé.

Aussi, non-seulement les Juifs ne reconnurent point le vrai libérateur qui venoit rompre leurs chaînes les plus pesantes, et les faire sortir de la plus affli-

geante de toutes leurs servitudes, mais encore ils le regardèrent comme leur ennemi. L'avilissement où ils étoient descendus, depuis qu'ils étoient tombés sous la puissance des Romains, leur fit porter tous leurs regards vers les rois temporels qui s'étoient emparés de leur domination, tandis qu'ils étoient élus pour n'avoir jamais d'autre roi que la divinité même, et que c'étoient eux qui, par les puissances divines qui leur avoient été accordées, devoient être les souverains de l'univers. Cette soumission aveugle à un prince mortel, soumission toutefois devenue nécessaire, dès qu'il s'étoient mis au-dessous de lui, leur fit regarder comme un crime dans le Christ, de ce qu'il se disoit leur roi. Et ne réfléchissant ni sur l'ordre des temps où ce libérateur devoit paroître, ni sur la multitude des faits prodigieux qui précédèrent sa venue et qui remplirent toute sa vie, ils fermèrent les yeux sur les caractères frappans de l'esprit-saint qui opéroit divinement devant eux, et ne virent, en lui, qu'un prévaricateur contre la lettre grossière de leur loi.

L'intellect faux qui les avoit ainsi aveuglés , les porta à consommer leur crime , en donnant eux-mêmes la mort à celui qui venoit sauver leur être spirituel divin et leur ouvrir la voie unique de la paix et de la réconciliation.

Toutefois , le meurtre opéré par les Juifs ignorans , et sur une victime volontaire , est le plus beau mystère d'amour et de sagesse , que l'intelligence humaine puisse concevoir , et peut-être sera-t-il expliqué ailleurs , plus en détail ; mais pour le sujet que je me suis proposé de traiter dans ce discours , ce point seroit d'une trop grande étendue : poursuivons.

Nous avons vu quel a été le 3.^e combat auquel les Juifs furent exposés , en général , par l'apparition de l'homme dieu et divin parmi eux ; nous avons vu qu'étant peu préparés aux combats de l'esprit par toutes les chûtes précédentes auxquelles ils s'étoient laissés entraîner , l'intellect mauvais n'eût pas de peine à obscurcir entièrement leur intelligence , et à leur faire adopter pleinement ses insinuations perverses , contre un ennemi dont il redoutoit d'au-

tant plus les efforts, qu'il éprouvoit les rudes molestations que le premier et le plus redoutable des adversaires qui eussent paru jusqu'alors, venoit exercer contre lui.

Voilà donc quel a été le crime des Juifs dans ce combat, c'est de n'avoir pas démêlé les insinuations fausses qui leur étoient communiquées, et d'être tombés dans un tel degré d'obscurcissement, qu'ils ayent péché contre l'esprit même, en prétendant en accomplir les loix. Voyons quelles ont été les punitions de ce crime.

Elles subsistent encore: c'est d'avoir été privés de toute voie spirituelle-temporelle pour retourner vers l'esprit; c'est de n'avoir ni temples, ni sacrificateurs, ni culte public dominant dans aucune Nation de la terre; c'est d'être réduits à ne faire que des prières vaines et sans fruits, dès qu'ils ne les font pas au nom de celui par qui seul elles peuvent être exaucées, afin de nous répéter perpétuellement la loi irrévocable de la justice divine, qui livre le prévaricateur aux mêmes égaremens qu'il a suivis, et afin que les crimes se multipliant par-là tous les jours, multiplient

aussi les maux et les tourmens de celui qui les commet.

Et ne croyons pas que cet état d'obscurcissement et d'abandon spirituel, où cette postérité juive est descendue, n'ait influé en rien sur les ténèbres où les Nations actuelles sont plongées; si c'étoit cette postérité qui avoit été choisie pour être la lumière des peuples et le soutien de l'univers, dès qu'elle a failli envers la source même de toutes les puissances, dès qu'elle ne remplit pas sa destination, le désordre doit renaître et subsister parmi les Nations, d'où elle étoit préposée pour le faire disparaître: et, quoique les décrets du Créateur étant immuables, sa justice et sa loi de molestation universelle, doivent avoir lieu contre tous les êtres prévaricateurs, quoique tous les attributs de cette puissance ayent passé dans les mains d'une autre Nation, pour l'accomplissement de ces décrets immuables; l'effet n'en peut jamais être aussi efficace, que lorsqu'ils étoient dans les mains qui devoient en être les dépositaires légitimes. Aussi les Nations qui ont succédé

aux Juifs dans tous les droits du culte spirituel , n'ont jamais eu parmi elles d'aussi grandes manifestations qu'il y en a eu dans Israël. Bien plus , ayant à leur tour laissé dégénérer le dépôt saint qui leur avoit été confié , elles se sont chargées de nouveaux crimes qui demandent un exemple et une justice , comme ceux de leurs prédécesseurs. Mais n'y ayant plus de Nation à qui le Créateur puisse transporter sa loi sur la terre , il est forcé de la retirer vers lui , et de laisser la misérable postérité humaine livrée aux ténèbres qu'elle a aimées , qu'elle a entassées autour d'elle , en laissant , pour ainsi-dire , éteindre son flambeau. On voit déjà , sans doute , cette sorte de justice s'opérer assez clairement chez les hommes , par les fausses sciences qui leur ont obscurci l'intelligence sur leur propre nature , sur Dieu , sur la loi spirituelle et sur son culte ; et ces ténèbres n'étant plus combattues par une puissance visible , comme celle qui doit être dans la postérité choisie , ou dans celle qui lui a succédé , doivent de toute nécessité aller en augmentant , jusqu'à

ce que n'y ayant plus aucun lien ni visible, ni invisible, entre l'univers corrompu et le Créateur, la dissolution générale vienne terminer les iniquités des hommes et les livrer à la rigueur des pâtimens et des fléaux spirituels qu'ils se seront attirés par leur criminelle conduite.

Voilà quel est l'enchaînement des prévarications du peuple juif. Voilà où les a conduits eux et tout l'univers, le crime qu'ils ont commis contre l'esprit: c'est-là ce qui doit apprendre, avec quel soin, quel respect, quelle précaution, l'homme d'aujourd'hui qui se trouve admis à recueillir les débris de ce vaste temple ruiné, doit s'occuper à les conserver précieusement, et à les faire fructifier, s'il est possible, puisqu'il n'a plus autour de lui de Nation à qui il puisse demander des secours, et dont l'exemple le puisse instruire et le soutenir; puisqu'enfin, s'il ne met pas à profit la portion qui lui est échue dans le partage de la terre promise, il n'a plus d'autre espoir que ce terrible hyver, dont le Christ parloit à ses disciples, en leur faisant la peinture

(123)

de tous les fléaux qui devoient paroître à la fin des temps , et en leur disant de prier , pour que ces choses n'arrivassent pas pendant l'hyver , c'est-à-dire , dans ce temps où toutes les vertus de la nature élémentaire étant suspendues , servent de signes à la suspension des vertus spirituelles dont est émané tout être qui les laisse éloigner de lui.

D'après tout ce que nous avons vu , on ne doit plus être étonné que les Juifs ne puissent plus renouveler en général le crime de l'esprit , puisque l'opération de cet esprit est passée pour eux , comme pour tous les hommes , et puisque n'étant plus dans le cas de recevoir parmi le corps de la Nation , les mêmes manifestations que lors de la venue du Christ , ils ne peuvent plus se rendre coupables des mêmes prévarications qui les ont rendus les esclaves et les serviteurs des Nations , pendant qu'il devoient en être les maîtres. Enfin , ce crime de l'esprit ayant été la suite de la troisième action mauvaise du chef quinaire sur les mineurs juifs , dès que cette troisième action a eu lieu , elle

(124)

ne peut plus être , quoiqu'elle se répète chaque jour sur de malheureux individus , et quoique l'effet en doive durer jusqu'à la fin des temps.

Ceci se trouve très-conforme à ce qui a été exposé. Le pâtiment de l'esprit a été reconnu comme étant figuré dans les loix de la matière par l'attaque et la disparition du principe du feu élémentaire , et ne devant par conséquent avoir lieu que le dernier des trois , conformément à ce qui se passe dans les corps , où réellement le feu est attaqué le dernier , quoique sa réintégration soit celle de tous les principes élémentaires qui soit faite la première. Or , l'action destructive de l'axe central , tendant à la réintégration du feu des corps , ne peut ni les attaquer , ni les réintégrer deux fois ; il faut donc , lorsque cette action a paru , que ce soit sans retour , puisque les corps ne peuvent recevoir qu'une seule destruction.

Il y a en outre un rapport entre le pâtiment de l'esprit et l'attaque faite au feu élémentaire , de même que dans les

(125)

fléaux spirituels comparés à la réintégration du feu des corps, c'est que tous ces actes sont invisibles, qu'ils sont purement physiques intellectuels, mais que l'effet n'en est point sensible aux yeux du corps, comme le sont l'attaque et la destruction des parties aqueuses et solides des formes, et les fléaux qui tombent sur les corps et les âmes des mineurs, dont les traces visibles nous annoncent assez que ces deux facultés, ou sujets de nos pâtimens, tombent sur des parties inférieures passagères, et, comme telles, appartenant directement à la classe des choses sensibles, au lieu que l'esprit, et tout ce qui le concerne, est totalement distinct de ces choses sensibles, que ces loix s'opèrent sans leur participation, et, indépendamment d'elles, comme leur étant supérieures: ce qui nous est représenté matériellement par la loi du feu visible corporel qui s'élève à nos yeux, pendant que les deux autres parties qui composent le corps qui se dissout, tombent et demeurent sur la surface de la terre.

Les trois pâtimens d'âme, de corps et

d'esprit que nous avons observés, comme devant servir à la purification de la postérité perverse du premier homme, n'ont pas seulement un rapport constant avec les loix de la destruction des corps élémentaires par la réaction de l'axe central; non-seulement ils sont liés avec chacune des trois actions mauvaises du chef quinaire; ils sont encore marqués chacun par un nombre différent, pour nous apprendre cette universelle propriété des nombres qui se montre jusques dans les fléaux mêmes de la justice divine, aussi-bien que dans les facultés spirituelles et puissantes de la divinité, dont le caractère est empreint sur tous ses ouvrages.

Le premier de ces pâtimens, ou celui qui est tombé sur les corps, est arrivé dans le second millénaire de la durée du monde; le second pâtiment, ou celui de l'âme, dans le quatrième millénaire; et le troisième, ou celui de l'esprit, aura son entier effet dans le septième millénaire, qui est le temps où la justice divine distribuera, sur la postérité de l'homme, les peines et les récompenses, selon l'usage

(127)

qu'il aura fait des facultés qui le constituent, selon la foi qu'il aura eue dans les vertus innombrables qui ont été répandues autour de lui pour faciliter sa délivrance et son retour vers la lumière, surtout selon l'amour et la confiance qu'il aura sçu nourrir dans son cœur pour le réparateur saint et divin envoyé par la miséricorde et la tendresse ineffable du seul et unique Créateur, père de toutes les Nations visibles et invisibles, premier et dernier terme de tous les êtres, mais à qui l'homme fut cher au-dessus de tous ceux qui sont émanés de lui, puisque, pour ramener les premiers prévaricateurs, il avoit suffi d'envoyer l'homme, au lieu que, pour ramener l'homme, il n'a pu employer d'autre puissance que la sienne propre, parce que, n'y ayant aucun autre être entre l'homme et lui, s'il ne s'étoit donné lui-même, la postérité humaine seroit encore dans les ténèbres de la mort.

Ces trois nombres 2, 4 et 7, expriment chacun une des différentes puissances agissant temporellement dans l'univers. La première est la puissance per-

verse servant de réceptacle à tous les fléaux de la justice divine, et étant liées aux choses matérielles et sensibles pour la molestation de son chef et de ses adhérens, qui ayant abandonné volontairement le centre divin de leur correspondance spirituelle, sont condamnés à en être éloignés malgré eux et à subir toute l'horreur de la situation d'un être qui se trouve séparé de la source de sa vie. Les vertus innées, dans les formes corporelles, ont été accordées pour contenir cette puissance perverse; mais quand le mineur renfermé dans cette forme corporelle, en laisse affaiblir les vertus par sa volonté lâche et criminelle, la puissance perverse prend l'empire, et opère la destruction du corps, en attirant sur lui la rigueur des punitions dont les premières postérités nous ont donné l'exemple.

La seconde puissance, ou cette quaternaire, figurée par le nombre de quatre mille ans, où le Christ a pris naissance, est l'image de l'action divine opposée à cette puissance perverse, pour la contenir dans ses bornes de privation spirituelle et dans

dans la molestation. Le mineur à qui elle est destinée par la bonté divine, ne peut en retirer des fruits qu'autant qu'il a mis en usage, avec succès, cette première puissance corporelle qui lui est accordée, comme un préservatif indispensable contre la première action mauvaise du chef quinaire ; mais s'il a laissé dégrader cette simple puissance inférieure, l'ennemi a beaucoup plus de facilité pour l'attaquer, avec avantage dans la puissance active temporelle, et loin que cette puissance tourne au profit du mineur à qui elle doit communiquer l'amour, le désir, la foi, et toutes les véritables affections spirituelles propres à sa réconciliation, l'intellect mauvais se sert de ce même organe, pour insinuer chez le mineur, toutes les passions et affections fausses, cupides et déréglées, qui peuvent l'écartier de son objet.

Enfin, par le nombre spirituel septénaire, nous devons entendre la puissance divine elle-même qui a été méprisée par les hommes, comme ils avoient fait des deux premières, mépris qui porte sa pu-

(130)

nition avec lui-même , et qui prive entièrement le mineur de tous les fruits de sa réconciliation , ou de ce droit de commandement qui ne peut nous être accordé qu'après une rigoureuse expiation. Nous ne pouvons absolument recouvrer ce droit , que par la pure miséricorde divine et par la jonction de sa puissance même sur nous. Or , si l'homme n'y croit pas , s'il la méprise , bien plus , s'il en recherche une qui lui soit contraire , on voit quelle est sa destinée horrible , et tout ce que nous avons dit des exemples temporels que nous pouvons remarquer parmi la postérité corrompue du premier homme , est suffisant pour nous faire comprendre quel est le sort réservé à ces sortes de prévarications , lorsque les puissances temporelles cesseront de les préserver d'une jonction entière avec l'ennemi de la vérité , et qu'ils opéreront et souffriront visiblement pour l'esprit même , ce qu'ils n'opèrent et ne souffrent visiblement ici-bas , que pour les yeux du corps.

Mais les nombres de temps où les trois

différens pátimens sont marqués, peuvent se considérer encore sous une autre face, pour nous confirmer de nouveau dans le rapport exact qui se trouve entre l'ordre des trois facultés du corps, de l'âme et de l'esprit, et l'ordre des trois élémens.

Le second millénaire portant le nombre deux, et ayant manifesté les punitions divines sur les prévarications des corps, par le principe des corps ou par l'eau, nous indique réellement par-là le vrai *nombre* de l'eau, qui est deux; et je ne répéterai point ici ce que j'ai déjà dit sur le rang que cette partie aquatique occupe dans les corps, et sur la première action destructive qu'elle reçoit naturellement avant les autres principes élémentaires, puisqu'elle est plus exposée qu'eux, comme étant plus extérieure.

Du second millénaire au quatrième millénaire, on ne devrait en compter que deux, si l'on considéroit séparément toutes ces actions temporelles: c'est-à-dire, sans aucune correspondance ni liaison de la suivante avec celle qui précède; mais comme dans l'ordre vrai des

choses, toutes ces actions sont intimément liées et conservent un rapport secret que l'intelligence découvre, quoiqu'il ne soit pas apparent aux yeux de la matière, on doit en effet compter le nombre trois pour l'intervalle de la première action temporelle, ou du premier pâtiment d'expiation jusqu'au second, parce qu'après avoir compté deux au second millénaire, dans lequel s'est passé le premier fléau, on recommence à compter un sur ce même second millénaire, et continuant ainsi jusqu'au quatrième millénaire où le second fléau a été lancé, on trouve que si le premier pâtiment a porté le nombre deux qui tomboit sur l'eau ou le principe des formes corporelles, le second portera le nombre trois qui est le *nombre* mercuriel terrestre de la partie solide des corps, symbolisant avec l'âme animale sénaire, dont il est le premier produit, symbolisant enfin avec tous les principes intermédiaires dans toutes les classes.

On peut faire la même observation sur l'intervalle qui sépare le second pâtiment et le troisième; c'est-à-dire qu'en

les considérant sans avoir d'affinité entre eux, on n'y trouvera que trois, puisque ce dernier pâtiment, ou plutôt le fléau qui y est attaché, devant arriver dans le septième millénaire, et le second étant arrivé dans le quatrième, il n'y a que trois pour la différence apparente; mais faisant ici le raisonnement que nous avons fait ci-dessus, nous verrons très-clairement qu'en commençant à compter un sur le quatrième millénaire, et en continuant jusqu'au septième, nous aurons quatre qui sera le *nombre* de tout centre quelconque, et par conséquent celui du feu qui, dans tous les corps, occupe réellement le centre: par conséquent aussi, celui de l'esprit temporel accordé à l'homme pour sa réconciliation, mais qui se trouve le plus intérieur des trois cercles que l'homme a à parcourir pour compléter ses temps d'expiation, ce qui est figuré par ces trois..... dont le blanc est levé le dernier. Il n'est donc pas étonnant que l'esprit vengeur des crimes de la postérité de l'homme, pour le maintien de la justice divine, s'annonce

(134)

par le nombre quaternaire , quoique sensiblement il agisse dans le septième millénaire. Ce nombre sept n'indique que l'époque temporelle où la manifestation de la justice universelle doit avoir lieu sur tous les prévaricateurs ; mais le nombre quatre est celui de l'agent même qui doit exercer cette justice : et comme cet agent est un esprit , et que l'esprit ne peut paroître sans corps et sans enveloppe dans le temps , il ne se fait connoître sensiblement que par le septénaire qui est , pour ainsi dire , le corps et la véritable enveloppe du quaternaire , comme le sénaire est le corps ou l'enveloppe du septénaire ; et comme le ternaire matériel est le corps ou l'enveloppe du sénaire qui l'a opéré , comme enfin le quaternaire lui-même n'est que le corps ou l'enveloppe de l'unité qui ne pouvoit ici-bas se faire connoître dans sa nature simple , et a été obligé de subdiviser pour nous les puissances qu'elle a mises dans la création ; sans cela , étant nous-mêmes parmi les choses composées , nous aurions méconnu ces puissances , ou nous les aurions confondues.

(135)

Les trois nombres 2, 3 et 4 que nous venons de reconnoître, comme désignant non-seulement les époques des différens pâtimens de l'homme, mais encore les différentes actions corporelles, animales et spirituelles, par-où s'opèrent ces pâtimens, nous offrent encore un rapport avec le *nombre* matériel attaché aux loix de la création corporelle et de sa constitution, par lesquelles elle se trouve être la vraie prison et le vrai lieu de ténèbres de tous les êtres spirituels condamnés à l'habiter, pour payer le tribut à la justice du Créateur.

Ce rapport existe dans le produit de l'addition de 2, 3 et 4, qui donnent 9, que l'on sçait être le *nombre* de toute borne spirituelle, comme la circonférence matérielle, universelle et particulière, est la borne des principes élémentaires qui agissent en elles, et y sont réactionnés pour l'entretien et la vie des corps, soit terrestres, soit célestes.

Par-là nous appercevons que ce n'est pas seulement à notre forme particulière, ni à toutes les autres formes, que

(136)

nous devons appliquer le nombre neuvaire , mais encore au cours général et particulier de toutes les expiations infligées par la justice divine , à la postérité de l'homme , puisque les trois sortes de pâtimens par lesquels elle doit nécessairement passer , nous offrent par leur réunion et leur ensemble , ce même nombre neuvaire donné aux formes en général , mais qui étant ici calculé intellectuellement , nous fait voir physiquement que le Créateur ne punit les êtres spirituels que par la privation , puisqu'il employe , pour leur pâtiment spirituel , le même nombre qui , par son opération matérielle , produit et fixe des limites aux actions de l'être mineur , en traçant autour de lui une borne corporelle et sensible. Toutes les observations qu'on vient de voir sur les loix que la justice divine employe pour l'expiation des crimes de la postérité humaine en générale , sont d'autant plus vraies qu'elles se répètent journellement sur l'homme particulier. On a déjà vu que les trois sortes de pâtimens auxquels toute l'espèce est assujettie , avoient

chez lui les mêmes effets qu'ils ont eu dans l'universel temporel ; c'est - à - dire que, quand il succomboit dans quelques-uns de ces combats d'expiation qui lui sont livrés , il éprouvoit une punition ou un fléau absolument analogue à son crime, de même que les fléaux universels qui sont tombés en différens temps sur la postérité humaine , étoient pris dans la nature même des prévarications des peuples qui les ont subis.

Il faut à présent remarquer que l'ordre dans lequel ces pâtimens , ces chûtes , ces fléaux , se succèdent dans l'homme particulier , est exactement le même que celui que nous avons exposé par rapport à l'universel. Dans l'un et dans l'autre , on retrouve la même analogie avec l'arrangement naturel des principes élémentaires pour la composition des formes , et avec l'ordre des actions destructives qui s'opèrent successivement sur ces différens principes pour leur séparation et leur réintégration.

En effet , c'est par leurs sens corporels et par les aiguillons de la chair , que les

hommes commencent à éprouver les attaques, et l'époque de cette espèce de pâtement, est celle du premier âge où ils commencent à exister sensiblement pour eux, ce qui comprend le temps de la jeunesse.

Après cette époque où ont dominé les passions de la partie matérielle-corporelle, vient celle des passions plus vicieuses, et dont les dangers, pour le mineur, sont d'une conséquence bien plus importantes; c'est celle où il est attrayé par les illusions de l'âme animale qui lui montrent, comme des choses solides, tous les objets de luxe, d'orgueil, d'ambition et de domination dans quelque genre que ce soit; c'est-là où les risques qu'il court, peuvent lui causer des torts presque irréparables, parce que les fausses attaches qu'il s'expose à laisser entrer dans lui-même, peuvent l'aveugler à jamais sur sa véritable destination.

Enfin, ce désir de domination ou de cupidité matérielle, ayant absorbé l'homme dans le second âge, lorsque le moment de l'esprit arrive, ou que le troisième

pâtiment se fait sentir, le mineur obscurci n'en connoît pas la première lueur; il est si mal préparé à retirer des fruits de cette troisième épreuve, qu'il tombe dans un vrai abandon spirituel, qui le conduit bientôt ou à nier l'esprit, ou à prendre une idée contraire de sa vraie nature, des vertus qui l'honorent le plus, ainsi que du culte qu'il convient de lui rendre. C'est pour cela qu'il y a tant d'hommes dans la troisième époque de leur âge, qui sont ou impies, ou fanatiques et superstitieux.

Je ne m'étendrai point sur les différens fléaux attachés aux chûtes que les trois différens pâtimens peuvent occasionner aux hommes en particulier; s'ils ne sont pas les mêmes en grand, que ceux dont j'ai parlé précédemment, c'est que les prévarications n'étant que particulières, ne se punissent pas par des molestations générales; mais il est facile de s'assurer que, sur chaque individu prévaricateur, le fléau se manifeste d'une manière qui tient toujours aux principes qui ont été établis. De même qu'il est aussi facile de conce-

voir que l'homme qui n'a pas vaincu dans les premiers combats, ne peut avoir qu'un désavantage évident dans ceux qui suivent, à moins que la miséricorde inépuisable de la divinité ne supplée elle-même, comme elle le fait tous les jours, aux forces que l'homme laisse continuellement dégrader en lui.

Je ne dirai rien non plus de cette loi que j'ai fait remarquer, en parlant des fléaux en grand qui sont arrivés sur la terre ; je veux dire de cette loi, par laquelle les mêmes fléaux une fois lancés, ne se répètent plus, attendu que l'action mauvaise qui opère un pâtiment n'a qu'un temps qui lui soit donné, passé lequel temps, cette action ne peut plus avoir lieu, attendu encore que le sujet, ou l'instrument du crime étant détruit dans les prévaricateurs qui se sont laissé vaincre, ce crime ne peut plus être commis de nouveau. Je n'ai pas besoin, dis-je, de parler de cette loi pour le particulier, parce qu'il est visible qu'elle s'y doit montrer avec autant d'exactitude que dans l'universel, parce qu'en effet, l'hom-

me qui se sera laissé souiller et vicier dans ses principes élémentaires corporels, perd par-là la puissance de réitérer ses crimes; que celui qui a laissé entrer en lui les affections sensibles et fausses de l'âme animale, et qui s'en est laissé dominer, ne peut plus déchéoir de cet état de vertu et de pureté de desir spirituel dont il est déjà déchu, et dont il a totalement perdu le goût; enfin que celui qui a passé par le pâtiment de l'esprit, et dont le combat est fini, ne le peut recommencer, parce que, s'il a vaincu, il est couronné; mais s'il est subjugué, il est au pouvoir de son vainqueur, avec lequel il est condamné à la privation de toute lumière, de façon que tous les différens fléaux qui tombent sur ces trois sortes de prévarications, ne doivent point se regarder comme de nouveaux fléaux, mais comme la continuation des mêmes effets de la justice divine, de même que la privation corporelle, animale, spirituelle, ou plutôt la souillure et les crimes que les prévaricateurs commettent par ces trois organes, après leur première chute, ne doi-

vent point se regarder comme de nouveaux crimes, mais comme la continuation des mêmes crimes et des mêmes prévarications, conformément aux loix irrévocables et essentielles de la justice éternelle qui fait trouver aux coupables leur punition et leur molestation dans le péché même auquel ils ont eu la méchanceté de se livrer.

Mais il est à propos de savoir ce qu'on doit entendre par des pâtimens et des fléaux universels, aussi-bien que par des pâtimens ou des fléaux particuliers. Les pâtimens généraux et universels sont ceux qui tombent principalement sur les chefs spirituels-temporels qui, étant à la tête des différens peuples ou des différentes sociétés spirituelles, sont censés et sont réellement les réceptacles de toutes les impressions, actions et réactions de l'esprit, lesquelles se communiquent par eux aux différens sujets qui leur sont confiés. Si ces chefs observent fidèlement les loix cérémoniales du culte auquel ils sont appelés, s'ils combattent fortement, et avec une persévérance opiniâtre, tous les obs-

(143)

tacles dont leur carrière spirituelle est remplie, ils deviennent dès-lors les soutiens et les défenseurs de ceux qu'ils ont à conduire ; leur puissance, leur vertu, leur intention pure et forte, sont autant d'armes spirituelles qui repoussent invisiblement toutes les insinuations mauvaises tendant à les arrêter, eux et leurs disciples, dans l'accomplissement de l'œuvre divin qu'ils doivent tous faire en commun.

Si, au contraire, ces mêmes chefs non-seulement se négligent dans la pratique et la fidélité aux loix qui leur sont prescrites, mais que même ils en suivent de tout opposées, il doit arriver nécessairement que, loin de préserver leur cercle spirituel des attaques dangereuses de l'ennemi, loin même de n'exposer le cercle qu'à des chûtes et des pâtimens passagers, comme punition de simples négligences, ils ne peuvent manquer de l'entraîner même dans toutes les abominations dont ils sont les premiers auteurs, et par conséquent de les assujettir à tous les fléaux que la justice divine aattachés à ces sortes de prévarications. Delà il est facile de voir

Comment un p^énitent et un fl^éau peuvent être universels, puisque, si le chef est coupable, tous les membres qui doivent être purifiés et préservés par lui, demeurent dans l'abandon et dans le néant, et deviennent susceptibles de tous les maux que le chef criminel a attirés sur lui - même.

C'est par-là que le premier homme a soumis toute sa postérité aux p^énitens de la matière : c'est par-là que la postérité première des hommes temporels a été engloutie sous les eaux, parce que leurs chefs temporels et spirituels s'étoient eux-mêmes livrés aux abominables crimes que l'intellect mauvais leur avoit insinués par l'organe et l'instrument de leurs formes corporelles : c'est par-là que la Nation juive a été entraînée dans les punitions que ses chefs avoient attirées sur elle, par leurs attaches cupides et matérielles, au lieu du seul et unique objet spirituel qui devoit les occuper : c'est par-là que ces mêmes juifs ont été privés de toutes connoissances du vrai culte ou de celui qui en étoit le grand Sacrificateur éternel, parce

(145)

parce que les chefs de ce peuple ont été les premiers à nier cet être divin , et à rendre nulle , par ce moyen , toutes les vertus que cet élu tout-puissant devoit verser sur le peuple par l'organe de ses chefs ; c'est enfin par-là que les chrétiens à qui cette loi spirituelle a été transférée pour la punition des juifs , sont tombés eux-mêmes dans la plus parfaite ignorance sur le dépôt sacré qui leur a été confié , parce que ceux qui ont été préposés pour les diriger , les instruire et les préserver des pâtimens spirituels , ont laissé dégénérer leurs propres vertus , et ont exposé par-là tout le troupeau qui leur avoit été remis entre les mains , à subir la rigueur des loix de la justice divine , au lieu qu'ils auroient dû ne lui faire connoître que la miséricorde , la bonté , la grandeur de cette même divinité.

Voilà donc pourquoi nous avons sous les yeux tant d'exemples de pâtimens et de fléaux universels ; c'est que , dans ces exemples de toute espèce , soit temporels , soit corporels , soit spirituels , soit

κ

de privation de culte, soit d'ignorance, les différens chefs appellés pour prévenir tous ces fléaux, les ont au contraire attirés sur eux-mêmes et sur les différens ordres de nations, de peuples, d'hommes, de régions confiées à leurs soins: le tout par une suite nécessaire des différentes prévarications qu'ils ont commises.

Les pátimens et les fléaux particuliers sont ceux qui ne concernent point ces sortes de chefs dont nous venons de parler, mais des individus sans autorité, sans puissance et sans charge spirituelle, relativement à d'autres hommes, et qui sont seuls comptables de leur conduite, de leurs négligences et de leurs crimes. Ils sont, sans doute, indispensablement assujettis à des pátimens et fléaux analogues à l'espèce de prévarication à laquelle ils se sont abandonnés; mais n'ayant point sur les autres hommes une influence directe de vertu et de puissance bonne, ils n'ont pas non plus sur eux d'influence directe de vertu et de puissance mauvaise, et par conséquent ils ne peuvent pas entraîner sur d'autres les fléaux dont ils

se sont rendus seuls les victimes. C'est pourquoi, au milieu même des prévarications et des fléaux universels, il y a eu souvent des prévarications et des fléaux particuliers, parce qu'indépendamment des crimes des chefs qui influoient sur la nation entière, il peut y avoir eu des crimes particuliers qui ne remontant point jusqu'aux premières racines de l'arbre, s'arrêtoient aux différentes branches coupables, et ne tomboient que sur des individus.

Malgré toute la rigueur des loix de la justice sur les différens crimes que la postérité de l'homme commet tous les jours, soit en général, soit en particulier, nous ne devons jamais perdre de vue que cette justice divine n'ayant pour but que la réconciliation des hommes avec la vérité, elle les soutient au milieu même des fléaux qu'elle leur inflige, elle les purifie au lieu de les détruire, et qu'il n'y a pas un seul de ses actes qui ne soit marqué par des caractères de miséricorde. C'est pour cela que dans les plus grandes manifestations de la justice divine parmi la postérité des hommes, cette miséricorde a toujours

(148)

conservé des élus purs et puissans qui ont opéré en bien sur les différens cercles, avec autant d'efficacité, que les chefs coupables avoient opéré en mal ; et par le moyen de leurs différentes expiations, purifications et opérations de réconciliation, ils ont rendu à ces cercles les vertus qu'ils avoient perdues, ou, au moins, les ont mis en état de les recouvrer, en faisant usage constamment et avec confiance, des différens secours qui leur étoient prodigués par la bonté divine, conformément à leurs besoins. Il n'y a aucune manifestation de justice qui ne serve d'exemple à cette vérité ; toutes ont vu naître un élu dont les pouvoirs étoient proportionnés aux maux que la postérité où ils naissoient, avoit soufferts, afin que la justice divine, étant satisfaite, elle n'eût plus à faire connoître aux hommes que la douceur de ses consolations, et que, par ce contraste subit, ils apprissent à faire la différence de la vie spirituelle à la vie démoniaque ; ou, en un mot, afin que l'être pervers lui-même ne put pas se glorifier de ses vic-

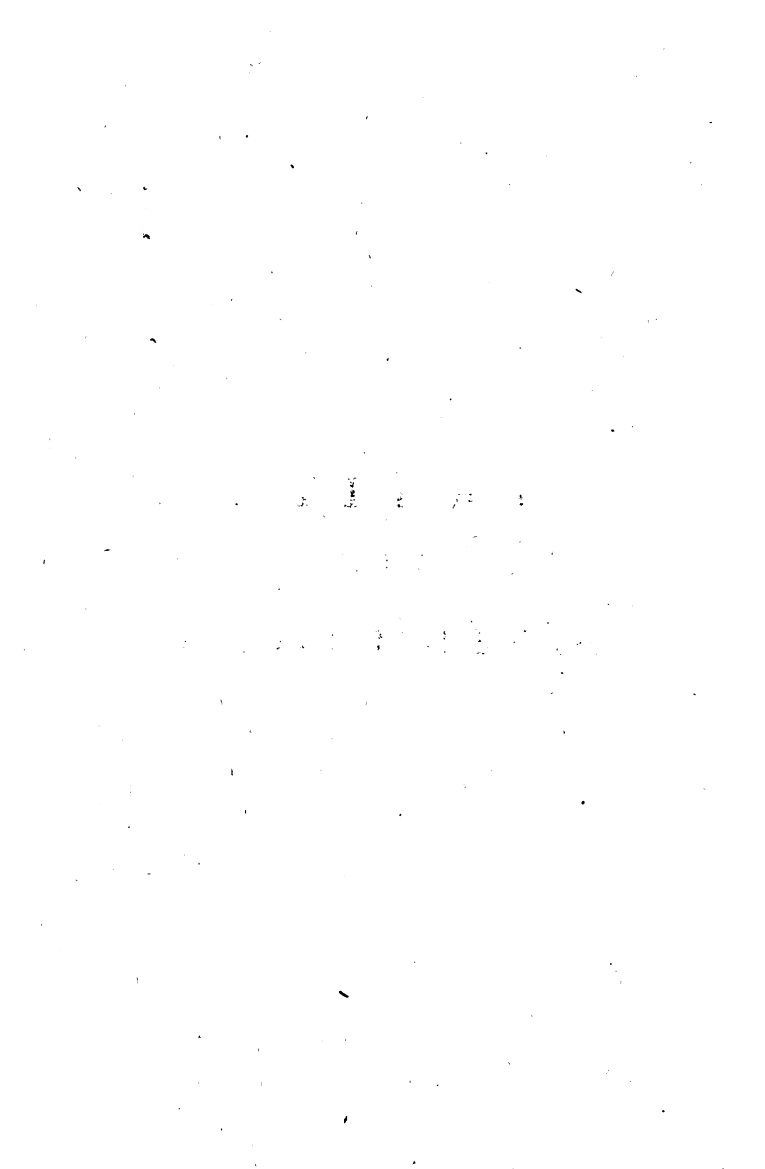
(149)

toires , et qu'au contraire la gloire divine demeurât toujours intacte et supérieure à tous ses ennemis ; c'est-là où nous pouvons admirer et nous confondre devant la sagesse infinie , dont la gloire et notre bonheur spirituel sont tellement inhérens , que l'un suit nécessairement l'autre : ce qui nous prouve que malgré les iniques et abominables tentatives de notre ennemi commun , pour nous rendre malheureux , en nous assimilant à lui , nous sommes toujours les maîtres de rendre ses efforts inutiles , et de nous rapprocher de la source de toute félicité , puisqu'elle est si féconde , si charitable , si infinie , que tout souillés et tout impurs que nous sommes , elle réjaillit sans cesse jusqu'à près de nous.

x 3

TRAITÉ
DES
BÉNÉDICTIONS.

K4



T R A I T É
D E S
B É N É D I C T I O N S .

COMME rien n'existe que par les vertus des bénédictions, il est très-important de connoître le vrai sens de ce mot, ainsi que les différentes manières dont les bénédictions opèrent sur les différentes espèces d'êtres, pour les vivifier, leur donner l'existence et la continuation de cette même existence.

Ce mot traduit dans les langues vulgaires par d'autres mots dont le sens apparent est : *bien dire*, vient originairement des mots hébraïques qui signifient *parole du fils*, (quoique le mot hébreu ברך *Barach*, qui signifie bénédiction, offre une autre racine, et soit pris de la génuflexion et de l'abaissement où l'on se tient devant celui qui nous bénit,) de

façon qu'en souhaitant des bénédictions à quelqu'un, c'est comme si on lui souhaitoit que le fils parlât sur lui : c'est-à-dire que le verbe éternel même répandit sur lui ses vertus et ses puissances. Tel est le vrai sens de ce mot respectable, que les différens sages ont parfaitement compris : ce qui fait que dans tous les temps, ils ont tous porté leurs desirs vers ces salutaires bénédictions dans lesquelles il n'y a aucun être qui ne trouve la vie, et hors desquelles il n'y a aucun être qui ne trouve la mort.

Mais si rien n'existe que par les vertus des bénédictions, ainsi que je l'ai annoncé, et que cependant tous les êtres n'ayent pas la même existence, les mêmes facultés, le même emploi, la même destination ; si, au contraire, il n'en est aucun qui ne manifeste des différences par rapport aux êtres, il résulte qu'ils ne reçoivent pas tous la même espèce de bénédictions ; quoique cependant ils n'ayent rien en eux que par la vertu des bénédictions : or, c'est cette différence des vertus des êtres, provenant de la diffé-

rence des bénédictions qu'ils reçoivent, que nous nous proposons d'examiner.

Il y a des êtres qui ne sont que temporels, il y en a qui sont éternels, il faut donc qu'il y ait aussi des bénédictions temporelles et des bénédictions éternelles. De plus il y a, dans le temporel même, des êtres qui ne sont que corporels ou sensibles, et il y en a qui sont spirituels et intelligens, il faut donc qu'il y ait aussi des bénédictions corporelles et des bénédictions spirituelles.

Ces trois sortes d'êtres, ainsi que ces trois sortes de bénédictions qui leur sont propres, correspondent à la triple émanation, ou à ce nombre ternaire universel, représentatif des trois facultés divines, et c'est parce que toutes ces émanations sont destinées à manifester chacune en particulier, celle des facultés divines qui leur est personnelle, qu'il faut nécessairement que ces facultés divines agissent réellement pour l'entretien, la vie et le signalement spirituel de tout être émané, émancipé et créé.

D'après ce principe, il est aisé de voir

que chacune des facultés divines se rapportent à chacune des trois classes d'êtres existans : c'est l'action ou l'opération qui a rapport aux êtres corporels ; c'est la volonté ou intention qui a rapport aux êtres spirituels-temporels ; et c'est la pensée même qui a rapport aux êtres spirituels-éternels.

Ainsi, les êtres corporels n'étant que le fruit de l'opération spirituelle des facultés divines, cette opération devient d'une nécessité absolue pour leur existence, de manière que, si cette opération cessoit un seul instant, ils ne seroient plus rien : il faut donc qu'ils reçoivent continuellement les influences de cette opération spirituelle-divine, lesquelles étant toujours dirigées et produites par la force d'un verbe analogue à leur destination, sont véritablement des bénédictions ou des paroles du verbe, ou du fils même qui, étant le dépositaire de toutes les puissances de son père, les diversifie et les emploie selon sa sagesse et selon les loix éternelles de sa justice et de sa science.

Il est donc bien clair que l'assemblage

de toutes les choses corporelles, n'est en effet qu'une bénédiction continuelle, puisque tout ce qui s'y opère, soit en général, soit en particulier, n'est autre chose que l'opération même d'une des facultés divines, et que cette opération ne peut avoir lieu que par des verbes, lesquels verbes sont tous produits et vivifiés par le seul verbe, ou l'unité éternelle des essences divines.

Cependant, il faut convenir que plus les productions s'éloignent du principe producteur, plus il y a aussi d'êtres intermédiaires, pour leur faire parvenir l'influence ou la bénédiction spirituelle qui peut seul les animer, et ce qui prouve, à cet égard, l'infériorité des êtres corporels ; c'est qu'ils sont soumis à ne pouvoir recevoir la vie corporelle de leur espèce, que par la semence ou le germe d'un individu matériel et semblable à eux, et, en outre, à ne recevoir encore l'entretien de cette vie matérielle et la croissance, que par la réaction d'autres substances corporelles qui tempèrent par leur présence l'action destructive du feu central

qui les a produits; c'est bien ce qui nous prouve qu'en effet, la matière porte le caractère de la dernière et de la plus inférieure des trois puissances créatrices universelles, et alors on ne doit plus être étonné que cette matière ait réellement le nombre ternaire pour essence et pour loi dans tout le cours de son existence et dans tous les phénomènes qu'elle nous présente.

Cette troisième puissance, ou l'opération même des facultés divines pour l'accomplissement des décrets de la justice éternelle, nous apprend clairement qu'elle est la nature de la matière ou de la création universelle-temporelle, en ce que c'est nous montrer physiquement que la matière n'est rien par elle-même, qu'elle n'est qu'un être apparent, c'est-à-dire, ne vivant que par l'action et la vie même de celui qui est chargé de l'opérer; et, dans l'exacte vérité, il n'en pourroit pas être autrement, sans que l'unité spirituelle et divine fut défigurée, parce que, si la matière étoit réelle, elle seroit nécessairement éternelle. Or, comment un être

(159)

qui n'est point esprit ; peut-il être réel et éternel, comme l'esprit et comme Dieu ? et, s'il l'étoit, ne faudroit-il pas convenir qu'il y auroit alors deux êtres réels et deux Dieux ? puisque nous serions obligés d'accorder la réalité et l'éternité à deux êtres qui ne seroient point de la même nature.

D'un autre côté, dès que la matière ou la création universelle, n'est existante et vivante que par l'action et la vie de l'être spirituel chargé de l'opérer, l'existence de cette matière est donc le signe même, le témoignage évident et la preuve vivante de la puissance et de la bénédiction qui la produit ; elle prouve, en un mot, la réalité de celui qui l'opère, puisque cette réalité n'est pas en elle.

Si la matière n'est que le résultat et le produit de la troisième puissance, si elle porte par le rang de son origine, le nombre ternaire, et si, en même temps, elle n'existe que par les bénédictions, comme tous les êtres, il faut donc que le nombre ternaire se manifeste encore dans les bénédictions qui la font exister

(160)

et qui la dirigent ; il faut enfin qu'il y ait trois actions , ou trois bénédictions attachés à l'entretien des choses temporelles. Aussi y a-t-il la bénédiction de production , la bénédiction de conservation et la bénédiction de réintégration , qui sont les trois actes relatifs à la naissance , à la durée et à la fin de la matière.

La bénédiction de production est dirigée elle-même par le nombre ternaire qui , étant empreint sur toutes les choses créées , annonce assez clairement par-là qu'il a présidé à leur origine : c'est ce qui est enseigné dans les instructions de l'ordre , sous l'emblème du triangle , sous celui des trois actes spirituels qui ont contribué à la production des essences matérielles par l'opération des esprits de l'axe central ; à la vie de ces essences , par la jonction d'un être puissant sur leur véhicule de vie passive , et à la parfaite existence temporelle des êtres passagers , par l'explosion que cette jonction puissante fit opérer de la part de toutes les puissances et de tous les êtres élémentaires renfermés

(161)

renfermés dans le matras philosophique ,
berceau universel de toute la nature ma-
térielle.

Cette bénédiction première de produc-
tion se répète journellement de la part
des individus et des corps particuliers
qui peuplent cet univers , ils ont , comme
la production universelle , une loi ternaire
qui les assujettit , et qu'ils observent avec
la même exactitude ; il y a pour eux ,
comme pour l'universel , un matras des
essences spiritueuses dans l'indifférence ,
une jonction d'action qui les détermine ,
et enfin une explosion qui les met dans
leur état de perfection temporelle.

Il est vrai cependant que , pour eux ,
l'explosion est beaucoup plus lente qu'elle
ne l'a été pour la production universelle ;
elle est beaucoup plus soumise au temps ;
en voici la raison : c'est que n'ayant en
eux qu'une action et une vie particulière
qui n'est qu'une émanation de l'action et
de la vie de la production générale , ils
ne peuvent avoir la même puissance : or ,
par-où se montre la même puissance , si
ce n'est par la promptitude et la célérité

✠

(162)

de l'exécution ? Voilà donc pourquoi les productions particulières sont assujetties dans leur croissance et dans leur formation , à une lenteur et une succession d'action que la production universelle n'a pas connue.

Cette même raison de l'infériorité de la puissance des êtres particuliers qui a assujetti leur production à être plus lente , assujettit aussi leur existence à être moins durable ; c'est pour cela que les êtres particuliers corporels ne peuvent avoir une vie et une existence aussi longue que les êtres universels de la création , qui devant en faire les bases et les colonnes fondamentales, doivent durer autant qu'elle-même , et ont en eux un principe de vie dont la force et la puissance est analogue à leur destination.

Mais quelque soit la différence du temps, de la durée, de l'existence et de la production des êtres particuliers corporels, relativement à la création générale, il est très-certain que les loix qui les concernent dans tous leurs actes, portent absolument le même nombre, et que c'est le

même ternaire qui dirige la production des êtres particuliers corporels, comme il a dirigé celle du corps universel.

La bénédiction de conservation est celle qui perpétue l'existence de tous les êtres produits corporellement; elle ne fait qu'entretenir les productions existantes, par les mêmes loix et les mêmes nombres qui les ont formés. Ainsi, cette espèce de bénédiction est aussi nécessaire que la première pour la vie des êtres, ou plutôt elle est intimement liée avec elle, et en dépend en quelque sorte, puisqu'elle en est la conséquence naturelle, et que la bénédiction de production ayant opéré pour le temps, elle doit avoir absolument son effet, qui est une durée temporelle des choses corporelles, conforme au nombre et à l'action qui les a constitués. En un mot, le résultat de cette première bénédiction, devant nécessairement avoir un cours, nous répète la liaison qu'il y a de la pensée à la volonté, ou très-certainement il n'y a pas une pensée qui ne soit suivie d'une volonté quelconque. La différence qui s'y trouve est aussi facile à

sentir : c'est que la pensée et la volonté des êtres libres, toute inséparable qu'elles sont, laissent toujours une indécision sur l'espèce de résultat ou de volonté que l'être libre enfante, parce que cette volonté, lors même qu'elle est le plus affermie, peut chanceler et devenir tout à fait opposée à ce qu'elle étoit auparavant. Mais le résultat physique-matériel, provenant d'agens subordonnés et qui ne sont pas libres, n'est pas exposé à la même variation. L'agent qui l'opère, et l'agent qui l'ordonne, n'ayant de facultés que pour un seul objet qui est le bien, il est impossible que leurs faits soient détruits avant le temps qui leur est donné pour leur existence : voilà donc pourquoi l'entretien des œuvres qui sont sorties de leurs mains, tient nécessairement à la première action qui a fait naître ces œuvres : voilà pourquoi enfin, la bénédiction de conservation temporelle est attachée à la bénédiction de production de ces mêmes choses temporelles ; car l'une dérive essentiellement de l'autre, puisque les choses temporelles sont créées pour exister pen-

dant un temps: or, comment pourroient-elles exister pendant ce temps qui leur est donné, s'il n'y avoit pas une bénédiction qui conservât leur existence?

Enfin la bénédiction de réintégration de la matière est l'acte final de son existence, acte qui se répétant tous les jours par la destruction des corps particuliers, nous annonce assez comment il doit s'opérer pour la dissolution générale, puisque nous sommes convenus que les loix en étoient les mêmes. Cette troisième opération porte encore le nom de bénédiction, parce que non-seulement elle est ordonnée par la puissance et la sagesse du même être qui a ordonné les deux autres, mais encore elle est opérée par le même agent et les mêmes moyens; c'est toujours ce verbe éternel et universel: c'est toujours la parole du fils même, qui doit détacher les liens mêmes de la création temporelle, comme c'est cette parole qui les a attachés dans leur origine, et qui les soutient depuis que la nature a commencé d'exister en apparence de forme matérielle. Cette parole de réintégration se manifes-

tera par les opérations des sept principaux agens universels , les mêmes qui , dans le commencement des choses , ont été destinés à l'entretien de la création , et dont le travail étant supérieur à celui des agens de matière , est pour l'homme le vrai sabbath temporel , ou le repos des sens de la forme corporelle. Mais ce point sera traité plus au long ci-après , lorsque je parlerai des bénédictions spirituelles-temporelles ; et , avant d'y venir , je dirai que la parole du fils divin est aussi nécessaire pour opérer la dissolution de la matière universelle , qu'elle l'a été pour en ordonner la production et l'assemblage ; car s'il n'en étoit pas ainsi , il faudroit que la matière fut elle-même dépositaire de son verbe de création , afin qu'elle put à son gré , abrégér ou prolonger son existence. Or , il est assez visible que cette matière ne peut ainsi disposer d'elle-même , ni de ses productions , puisque nous la voyons assujettie à des loix fixes dont elle ne s'écarte jamais , et qu'il n'y a que des causes étrangères à elle qui opèrent les changemens fréquens dont elle est sus-

ceptible. Il faut donc si son existence et la durée de son existence n'est point à sa disposition, que le verbe qui la lie, soit au-dessus d'elle, supérieur à elle, et, par conséquent, que la vie de cette matière, ainsi que sa réintégration, soit dirigée par la puissance universelle du verbe, sans lequel rien ne se fait, ni dans l'univers matériel, ni dans l'univers des esprits. Je dirai même que le verbe de destruction matérielle, où la bénédiction de réintégration, demande en quelque sorte, des vertus plus puissantes que celles qui ont été employées pour la production de ces mêmes choses matérielles, et qui agissent encore pour les conserver. Au moins, est-il certain que l'objet en est infiniment plus grand, plus spirituel et plus avantageux pour toutes les classes d'êtres spirituels quelconques; car la création universelle - matérielle, n'ayant eu lieu que pour la molestation des êtres prévaricateurs, a occasionné une force de loi générale, qui a influé non-seulement sur les êtres spirituels - temporels chargés de faire opérer et de diriger la matière,

mais encore sur les êtres divins mêmes, dont les puissances sont contre leur nature de simplicité et d'unité, correspondantes avec les puissances temporelles, et ce partage est une suite nécessaire de l'horrible scandale que la prévarication des êtres pervers a occasionné parmi les classes des différens êtres spirituels, parce qu'ils sont spirituels eux-mêmes, tenant par leur essence au centre et à la source de toute essence spirituelle, et ne pouvant par cette raison s'écarter de leur loi, sans que tout le cercle spirituel ne soit mis en action, pour leur faire sentir les effets de la justice divine qu'ils ont bravée, et pour les réintégrer dans leur loi par les voies pénibles et douloureuses que cette justice ne peut se dispenser d'employer.

Au contraire, le but de la dissolution de la matière est de rendre à tous ces êtres le libre exercice des loix de leur première nature, c'est de rendre les êtres divins à la simplicité de leur action divine, en faisant cesser le partage qu'ils sont forcés de faire pendant la durée du temps, entre une action divine qui leur

est propre, et une action temporelle qui n'est que passagère; c'est de rendre aux êtres spirituels-temporels leur propriété primitive qui est de participer au culte éternel du Créateur, c'est-à-dire de lui présenter spirituellement, et sans interruption, le tableau fidèle et les fruits glorieux des loix qu'il leur a données, choses qu'ils ne font aujourd'hui que par des faits matériels, mais qu'ils font cependant avec exactitude, parce que ce sont les mêmes êtres et les mêmes loix et qu'il n'y a que le *nombre* de leur puissance qui ait été restreint; enfin, c'est pour rendre aux esclaves prévaricateurs la lumière dont ils sont privés par les puissances ténébreuses de la matière; c'est pour abrégér leur servitude, en remettant à leurs premiers principes de vertu divine, les justes qui payent encore tribut à la justice éternelle dans l'ombre de leur réconciliation, et en préparant à cette même réconciliation les impies sur lesquels le *nombre* de molestation sera plus rigoureux, après la destruction de la matière, qu'il ne l'aura été pendant sa durée; en

un mot, c'est de rétablir l'harmonie universelle, en ramenant tout à l'unité. Il est donc bien clair par tout ce qu'on vient de voir, que le verbe de destruction matérielle ou de réintégration, ayant un objet plus vaste et plus analogue à la miséricorde divine, que celui de la création et de la conservation de la matière, doit être infiniment plus fort que les deux qui l'ont précédé; et s'il est plus fort, comment pourroit-il donc appartenir à cette matière, tandis que nous avons vu que les deux premiers ne lui appartenaient pas? C'est donc une vérité constante que la réintégration de la matière appartient au même être qui en a fait opérer la production, et qui l'entretient. Nous pouvons donc, à juste titre, donner à cette opération le nom de bénédiction, comme aux deux premières, puisque c'est toujours par la parole du fils que ce dernier fait doit avoir lieu.

Quant au peu de connoissance, ou plutôt au défaut entier d'intelligence où est la matière, par rapport aux trois différentes opérations dont elle est le sujet,

rien n'est plus aisé pour nous que de nous en convaincre ; car , quand même les faits journaliers de cette matière , n'en fourniraient pas la preuve , nous la trouverions dans nous-mêmes , en observant quelle est notre ignorance sur le lien de puissance divine qui unit nos deux différentes substances : en nous demandant , si c'est nous qui formons cette union , si c'est nous qui pouvons la rompre , et s'il n'est pas d'une entière évidence que la main qui nous a placé dans ces entraves , doit être la seule qui puisse et sache comment nous en délivrer ? Il ne faut rien de plus pour sentir à qui appartient le droit d'opérer la dissolution de la matière , soit générale , soit particulière : et nous terminerons là ce que nous avons à dire sur les trois bénédictions corporelles ; savoir : celles de la production , de la conservation et de la réintégration de toutes les formes matérielles , et nous passerons aux bénédictions spirituelles-temporelles.

Les bénédictions spirituelles - temporelles sont celles qui ont pour objet de répandre sur les différens esprits de la

création, les vertus et les puissances dont ils ont besoin pour l'accomplissement de la justice et pour la manifestation de la gloire du Créateur éternel, seul principe de la vie des êtres spirituels, comme de l'existence apparente des êtres corporels. Ces esprits temporels actionnés par le même verbe qui a constitué toutes choses, nous en offrent clairement les deux propriétés principales, ou cette double puissance qui fait réellement son *nombre* temporel; ils sont distingués en deux classes, conformément au double objet sur lequel la production de l'univers est établie; savoir: le maintien des loix coéternelles du Créateur dont il montre sensiblement la puissance par son opération physique-matérielle-universelle, et la réconciliation des esprits prévaricateurs. C'est pour remplir ce double but, qu'il y a réellement 2 classes d'êtres spirituels agissant et opérant sans interruption dans le cercle de l'immensité temporelle. Les uns sont attachés spécialement à la garde des différentes parties de l'univers corporel, afin que la contraction continuelle de l'être pervers n'en

(173)

opère pas la désunion , qu'il soit puni par l'impuissance de ses efforts opiniâtres, et n'ait jamais à se glorifier du succès de ses œuvres , puisqu'il ne les accomplit jamais entièrement au gré de ses desirs. Les autres ont pour but de faire auprès des mineurs , ce que les premiers font auprès de tous les êtres corporels , c'est-à-dire de les préserver également des insinuations ou attaques des démons , de les favoriser pendant leur temps d'épreuve, et de leur communiquer même les douceurs que la miséricorde divine peut concilier avec sa justice. Ces deux sortes d'êtres spirituels portent le même nombre septénaire , parce qu'ils sont les uns et les autres les puissances primitives du mineur , en raison de son *nombre* essentiel quaternaire qui , par sa vertu divine , a une action directe sur tous les êtres septénaires. La première classe des êtres septénaires manifeste sa puissance dans la création , par des opérations qui ont le même *nombre* septénaire par lequel ils sont constitués. Ce sont eux qui forment les sept colonnes principales de l'univers ;

(174)

ce sont eux qui forment la clef de chacun des sept arceaux sur lesquels le temple de Salomon est appuyé ; ce sont eux qui, unissant et combinant ensemble leurs différentes actions particulières, produisent cette variété continuelle de faits, d'influences et de révolutions élémentaires, dont les individus corporels subissent les suites plus ou moins avantageuses, selon que l'une ou l'autre de ces sept actions spirituelles est plus ou moins dominante, et selon que leurs opérations ne sont pas dérangées par la contraction du principe mauvais qui tend sans cesse à détruire leur correspondance avec les mêmes individus corporels dont ils poursuivent continuellement la destruction ; ce sont enfin les sept agens principaux dont j'ai parlé précédemment, et dont j'ai annoncé que les opérations serviroient à exécuter le verbe de réintégration de la matière, comme ils servent sans cesse à accomplir le verbe de production et de conservation de cette même matière. Le son de leurs trompettes que nous prédit l'apocalypse, est le signal d'avertissement qui prépa-

ra cette grande époque. Chacun d'eux rendra par l'opération , allégoriquement cachée sous cette figure , la parole ou le verbe même dont il aura été chargé pour l'exécution de la loi temporelle qu'il a accomplie; et cette parole venant à cesser d'agir dans chacun d'eux , les liens qu'elle contenoit se rompent , l'assemblage universel se dissoudra , pour ne laisser agir désormais que la parole éternelle qui anime et vivifie immédiatement les êtres auxquels le temps n'est pas connu.

La seconde classe d'êtres septénaires , ou ceux qui sont attachés à la direction du mineur , sont en correspondance avec la troisième puissance divine même. Ce sont les différens agens de l'esprit saint , revêtus de tous les droits des êtres intelligens , et ayant en outre , la même force spirituelle que celle donnée à l'autre classe d'esprits septénaires , laquelle force leur sert à soutenir et à défendre le mineur dans les différentes attaques qu'il reçoit pendant son temps d'épreuve.

Ces deux espèces d'êtres spirituels septénaires , étant les organes principaux par

où se répandent , dans la création , les différens verbes nécessaires à la vie des êtres temporels et divins qui y sont renfermés , nous ne pourrions nous dispenser de les regarder comme les dépositaires mêmes des bénédictions temporelles dont nous appercevons et dont nous éprouvons les fruits ; c'est par l'organe des esprits septénaires temporels , que les loix matérielles de la création peuvent s'accomplir selon les décrets du Créateur ; c'est sous l'aspect de ces êtres , et à l'ombre de leur puissance , que tous les principes élémentaires remplissent avec exactitude les fonctions particulières qui leur sont propres ; c'est enfin par eux que se manifestent sensiblement les volontés et les desseins spirituels-temporels du Créateur , ainsi que l'explication de l'harmonie et des loix de l'univers ; et comme tels , nous ne devons avoir aucune difficulté à les admettre au rang des chefs universels-temporels que nous avons reconnus précédemment : comme tels enfin , nous devons avouer qu'ils sont nécessairement dépositaires des trois sortes de bénédictions spirituelles

(177)

rituelles-temporelles, relatives aux choses corporelles, c'est-à-dire qu'ils ne sont constitués que par des verbes, puisqu'ils n'agissent que par des verbes et par les vertus des noms qui leur sont imposés.

Nous en devons dire autant de ceux qui sont préposés à la garde et à la conservation du mineur; quoique leurs fonctions soient beaucoup supérieures à celles des êtres qui ne sont attachés qu'au temporel et au temps; ils ne pourroient pas opérer auprès de l'homme mineur et dégradé, tant de faits de préservation, de soutien, de consolation, de lumière, de justice et de récompense, s'ils n'avoient en eux toutes les vertus analogues à de pareilles opérations: et comment pourroient-ils avoir de semblables vertus qui sont autant de bénédictions, s'ils ne les recevoient pas de la source de toutes les bénédictions, c'est-à-dire du verbe même, et du centre de la vie divine? Chacune des graces qui nous sont accordées dans ce genre, sont donc réellement autant de bénédictions; et quand nous réfléchissons que, depuis le moment où le

M

mineur s'incorpore dans sa forme matérielle, jusqu'à ce qu'il soit remis à son terme de réconciliation, l'Être consolateur ne le quitte pas; quand nous réfléchissons, dis-je, que pour peu que cet être suspende ou ralentisse seulement son action sur nous, nous sommes dans le néant ou dans la mort, nous verrons bientôt que son opération divine-spirituelle a pour nous le même but et le même effet que celle des êtres spirituels-temporels sur la création matérielle, c'est-à-dire, qu'il nous communique réellement la vie divine analogue à notre essence, comme les autres communiquent la vie temporelle aux êtres passagers de la création. Nous pouvons donc convenir également, que notre existence spirituelle dans la vie, et la lumière qui lui est propre, est en effet une bénédiction continuelle, puisque nous ne sommes pas un instant, sans avoir autour de nous, sur nous et dans nous, les vertus de l'Être vivant et vivifiant, d'où découlent toutes les bénédictions.

On pressent aisément que le nombre

(179)

ternaire , étant le mode universel selon lequel tout s'opère et se produit , les deux classes d'êtres dont nous venons de parler , doivent le représenter aussi dans leur action ; elles doivent avoir trois temps d'opération : elles doivent avoir , comme la matière même , un temps de production ou d'émanation , un temps de conservation et un temps de réintégration , lesquels temps ne sont que les résultats des actes spirituels qu'ils opèrent , conformément à leurs différentes vertus : ils ont donc par conséquent trois sortes de bénédictions à manifester , ou trois verbes principaux à opérer. J'ai assez parlé des trois bénédictions données pour les loix de la matière ; je me suis même assez étendu sur les êtres spirituels - temporels qui , formant les sept arceaux de cette matière , sont destinés à en opérer la rupture à la fin des temps , pour l'entier accomplissement des décrets de la justice divine : mais je ne me suis point assez arrêté sur l'espèce d'êtres septénaires chargés de la direction du mineur , et il est à propos de les observer encore , pour y

M 2

(180)

découvrir ce nombre ternaire d'opérations spirituelles qui s'exécutent en effet sur nous.

La première est cette jonction spirituelle que fait l'être septénaire à notre mineur, lors de notre liaison à la forme matérielle. Par-là il sème dans nous les germes des vertus divines, dont nous avons laissé corrompre la plus précieuse semence. C'est en quelque sorte une véritable naissance spirituelle pour nous ; puisqu'avant cette jonction, nous étions absolument dans les ténèbres de la matière, et dans un tel abandon spirituel, que, sans ce secours, nous serions absolument tombés dans l'entier esclavage des démons, pour servir d'agens à leurs abominables desseins et à leurs iniques opérations. La bonté divine du Créateur pour sa créature, en se manifestant sur elle avec tant de miséricorde, nous annonce donc déjà par-là quelles sont les bénédictions sans nombre dont elle se propose de nous combler dans la suite, quand nous mettrons à profit celles qu'elle juge à propos de répandre sur nous dès

(181)

le moment de notre existence corporelle : car il ne faut pas croire que les décrets du Créateur étant immuables, il ne peut se dispenser de ramener son mineur au terme de sa réconciliation, pour lui faire opérer les faits de justice et de puissance pour lesquels il l'a voit émané. La justice du Créateur se concilie parfaitement avec sa miséricorde, lors même qu'il semble nous combler de ses plus précieuses faveurs, parce que cette miséricorde, en se répandant sur nous, même dans notre état de réprobation ou de privation, en venant enfin jusqu'à nous-mêmes pour nous délivrer de la souillure et des entraves que les choses temporelles nous occasionnent, il est clair qu'elle ne nous est jamais donnée que conditionnellement, qu'elle ne peut avoir d'efficacité pour nous, que dans la longueur des temps par où nous sommes obligés de passer, et que nous laissant toujours notre plein et entier arbitre, elle nous tient alors dans l'alternative du bonheur ou du malheur, jusqu'à ce que nous en ayons mérité et déterminé le bon ou le mauvais succès par le bon

M 3

ou le mauvais usage de notre volonté. S'il est des élus privilégiés ; pour qui l'alternative ne laisse point craindre une issue funeste et malheureuse , ce n'est que parmi ceux qui sont préposés pour être les agens mêmes des décrets et des conseils de la sagesse divine , ce sont les organes premiers et principaux des vertus sacrées et des bénédictions , que la pure miséricorde du Créateur veut bien répandre par eux , sur la postérité errante du premier homme , et il n'y a aucune comparaison à faire de leur élection toute divine , avec celle des simples élus mineurs , qui , par leur infériorité envers ces élus premiers , ne peuvent jamais être sûrs de leur réconciliation , jusqu'à ce que la tache et la souillure originelle soient effacées ; mais il ne faut pas oublier pour cela que le desir soutenu de cette heureuse réconciliation , que le sentiment de notre horrible situation et de nos iniquités , que l'amour saint et vivifiant de celui que la bonté du Créateur a fait descendre jusqu'à nous , pour que nous pussions , par ce moyen , remonter jusqu'à lui ; il ne faut pas oublier , dis-je ,

que cette espérance salutaire où nous pouvons trouver la vie , même ici-bas , ne soit comme une certitude anticipée de cette importante réconciliation qui est notre unique terme et notre véritable fin. Ce n'est que par ces mêmes vertus que les élus premiers et privilégiés se sont assurés plutôt , et avec plus d'évidence que les autres hommes , des récompenses glorieuses qui les attendoient à la fin de leur pénible carrière ; c'est donc la preuve que nous pouvons trouver dans la voie qu'ils ont suivie , une assurance qui nous soutienne et qui nous préserve du découragement , quoique notre élection ne soit pas égale à la leur. Croyons enfin qu'en suivant avec persévérance les mêmes sentiers qu'ils nous ont tracés , nous pouvons étendre les bornes de notre élection particulière ; nous pouvons non - seulement imiter les modèles qu'ils nous ont laissés , mais les égaler , les surpasser même , parce que les droits de l'esprit qui veut le bien , sont sans bornes , attendu que suivre les sentiers du bien , c'est aller dans les vertus

mêmes de l'esprit infini : or, qui peut fixer les limites de l'esprit infini ?

Répétons donc que la jonction première de l'être spirituel qui doit diriger notre mineur, est le type et l'indice parfait de toutes les bénédictions que nous pouvons espérer par son secours, pendant la durée de notre vie passagère, et que le Créateur n'auroit pas eu pour sa créature une telle miséricorde, s'il ne s'étoit pas proposé de lui faire de nouvelles grâces dans la suite, en se communiquant à elle d'une manière encore plus sensible.

C'est à ces secondes grâces que nous donnerons le titre de bénédictions de conservation, comme nous devons donner celui de bénédictions de production à la jonction première de l'esprit au mineur, lors de notre incorporation matérielle : ce qui fait allusion à la bénédiction temporelle destinée aux choses purement élémentaires.

La bénédiction de conservation spirituelle est cette succession de faits intellectuels et physiques, dont nous pouvons rendre notre mineur un vrai réceptacle

par une attention continuelle aux choses spirituelles que l'intelligence nous communique sans cesse , et aux choses sensibles dont la nature corporelle est un tableau permanent , afin que nous puissions , en étudiant ce hiéroglyphe universel , et les loix par lesquelles il est constitué , apprendre à connoître les voies que la sagesse toute-puissante emploie dans ses ouvrages , pour qu'ensuite nous les employions dans les nôtres. Car étant formés à l'image et à la ressemblance de l'Être éternel , infini , et Créateur de toutes choses , comment conserverions - nous notre ressemblance , si nous n'avions le droit de faire ainsi que lui ? Et , en même-temps , comment réussirions - nous à bien faire , si nous n'agissions comme lui et par les mêmes voies que lui ? Ce qui nous montre combien nous nous faisons de préjudice à nous - mêmes , quand nous négligeons les instructions et les vérités qu'il a tracées sur toutes les productions de ses mains , avec tant d'abondance , qu'on ne peut s'empêcher d'y voir encore plus sa bonté pour nous , que son intelligence et sa grandeur.

(186)

Cette bénédiction de conservation, n'étant répandue sur nous que pour nous apprendre à nous défendre des obstacles de la région temporelle, doit être dirigée par des loix qui se conforment à la succession du temps, et comme le corps matériel que nous portons est ce qui nous lie principalement au temps, c'est sur les différens degrés d'accroissement et de force de ce corps que sont mesurées les différentes progressions de la bénédiction spirituelle de conservation du mineur. Aussi apperçevons-nous qu'à différentes époques de la vie corporelle de l'homme, ses facultés intellectuelles se manifestent par des faits plus frappans, par des pensées plus nettes, et par des vertus plus conformes au principe dont il est émané. Ces époques, quoique dirigées par l'action des agens septénaires temporels-corporels, et confirmées par les faits et impressions spirituels, donnés à la garde du mineur, ne se montrent cependant qu'au nombre de trois matériellement, parce qu'elles ne tombent que sur le temps et que sur des êtres soumis au temps, et

(187)

qu'ainsi elles ne peuvent avoir d'autres nombres que celui qui constitue et embrasse le temps; d'ailleurs, ce ternaire, étant universellement le nombre de tous les résultats et de tous les produits, doit se faire connoître dans la subdivision de ses actions, comme dans leur ensemble. Et telle est l'affreuse misère à laquelle nous sommes condamnés, que les sept dons de l'esprit même, ne puissent nous parvenir, qu'autant que nous subissons des loix matérielles et sensibles, conformes à la région que nous habitons: mais en même temps, c'est la plus grande preuve de sa charité pour nous, puisqu'il ne dédaigne point de concilier ses actions spirituelles - septénaires avec les loix temporelles de la région sensible, afin que, par la réunion de son septénaire spirituel au ternaire temporel, nous ayons sans cesse présent à la pensée le fameux nombre dénaire qui, comme image de la divinité même, doit faire la réconciliation de tous les êtres, en les faisant rentrer tous dans l'unité. Il est vrai que ce dénaire - temporel n'est pas, à beaucoup

près aussi parfait que celui auquel nous pouvons aspirer tous, attendu que ce dénaire-temporel est composé des deux nombres 7 et 3: au lieu que le type de celui-ci tient à l'unité même, et n'est soumis à aucune division; mais après les horribles iniquités dont nous nous sommes rendus coupables, après les rigueurs de toute la justice divine dont nous sommes encore aujourd'hui susceptibles, ne devons-nous pas nous féliciter infiniment, ne devons-nous pas louer à jamais sa divine miséricorde qui, malgré notre indignité, veut bien nous communiquer encore des vertus; et loin de murmurer sur l'imperfection de celles qui sont à notre disposition pendant notre passage sur cette terre de ténèbres, ne devons-nous pas nous humilier, et être pénétrés de reconnaissance et d'amour pour l'Être infiniment bon qui ne craint point de faire descendre ses remèdes divins jusqu'à des lieux si impurs, et si peu faits pour les connoître?

Il est inutile de faire observer que cette bénédiction spirituelle de conservation agit par les mêmes vertus et les mêmes moyens

(189)

que toutes les bénédictions passées, présentes, futures et éternelles. On ne doute plus que ce ne soient les verbes mêmes agissant dans les êtres spirituels préposés à notre garde, qui fassent notre force, notre puissance et toute notre consolation. Ce n'est que par eux que nous pouvons être bénis ou recevoir la vie divine analogue à notre être ; lors donc que cette bénédiction est suspendue pour nous, nous sommes réellement dans la mort, comme les corps auxquels nous retirerions l'action du feu élémentaire. Mais, pour que nous vivions pleinement selon la loi de notre bénédiction spirituelle de conservation temporelle, qui ne peut avoir lieu que par l'effet du verbe ou du nom de notre guide, il faut que ce nom nous soit donné par lui, afin que nous puissions l'invoquer dans tous nos besoins spirituels et corporels, nous résignant toujours à sa volonté dans tout ce qui nous arrivera, et ne nous attachant jamais qu'à renier et détruire entièrement notre propre volonté, s'il est possible, pour ne laisser regner sur nous que celle de l'esprit qui

(190)

doit nous conduire, et qui ne tendant jamais qu'au bien, puisqu'elle est conforme à celle de l'auteur de tout bien, ne peut jamais manquer de nous rendre heureux. Nous devrions donc être, envers cet esprit, comme l'enfant dont parle l'évangile; nous devrions remarquer que, comme les enfans, nous ne faisons pas un pas dont nous soyons sûrs, pas un où nous ne courrions risque de nous blesser en nous heurtant à tout ce qui nous environne; pas un, peut-être, où nous ne nous blessions réellement, quoique les prestiges que nous nous faisons, nous empêchent souvent de nous en appercevoir. Or, dans une pareille situation, ne serions-nous pas tout à fait insensés de persévérer à vouloir nous conduire nous-mêmes, puisque ce seroit nous exposer à des chûtes et à des blessures presque inévitables ?

La troisième époque de la bénédiction spirituelle - temporelle, que le guide du mineur a à répandre sur lui, est celle de sa réintégration spirituelle - divine, laquelle commençant un autre ternaire, ré-

pète invisiblement ce que la vie temporelle de l'homme lui a fait représenter pendant qu'il étoit sur la terre. Cette troisième époque est celle qui termine les maux corporels de l'homme, en lui aidant à rompre avec sécurité les entraves de sa ténébreuse prison. Ce dernier sacrifice est le véritable holocauste que l'homme doit à la justice divine pour l'expiation de la prévarication d'Adam; c'est là où la mort trouve son néant, et où la gloire du juste se montre avec toute la pompe d'un triomphateur. Cet holocauste doit être préparé par tous les actes de la vie corporelle de l'homme; sans cela, ce n'est plus qu'une victime souillée, défigurée, et que le Prêtre ne trouvant pas régulière, ou ne la présente pas à l'autel, ou bien n'attache et ne répand sur elle, qu'une foible partie de cette huile sainte, dont les sacrifices de l'ancienne loi étoient arrosés, pour nous annoncer l'onction future qui doit être répandue un jour par le grand sacrificateur sur toutes les victimes qui se seront maintenues dans la pureté de la loi. Enfin, ce dernier sa-

crifice est l'explication réelle de ceux qui furent ordonnés au peuple juif, sur la montagne de Sinäi, qui ont opéré dans une suite de siècles, et qui préparoient le sacrifice universel que le réparateur est venu faire volontairement de son être corporel, animal et divin, au centre de l'univers et des temps, afin que les fruits de cet holocauste de propitiation pussent s'étendre généralement à tous les points de la circonférence régionale-passive et spirituelle : car la circonférence sensible et matérielle, n'étant pour nous que l'image et le type d'une loi supérieure, les principes qui la constituent et qui la concernent, sont autant d'indices de ce qui se passe dans la circonférence des esprits ; ainsi, de même que dans la circonférence matérielle, le point central ne peut être dérangé sans que non-seulement un des points, mais même tous les points de la circonférence ne soient hors de leur place et sans vie corporelle, c'est-à-dire sans régularité ; de même, dans la circonférence spirituelle, si le réparateur divin n'en avoit occupé le centre, tous

(193)

tous les êtres qui la composent, se trouvant déplacés et séparés de leur principe de vie, seroient demeurés dans le désordre, le pâtement et la difformité spirituelle.

Puisque cette troisième époque des bénédictions spirituelles - temporelles de l'homme, doit être préparée par tous les actes précédens de sa vie corporelle, et que tous les actes de cette vie corporelle ont dû recevoir la bénédiction continue de conservation, il résulte que l'une est une suite naturelle de l'autre, que la même loi, la même puissance de verbe spirituel opère dans toutes les époques, avec plus ou moins de force, selon que l'attaque est plus ou moins grande, et le danger plus ou moins pressant, ou pour mieux dire, il résulte que c'est toujours le même agent qui conduit le mineur depuis son incorporation dans le sein de la femme, jusqu'au terme de sa réintégration glorieuse dans les cercles de sa puissance et de son ancienne autorité, et comme cet agent n'opère toujours que par un verbe dans cette troisième époque,

N

(194)

comme dans toutes celles qui ont précédé, nous regarderons toujours cet acte comme une parole du fils, et comme une véritable bénédiction.

Si la réintégration de la matière nous a laissé entrevoir de si grandes merveilles temporelles, et principalement la liberté des êtres spirituels-corporels attachés à l'entretien de la nature élémentaire, combien la réintégration des mineurs doit-elle annoncer des faits plus considérables et des perfections supérieures à celles des êtres affectés au temps? Cette espèce de réintégration ayant pour objet de remettre les mineurs justes dans leur premier état de vertu et de puissance, ne peut avoir lieu, sans opérer en même temps une impression forte et un pâtime infini sur les esprits prévaricateurs que l'homme doit molester, conformément aux loix de son émanation divine. Si l'homme avoit rempli sa destination, n'ayant qu'un seul crime à venger, les punitions qu'il auroit eu à mettre en usage, auroient été plutôt des reproches et des enseignemens, que des fléaux et

(195)

des molestations, il auroit plutôt cherché à toucher l'être pervers, qu'à le tourmenter; enfin, il auroit été plutôt son bon intellect que son persécuteur, nous en avons une preuve dans la conduite que notre intellect bon tient lui-même avec nous aujourd'hui; il est plutôt pour nous guider, que pour nous punir; plus pour nous donner la lumière, que pour nous ensevelir dans les ténèbres; enfin, plus pour nous inspirer des consolations, que pour nous affliger. Telle eût donc été notre tâche envers celui que nous étions chargés de ramener à l'ordre et à la soumission au Créateur; mais de même que quand nous nous laissons aller à des négligences envers le guide salutaire qui est préposé pour nous communiquer tous les biens, il force de loix contre nous, et change ses douceurs en inquiétudes et en véritables tourmens, de même l'être pervers, ayant tenté et séduit le mineur envoyé pour opérer sa réconciliation, a obligé la justice divine de forcer de loi contre lui, d'éloigner par-là le terme de sa régénération spirituelle, et de changer

N 2

(196)

les voies favorables qui lui étoient offertes , en des voies de rigueur qui le soumettent en de violentes souffrances ; c'est par cette force de loi que le divin Sauveur est descendu accompagné de toutes ses puissances , afin de ne laisser au pervers aucune issue , aucun triomphe , et que son crime ayant été le comble de l'horreur , il n'eût plus que des tourmens à subir , au lieu des consolations qu'il pouvoit encore espérer avant cette seconde prévarication.

Cependant , malgré la molestation que cet être éprouve aujourd'hui , comme c'est par l'homme qu'il devoit être puni , et que les décrets de l'Éternel sont immuables , on doit croire qu'il n'est pas encore au dernier terme de ses pâtimens , puisque l'homme n'est pas lui-même au terme de ses puissances et de sa supériorité originelle. Il est donc clair par-là , que plus l'homme avancera vers sa régénération spirituelle , plus l'être pervers éprouvera de rigoureuses molestations , puisque l'instrument de sa douleur sera plus actif et plus puissant ; mais combien

(197)

L'idée de cette douleur ne doit-elle pas croître, quand on réfléchira que cet être pervers aura encore contre lui, non-seulement la puissance de tous les justes mineurs reconciliés, mais encore celle du Christ leur chef et leur divin maître, au lieu de la simple puissance du mineur seul qu'il auroit eu à subir par les loix du premier décret lancé contre lui, avant la prévarication inique de l'homme?

Toutefois, rien ne doit nous paroître plus naturel et plus conforme aux loix de la justice divine, pour la punition des différentes espèces de prévarications: car l'être pervers ayant accru ses crimes par la chute de l'homme, a dû nécessairement accroître par-là ses souffrances, et comme il a commis deux crimes, il doit avoir attiré sur lui les forces et les puissances de deux agens, dont l'union multiplie d'une manière effrayante et incompréhensible, les pâtimens de l'être malheureux qui en est l'objet. Ces deux agens qui sont l'homme et le Christ, seront donc les dépositaires du glaive vengeur des crimes, en retenant dans la plus

N 3

(198)

honteuse privation , l'ennemi qui a osé combattre la vérité; et c'est ainsi que les décrets de la sagesse divine sur l'homme seront accomplis , puisque devant , selon le décret , être l'instrument de la justice du Créateur , contre l'être pervers , il remplira réellement cette importante fonction , lorsqu'il sera réintégré dans tous les droits de sa réconciliation spirituelle ; mais il ne la remplira plus par lui-même , comme il l'eût fait dans son état de gloire , s'il se fût maintenu dans les privilèges de son émanation et de son émancipation divine ; il la remplira par les vertus ineffables de l'être à jamais vivant et invincible , avec qui il aura fait une intime union de correspondances , de pensées , de volontés et d'actions spirituelles , et cette union le rendant invincible à son tour , son empire sera dans la plus parfaite sécurité , parce que sa gloire n'aura plus de taches à craindre , ni sa puissance aucune privation.

Si nous voulons nous former une idée des pâtiments de cet être pervers , que l'homme molesterá si puissamment un

jour, observons que rien n'est plus dur, plus affligeant, que de voir de près des jouissances dont on ne peut faire usage. Les objets les plus séduisants, lorsqu'ils sont loin de nous, ne nous affectent que foiblement, et par de simples tableaux imaginaires, ou par des traits de ces mêmes objets que la mémoire nous a conservés. Mais quand nous apercevons ces objets, quand nous voyons qu'il n'y a qu'un pas à faire pour les atteindre, et que ce pas nous est interdit, c'est alors que nos desirs s'irritent, que la privation se fait sentir avec d'autant plus de force, que l'objet a plus ou moins d'analogie avec nous-mêmes.

Telle est la destinée future de l'être prévaricateur. Actuellement étant à la distance la plus extrême de la source de toutes les félicités, il n'en a aucune idée nette, et même il n'en a absolument aucune idée, puisque livré à la fureur de ses iniques desseins, et ne trouvant que trop d'occasions de les accomplir, il est distrait par ses occupations criminelles, et ne connoît la puissance divine que par

Les effets sensibles qu'elle opère journellement sur lui. Mais quand cette enveloppe universelle de ténèbres sera dissoute , quand le feu de l'esprit aura consumé toutes les souillures des hommes, et qu'il aura purifié leur essence , alors tous les êtres temporels ne formeront plus autour de l'être pervers , qu'une barrière lumineuse , au travers de laquelle ses yeux spirituels perceront , mais que lui-même ne pourra jamais franchir , qu'il n'ait vomé , jusqu'à la dernière goutte , l'iniquité qu'il aura avalée pendant la durée des siècles.

C'est dans ce lieu d'afflictions que seront pour lui les pleurs , les grincemens de dents , dont parle l'écriture ; parce qu'alors étant beaucoup plus près de la lumière qu'il ne l'est aujourd'hui , et cependant ne pouvant pas en jouir , l'horreur et le désespoir deviendront ses seules ressources , et la fureur et la rage seront sa vie. Tel est le sort qui doit l'attendre et qui est également préparé à tous ceux qui ayant fait jonction pendant leur temps d'épreuve , avec sa pensée criminelle ,

auront vécu comme lui , et doivent par conséquent être punis comme lui.

Cette barrière lumineuse que les esprits temporels doivent former autour des êtres pervers , après la dissolution de la création matérielle , est une véritable vitrification spirituelle : car , de même qu'après que les substances élémentaires ont passé par les différentes opérations du feu auquel leur loi corporelle les assujettit , elles parviennent à être cristallisées et vitrifiées , d'où elles reçoivent une transparence qui nous laisse appercevoir la lumière extérieure , quoique nous ne la puissions pas toucher ; de même , après les différentes opérations temporelles des esprits attachés à maintenir la disposition de l'univers , et à y accomplir les desseins du Créateur , ils se dégageront par les vertus du feu divin , de toutes les substances d'actions spirituelles - temporelles qui sont impurifiés par rapport aux premières fonctions qui leur étoient destinées dans l'éternité , et ils prendront une clarté divine , une transparence spirituelle , pour laisser aux êtres pervers la fa-

cilité d'apercevoir le flambeau vivifiant qui alors occupera le centre du temple périssable, mais qui ne sera pas plus honoré par eux, qu'il ne l'aura été dans le temps; et ce sera dans cette impiété cent fois plus criminelle encore que toutes celles qu'ils auront commises ici - bas, puisque l'objet en sera plus prochain, qu'ils rencontreront les pâtimens inconcevables attachés aux crimes contre l'esprit et contre Dieu.

Voilà qu'el sera le terme des bénédictions spirituelles - temporelles de la création, dans lesquelles on peut comprendre celles qui concernent le demi-temps de Daniël, ou cette époque de gloire, pendant laquelle le mineur juste opérera, de concert avec le divin réparateur auquel il sera uni, les molestations de justice qui attendent infailliblement l'être pervers et tous les êtres prévaricateurs; et c'est ici où nous terminerons ce que nous avons à dire sur les bénédictions spirituelles - temporelles, soit celles qui n'ont de rapport qu'à la durée et à l'entretien des corps, soit celles qui sont ré-

pandues par la miséricorde divine, pour l'avantage et la réconciliation des hommes de desir.

Selon l'ordre que j'ai établi dans les divisions de ce discours, je devrais parler maintenant des bénédictions éternelles. Mais, comme dans la classe divine, la production, la conservation et la réintégration, ne sont pas distinctes comme dans les classes temporelles, ou plutôt, comme dans cette classe la production a toujours été, comme la conservation est toujours, et comme la réintégration sera toujours, ce seroit offenser la vérité que d'entrer dans le moindre détail sur des objets qui n'en sont nullement susceptibles, Tout, dans ce sanctuaire impénétrable, vit sans doute dans la vertu des bénédictions, mais n'éprouvant ni la succession d'action des choses temporelles, ni la diversité dans leurs fonctions, l'œil de l'homme n'y peut voir que l'unité à jamais indivisible, et ce ne seroit point sans danger et sans crime, qu'il cherchoit à contempler une de ses facultés séparément, puisqu'elles agissent

toutes de concert, et qu'elles représentent, dans tous leurs faits et dans toutes leurs opérations divines, l'unité sacrée qui constitue leur essence éternelle. Lors même que nous osons porter la vue sur la seconde de ses facultés qui, par la miséricorde infinie du Créateur, s'est manifestée à nous dans le verbe divin, gardons de la croire séparée de celles avec lesquelles elle est unie avant les siècles et indépendamment des siècles; cette séparation n'est telle que pour nous qui, étant bornés par les entraves de notre ténébreuse demeure, ne pouvons concevoir les êtres et les secours qu'ils nous apportent, que successivement et à part les uns des autres: mais dans la vérité toutes ces actions successives et distinctes pour nous, sont unes, indivises, et toujours présentes aux yeux de l'Être unique qui les conduit et qui les dirige: s'il voit tout, s'il est présent par-tout, où concevrons-nous des distinctions et des séparations pour lui, et ne faut-il pas convenir que, malgré la multitude innombrable d'actions diverses qui s'opèrent

dans l'ordre sensible et spirituel-temporel , tout est un pour l'Être qui est un ? ainsi rien n'étant séparé de lui dans l'ordre de ses émanations même les plus inférieures, comment pourroit-on admettre quelque séparation et quelque succession dans l'ordre de sa propre essence et dans les facultés éternelles , d'où les facultés spirituelles, temporelles et corporelles sont descendues ?

Bien plus , s'il y a une séparation manifeste entre les êtres pervers et le Créateur, cette séparation n'est relative qu'à eux-seuls , et n'attaque en rien l'indivisible unité de l'Éternel. Il tient toujours à eux par les droits de leur nature spirituelle : il est toujours présent parmi eux par l'œil vivant de la lumière qui ne peut s'obscurcir, et quelque soit leur ingratitude et leur abomination , jamais le père commun des êtres ne perdra de vue la moindre de ses productions , autrement il faudroit que son amour s'éteignît, et si son amour s'éteignoit , il n'y auroit plus de Dieu.

Mais les êtres prévaricateurs sont néan-

(206)

moins réellement séparés du chef spirituel - divin , par la privation où ils sont de l'exercice de leurs facultés , et quoique l'essence spirituelle - divine se communique jusqu'à eux , comme rien ne retourne d'eux à lui , vu la corruption de leur inique volonté , ils restent dans les ténèbres et l'abomination destinées à tous les êtres de mensonge et d'erreur.

J'irois donc au - delà des droits accordés à une simple créature , si j'osois traiter des bénédictions éternelles , et entreprendre de soumettre ces objets sacrés aux jugemens obscurs et à l'étroite intelligence de mes semblables , par des explications aussi téméraires qu'impuissantes. Comme êtres émanés , et comme habitant une région inférieure , nous ne pouvons rien connaître que par les effets et les fruits qui résultent des agens répandus autour de nous ; or n'ayant autour de nous que des agens temporels , dont les faits sont par conséquent mortels aussi , comment concevrons - nous des agens divins , dont les faits ne viennent jusqu'à nous que par des intermédiares ? En un mot , com-

(207)

ment concevrons-nous les agens, puisque nous n'en connoissons ni les faits directs, ni les premiers résultats? Attendons donc que les chaînes de notre esclavage soient rompues; attendons que l'homme d'iniquité soit effacé; attendons enfin, que le tableau apparent et trompeur des choses composées disparaisse de devant nos yeux: alors, il nous sera permis de porter la vue, non-seulement sur l'essence des êtres émanés dont nous lirons bien mieux les faits spirituels, que nous ne lisons aujourd'hui leurs faits temporels: mais nous oserons même toucher l'arche sainte, sans craindre d'en être renversés, parce que nous serons enveloppés de ses propres rayons, et qu'étant aussi supérieure à l'arche de Moïse, que le réel et le vrai le sont au passager et à l'apparent, elle ne laissera approcher de son enceinte, que ceux qu'elle aura purifiés. Là, aucun être ne sera exposé à la punition d'Oza, parce que cette arche sainte est le dépôt de la miséricorde plutôt que celui de la justice; elle est le dépôt de la vie plutôt que celui de la rigueur et de la

(208)

mort ; et comme elle est en même temps le centre , la source et le germe de toutes les puissances , il sera à jamais de toute impossibilité que les êtres parviennent jusqu'à elle , sans qu'elle - même leur en ouvre l'accès : ils n'y parviendront qu'autant qu'elle les en aura jugés dignes , et sa manne éternelle étant distribuée par un sacrificateur vigilant , fort et invincible , quelque douce qu'elle soit , elle ne sera jamais connue que de ceux à qui il aura permis d'en goûter. Attendons donc , je le répète , cet heureux terme , pour pouvoir nous former l'idée des bénédictions sacrées que renferme cette arche éternelle. Attendons la fin de nos pénibles voyage , afin qu'étant rentrés dans le sein de notre patrie , nous puissions y voir à découvert notre héritage , notre père , nos frères et nos citoyens.

Mais après avoir exposé les différentes voies et les différens agens que la sagesse divine employe , pour répandre parmi toutes ses productions , les bénédictions qui sont destinées à la manifestation de sa justice et de sa gloire , j'ai à traiter
d'un

d'un autre ordre de bénédictions où le Créateur éternel reçoit les fruits des vertus qui émanent de lui sans cesse ; c'est la régularité et l'harmonie qui règnent parmi les créatures de toutes les classes ; c'est la force et l'ardeur avec lesquelles chacune tend à l'accomplissement de sa loi ; plus que cela , c'est l'hommage du cœur que doit lui rendre toute créature libre , représentant ici-bas , quoique dans un degré d'imperfection inexprimable, l'hommage que lui rendent sans effort et sans combat , les êtres qui habitent avec lui la demeure de la pureté.

Ce nouvel ordre de bénédictions , ne pouvant avoir lieu qu'autant que le Créateur même a établi et fixé les puissances de ses productions : et le *nombre* de ces productions étant ternaire , il suit que cet être nécessaire et éternel , reçoit de ses créatures trois sortes de bénédictions , comme nous avons vu que c'étoit , selon ce *nombre* , qu'il leur communiquoit les vertus et les bénédictions relatives à leurs différentes classes et à l'emploi particulier que chacune d'elles doit avoir dans

o

L'exécution des décrets de la sagesse divine.

Nous avons remarqué précédemment que les trois sortes de bénédictions corporelles , spirituelles et éternelles , qui émanoient de la toute-puissance du verbe divin du Créateur , étoient la figure et l'expression des trois facultés divines, l'action, la volonté et la pensée. Celles que nous nous proposons d'examiner à présent, peuvent sans doute offrir le même rapport, parce qu'elles tiennent essentiellement aux trois classes correspondantes à chacune des trois facultés divines, mais étant destinées principalement à manifester les fruits de ces facultés, nous les désignerons sous d'autres dénominations, afin qu'on distingue facilement les bénédictions qui viennent directement des facultés et des puissances du Créateur, d'avec celles qui viennent de ses productions; nous annoncerons donc ces dernières sous les noms de bénédictions de justice, bénédictions de gloire et bénédictions de louange, parce qu'en effet, parmi les trois classes d'êtres opérant

temporellement ou spirituellement les vertus de Dieu, l'une est chargée d'exécuter sa justice, l'autre de défendre et de manifester sa gloire, enfin la troisième et la plus sublime est admise à célébrer sa louange, et à participer au trésor de son amour et de sa charité éternelle.

Avant de considérer séparément les propriétés et les loix de ces différentes classes, il est à propos de faire concevoir pourquoi nous devons donner à leurs actions et à leurs opérations le nom de bénédiction, comme aux opérations qui proviennent de la source divine, et qui se communiquent jusqu'aux derniers des êtres; c'est que les unes et les autres de ces opérations s'opèrent également par des verbes; et que les verbes n'ayant de vie et de vertu, qu'autant qu'ils tiennent du verbe divin, unique et éternelle action de l'être nécessaire, il résulte que ces différents verbes particuliers qui opèrent dans les trois différentes classes dont il s'agit, sont l'image même de ce verbe tout-puisant, et font chacun dans leur classe, ce que le verbe divin fait dans la classe di-

vine et dans la classe universelle; ils animent comme lui, ils vivifient, ils produisent, ils purifient comme lui, ils séparent par l'effet de leur puissance, le pur et l'impur, la vie et la mort, la lumière et les ténèbres; comme lui, ils ont des loix, des *nombres* et des *noms*, par la vertu desquels tout ce qui est en eux se manifeste: et comment cela pourroit-il être autrement, puisque je suis convenu, et il n'y a personne qui ne puisse s'en convaincre, que tout est verbe, et que rien n'existe que par des verbes?

En effet, ne prenons pour exemple, que les noms conventionnels mêmes que nous donnons aux choses, soit temporelles, soit corporelles, soit morales, soit spirituelles, ne sommes-nous pas obligés d'avouer que la moindre de ces choses, tel que le plus petit morceau de matière, ne peut être connu de nous que par les indices que l'expression de ces différentes manières d'être nous en donne. Car je suppose que, dans ce cas-là même, le nom de l'objet ne soit pas déterminé particulièrement, comme il arriveroit,

(213)

pour un grain de sable pris entre mille autres , nous ne saurions sûrement de lui que le nom générique de sable qui lui seroit commun avec son espèce, et nous ne saurions pas son nom particulier ; mais nous ne pouvons nier que le grain de sable n'ait des relations très-positives avec les autres grains qui l'environnent. Il est plus ou moins gros, plus ou moins sec, plus ou moins foncé en couleur ; il a d'autres grains autour de lui, dont les uns sont à sa droite, les autres à sa gauche, il y en a dessus, il y en a dessous, et chacun de ces grains a certainement, dans le moment où on le considère, une position qui lui est propre et qui le distingue des autres grains ; or, comment exprimer ces différentes positions, qualités, et en général toutes les manières d'être dont il est susceptible, si nous ne faisons usage des noms, paroles ou verbes qui les indiquent ? Toutes ces différentes manières d'être ne sont-elles donc pas pour nous autant de signes et d'expressions du verbe même, puisque, pour les faire connoître, nous sommes obligés d'employer le verbe

o 3

qui leur est analogue, c'est-à-dire, leur propre principe et l'ame de leur action? Si l'on veut porter plus loin l'expérience, que l'on divise ce grain de sable en deux parties, en quatre, en mille, il sera toujours de toute impossibilité que chacune des parties divisées, ne conserve avec les autres parties tous ces rapports dont je viens de parler, qu'elle ne soit à la droite de l'une, à la gauche de l'autre, et ainsi de toutes les autres façons d'être dont il est inutile de faire l'énumération; or, si je veux faire connoître l'une de ces parties divisées, je ne pourrai jamais y réussir qu'en désignant tous ces différens rapports, et je ne puis désigner ces différens rapports que par des verbes. Mais ces verbes ne les feront comprendre que parce qu'ils sont censés les constituer, attendu que, dans le langage des hommes, la signification conventionnelle de leurs expressions est une réalité pour eux; il faut donc convenir que les verbes sont l'essence même de tous les êtres, il faut convenir encore que le verbe est par lui-même vivant, indestructible.

et éternel, puisque malgré toutes les divisions que nous pouvons opérer sur les corps, nous sentons qu'elles se peuvent porter toujours au-delà, et que malgré toutes les révolutions que les corps peuvent éprouver, leur essence fondamentale, ou le nom qui leur sert de base, est inaltérable; image assez sensible de l'existence nécessaire du verbe divin, qui demeurera à jamais le même, quoique les productions soient susceptibles de s'altérer et de se corrompre, et qui n'éprouvera jamais aucune de leurs altérations, parce qu'il est la base de tous les êtres.

Nous pouvons avec bien plus de raison encore appliquer à notre très-cher Seigneur et à tous les êtres spirituels quelconques, ce que nous venons de faire observer relativement aux corps et aux plus petites parties des corps. Si leur essence est indestructible, si les plus petites de leurs molécules conservent toujours un rapport avec d'autres molécules, et que ce rapport se puisse exprimer par un nom, nous verrons avec la même facilité que toutes nos facultés sont également

fondées sur des rapports d'analogie ou d'antipathie avec d'autres facultés, que, de quelque manière et à quelque degré que ces facultés se diversifient, il faut de toute nécessité qu'elles conservent un rapport quel qu'il soit, et que ce rapport doit également se représenter par des noms qui lui conviennent et qui le fassent comprendre; nous verrons enfin, que de même que nous sommes évidemment sûrs de ne pouvoir jamais arriver au dernier terme possible de la division de la matière, et que le sujet demeure toujours soumis à de nouvelles opérations, de même, dans la variété infinie de nos facultés spirituelles, jamais le dernier terme possible ne nous est connu; et l'être mineur ou tel autre être spirituel que l'on voudra choisir pour exemple, demeurera à jamais susceptible de nouvelles modifications spirituelles, parce que l'essence des êtres ne peut pas s'anéantir. C'est-là ce qui prouve clairement que l'âme de l'homme est constituée par un verbe, puisqu'on ne peut rien désigner de ce qui lui appartient, que par des verbes: et c'est

ce qui nous prouve en même temps la loi physiquement nécessaire qui s'oppose à sa destruction.

Telles sont les raisons pour lesquelles j'ai donné le nom de bénédictions aux trois différentes actions et opérations des trois classes d'êtres occupées à exécuter la justice du Créateur, à manifester sa gloire, et à célébrer ses louanges; je vais maintenant observer comment ces trois grands objets s'accomplissent.

Celui qui a pour but d'exécuter la justice du Créateur sur ses créatures, s'accomplit en les tenant dans le pâtiment et dans l'amertume, afin que par la violence qui s'exerce sur elles, elles rentrent naturellement dans leur loi; mais comme il y a deux espèces d'êtres soumis aujourd'hui à la justice divine: savoir, les êtres temporels ou sensibles, et les êtres spirituels ou intellectuels, il est à propos de distinguer les différentes manières dont cette justice opère sur les uns et sur les autres. Les premiers n'étant que des êtres sensibles, ne sont pas, il est vrai, responsables des impressions qu'ils ont reçues, lors

de la prévarication des êtres pervers, et lors de celle du premier homme ; mais n'étant aussi que des êtres d'opération, ce sont leurs pâtimens mêmes qui servent de moyens temporels pour arrêter l'effet du mal et l'empêcher de s'étendre, parce que leur loi essentielle et particulière, répugnant entièrement à l'action perverse et désordonnée qui tend sans cesse à la déranger, n'est jamais altérée dans son principe, quoiqu'elle le soit souvent dans ses actions. Et, dans ce sens, plus les êtres sensibles sont en pâtiment, plus le décret temporel est dans la force de son accomplissement, parce qu'alors leur loi combat plus vigoureusement contre l'ennemi qui cherche à les détruire et à faire régner le désordre parmi eux. Ce combat devient pour lui une véritable punition et un tourment inexprimable : car quel plus grand supplice peut-on concevoir que celui de persévérer, sans interruption, dans des efforts opiniâtres, mais impuissans, et qui plus ils sont soutenus, plus ils tournent à la honte et à la rage de celui qui s'y abandonne. On voit par-là,

comment les pâtimens des êtres matériels tournent à l'avantage et au maintien de la loi qui les constitue, et en même temps qu'ils remplissent les décrets de la justice divine sur les êtres prévaricateurs; ils peuvent aussi ramener ces êtres corrompus à la pureté de leur loi spirituelle, comme on le verra ci-après, lorsque nous parlerons des pâtimens et des amertumes dont est susceptible tout être spirituel soumis à la justice du Créateur. Si des hommes imprudens ont osé condamner les voies de Dieu, et les taxer d'injustice, en observant les pâtimens des êtres sensibles; s'ils ont cru qu'il étoit indigne de sa grandeur et de sa puissance d'employer de pareils moyens pour la défense de ses loix, c'est qu'ils n'ont jamais jugé de lui que par comparaison avec l'homme dégradé et réduit aux ressources de l'industrie pour l'exercice de ses différentes facultés: et en effet, dans ces circonstances, les armes matérielles qu'il employe, étant insensibles, le préservent de tout soupçon de cruauté, par rapport à l'instrument qu'il met en usage; mais

s'ils avoient sçu se convaincre que ces armes matérielles ne sont que les figures de celles qui sont naturelles à l'homme, s'ils avoient pu comprendre que cet homme peut employer à son usage et à sa défense, non - seulement les êtres sensibles et matériels, mais même les êtres les plus sublimes dans l'ordre spirituel : alors ils n'auroient pas été surpris que l'Être-créateur, dont l'homme est l'image et la ressemblance, se servît des moyens dont eux-mêmes avoient la disposition : ils auroient connu par leur propre expérience, que parmi les êtres vivans, rien de ce qui tient à leurs opérations ne doit être mort, parce que n'agissant jamais que par le principe de la vie même qui est la parole ou le verbe, tout ce qui coopère à leur œuvre, doit tenir de cette même vie, selon sa classe et son rang ; autrement il y auroit dans cet œuvre, quelques ressorts qui y seroient étrangers, et qui détruiraient l'unité. Enfin, ils auroient vu que la première vertu de l'Être divin qui est l'amour, étant blessée par l'iniquité de deux prévarications énor-

mes et consécutives , il a peint l'im-
mense de cet amour pour ses ennemis , en
employant toutes ses puissances pour le
ramener à lui , et qu'en même temps il
a peint sa divine et charitable sensibilité
à ces deux offenses , par les travaux et
les pâtimens que sont obligés de subir
tous les êtres spirituels et corporels qu'il
a préposés pour les réparer: bien loin alors
de murmurer contre les voies de cette sa-
gesse ineffable , ils n'auroient pu se dis-
penser d'avoir de l'admiration pour elles ,
et bientôt même ils les auroient adorées ,
parce qu'ils n'auroient pas confondu l'in-
strument de la justice avec son objet.

Les pâtimens des êtres spirituels et des
mineurs prévaricateurs soumis à la justice
divine , tendent à leur faire sentir la force
et la puissance invincible du principe
éternel dont ils émanent , et dont ils se
sont écartés. Ainsi , il en est de même de
leur loi que de celle des êtres sensibles ;
plus leur pâtiment est rigoureux , plus les
droits du souverain Être sont manifestes ,
et plus ses ennemis apprennent à le crain-
dre et à le respecter. C'est là où se trou-

vent les secrets de cette justice que j'ai annoncés ci-devant, par lesquels l'être qui se trouve gêné et tourmenté par des actions contraires à sa nature, tend par sa propre loi à se rapprocher de celles qui lui conviennent, comme étant fondées sur sa propre essence. C'est dans ce dessein que la justice divine a précipité dans les régions temporelles les êtres pervers dont la demeure doit être à jamais celle où le temps ne peut se faire connaître. C'est pour cela que le premier homme a été assujéti aux pâtimens d'une reproduction et d'une croissance matérielle, pour avoir abusé des droits de sa reproduction glorieuse et spirituelle; c'est pour cela que le même homme est continuellement en butte aux attaques importunes et aux actions dépravées des chefs de l'abomination, pour avoir négligé et méprisé les actions des êtres purs, dont il pouvoit ne jamais se séparer; c'est pour cela que, depuis la chute de l'homme sur la terre, et depuis l'établissement du culte salutaire que le Créateur lui fait transmettre par ses élus, pour sa réintégration spirituelle, les

différens peuples qui se sont rendus coupables envers cet être bienfaisant, et ont prévariqué dans son culte, se sont trouvés si souvent asservis à des peuples ignorans et impies, dont la conduite impure et criminelle leur a fait regretter la patrie dont ils étoient sortis et le culte qu'ils avoient quittés; c'est pour cela que, dans la même nation, dans le même culte, il ne se trouve que trop fréquemment des esclaves et des tyrans, afin que lassés les uns et les autres de leurs ténèbres, ils tournent en commun les yeux vers la lumière; c'est pour cela, enfin, que le malheureux fils de l'homme est exposé à tant de combats, à tant de chûtes, à tant de privations; c'est pour cela que la moindre de ses négligences et de ses foiblesses, le fait tomber sous la puissance d'ennemis redoutables qui lui font sentir toute l'horreur du plus rude esclavage, afin qu'accablé sous le poids effrayant de leur joug, il renonce pour toujours à leur empire de ténèbres et de désespoir, et qu'il employe tous les moyens qui sont en lui pour l'en délivrer.

Il faut convenir cependant que l'homme peut éprouver des pâtimens par des voies indépendantes de l'action des êtres pervers : tels sont ceux qu'il ressent par l'infirmité et les assujettissemens de sa forme corporelle , et ceux que lui inflige l'esprit même , en se retirant d'auprès de lui , et en le laissant dans de pénibles suspensions ; mais ces pâtimens , quoique moins affreux que les premiers , sont encore assez rigoureux pour lui faire connoître les effets de la justice divine , et comment elle punit les prévaricateurs. Bien plus les justes mêmes n'en sont pas exempts , puisque nous avons vu que tous étoient occupés à coopérer à l'expiation des différens crimes et au rétablissement de l'ordre , et puisque le premier des justes a été aussi celui qui a le plus souffert.

Si tel est l'arrêt prononcé par les décrets du Créateur , pour l'accomplissement de sa justice ; si telle est la seule et unique voie que l'homme ait à attendre , pour opérer sa régénération spirituelle , nous devons sans doute nous y soumettre

soumettre avec résignation , puisque ce seroit en vain que nous combattrions contre la force même et contre la réunion de toutes les puissances ; mais nous devons sentir que plus l'arrêt est rigoureux et l'expiation douloureuse , plus le terme en doit être glorieux et consolant , puisque le bien est autant au-dessus du mal , que la lumière est au-dessus des ténèbres , et puisqu'enfin le but fut toujours au-dessus des moyens qui y conduisent . Il faut donc croire par conséquent que plus cette justice se fait sentir rigoureusement aux hommes , plus elle doit aussi leur faire sentir ses récompenses , et c'est cette idée salutaire qui a soutenu tant de justes , tant de prophètes , tant de sages , dans les différens pâtimens corporels et spirituels qu'ils ont essayés , et en cela nous ne pouvons rendre au Créateur de trop grandes actions de grâces , de nous avoir fait naître depuis le temps où les vertus du divin réparateur se sont répandues jusque sur la demeure ténébreuse de la postérité de l'homme ; parce que cet être ineffable , non - seulement nous soutient

par l'exemple de la patience et de la résignation, non-seulement il nous soutient par les forces spirituelles qu'il a réellement communiquées pour être réversibles sur les mineurs de desir et d'une volonté pure, mais encore, ayant véritablement satisfait à la justice divine par le sacrifice de toutes ses facultés, sacrifice incomparablement plus efficace que celui de tous les êtres réunis n'auroit pu l'être, il s'est chargé de tous les travaux, et ne nous a réservé que les récompenses; il s'est chargé des pâtimens, afin que nous n'eussions en lui et par lui que les douceurs de la jouissance et de la vie, de façon qu'au milieu de nos misères et de nos iniquités mêmes, si nous prenions sur nous de fixer une pareille idée, si nous pouvions parvenir à établir en nous la persuasion intime que la justice a été satisfaite en lui et par lui, et que cette justice ne peut pas l'être deux fois, nous verrions alors que nous n'aurions plus que des graces à demander; nous verrions que nous les obtiendrions, sans qu'on pût nous les refuser, et que non-seulement

nos maux seroient soulagés, mais que nos crimes mêmes seroient oubliés, parce que ce seroit nous réclamer au nom de celui qui d'avance a payé le tribut pour nous. Appellons - le donc dans toutes les circonstances de notre vie, nos forces et nos plaisirs croîtront sans mesure, et s'il nous arrive de faire encore des chûtes, comme il sera toujours prêt à nous relever, quand nous croirons réellement que nous ne le pouvons que par lui, nous n'aurons plus à en craindre les suites qui ne peuvent jamais être malheureuses, quand nous nous rendrons dignes qu'il y porte la main.

Je n'entre point dans le détail de toutes les espèces de pâtimens par lesquels nous sommes obligés de passer, pour arriver à notre parfaite réconciliation, et pour satisfaire pleinement à la justice divine, conformément aux loix que le Christ même nous en a tracées. On sait qu'indépendamment des travaux du corps et des angoisses de l'âme, que nous ne pouvons nous dispenser d'éprouver, nous avons des peines infiniment plus rudes à subir, et ce sont celles que la carrière

spirituelle prépare à ceux qui se destinent à la parcourir ; ce sont les combats dont Moïse faisoit au peuple hébreux une peinture terrible, en lui parlant de toutes les épreuves qu'il avoit essuyées depuis son élection spirituelle, en lui parlant des travaux du corps, de l'âme et de l'esprit qu'il avoit supportés, et de ces visions horribles dont l'être tentateur avoit essayé de le tourmenter, pour lui faire abandonner son entreprise glorieuse, et l'empêcher de remplir sa mission. Comme tous ces faits ne peuvent se faire comprendre que par l'expérience, c'est à l'esprit même à nous en instruire, et ce seroit empiéter sur ses droits, que d'en parler plus long-temps. J'ajouterai seulement que si le principe que nous avons posé précédemment est réel et incontestable, on ne doit pas douter que sa carrière spirituelle, offrant à ceux qui s'y destinent des peines et des travaux plus rudes que ne sont ceux du corps et de l'âme, pour les hommes ordinaires, doit également offrir des fruits et des récompenses plus douces et plus satisfaisantes.

Aussi, lorsque le Christ disoit à ses Apôtres, on vous persécutera à cause de mon nom, ils devoient trouver cette perspective peu effrayante, en comparant les maux passagers qui les attendoient, aux douceurs et aux vertus de ce trésor divin qui leur étoit donné.

C'est-là tout ce qu'il convient de dire sur les bénédictions de justice; et c'est assez pour nous convaincre que les voies en sont conduites en tout point par la sagesse et la charité même, et qu'elles tendent toutes au plus grand bien des êtres, puisqu'elles tendent au maintien de la loi du Créateur, et que cette loi est la souveraine source du bonheur et de la perfection de tout ce qui existe. Passons aux bénédictions de gloire.

Les bénédictions de gloire résultent nécessairement des bénédictions de justice; et elles s'accomplissent en soumettant au Créateur tous ses ennemis, et en laissant entièrement dominer sa puissance. D'après ce principe, il est facile de voir que tous les êtres et tous leurs faits qui se trouvent conformes aux loix du Créateur,

sont autant d'instrumens de sa gloire ,
comme ils sont à la fois les instrumens
de sa justice ; et puisque , dans tous les
actes , soit corporels , soit spirituels , di-
rigés par les facultés divines , on apper-
çoit des faits réguliers , infaillibles et fon-
dés sur une essence impérissable , il est
donc très - certainement prouvé que tous
les êtres de la nature visible et invisible ,
annoncent et manifestent la gloire de Dieu ;
il est certain par conséquent , que tel est
leur destination , et qu'aucune des puis-
sances divines - spirituelles ou temporelles
ne peut être mise en action , si ce n'est
pour soutenir l'éclat et la grandeur de
l'être dont elle provient , et auquel elle
est liée comme à son essence fondamen-
tale. C'est ce que nous pouvons aisément
remarquer dans le moindre des êtres cor-
porels , ainsi que dans les productions des
êtres spirituels ; tout ce qui provient de
chacun d'eux a pour unique but de ma-
nifester les propriétés du principe parti-
culier auquel il appartient , et l'on peut
remarquer avec la même facilité , quelle
est l'activité , l'ordre et la précision avec

(231)

laquelle ils sont servis, chacun selon leur classe et selon leur espèce : or, après des indices aussi clairs et aussi frappans, comment douterions-nous que tous les êtres et toutes les propriétés des êtres, n'aient pour objet et pour but, de manifester la gloire de leur auteur, c'est-à-dire, de coopérer par leurs opérations particulières à la défense de sa loi et au soutien de sa puissance universelle ?

Mais comme il est ici question principalement des bénédictions temporelles de gloire, nous devons nous y arrêter de préférence, pour faire sentir de nouveau que cette sorte de bénédictions ne trouve son véritable accomplissement que dans la molestation et l'humiliation des êtres pervers, et des autres êtres prévaricateurs qui ont eu la folle audace de s'égalier au Créateur, et de combattre ses puissances par des puissances ennemies. L'emploi de tous les êtres temporels, soit corporels, soit spirituels, n'a en effet que ce seul but, et cela est si vrai que, lorsque ce but sera rempli, et que les ennemis du Créateur se seront humiliés devant lui, toutes les

P 4

puissances qui les contiennent, se réintégreront dans la source spirituelle et divine qui les aura produites, et il n'y aura plus que la manifestation de gloire éternelle et universelle de l'immensité divine, parce que le crime et le désordre ayant disparu, la loi de rigueur sera abolie, pour ne plus laisser agir que la loi de gloire, de lumière et de grace.

Je ne m'arrêterai point à montrer comment les êtres temporels, soit corporels, soit spirituels, contiennent les ennemis du Créateur, et contribuent ainsi à la manifestation de sa gloire dans le temps; j'ai fait entendre, en parlant des bénédictions de justice, qu'ils trouvoient leur pâtiment en étant asservis et gênés par la présence d'une classe d'êtres inférieurs à la leur: or, peut-il y avoir une plus grande preuve de la puissance divine, et par conséquent une plus grande gloire, que de n'avoir pas besoin, pour réduire ses ennemis, d'user de forces égales à celles qu'ils opposent, mais de pouvoir au contraire les arrêter par des agens qui ne leur sont en rien compara-

bles? C'est ce qui s'est opéré lors de la prévarication des êtres pervers qui se trouvent resserrés par les puissances simples et inférieures de la création temporelle; c'est ce qui s'est répété sur l'homme qui se trouve encore aujourd'hui borné par les foibles liens de sa forme corporelle; c'est même ce qui se passe aussi sous nos yeux dans l'ordre politique des établissemens humains, où, quand un grand par sa mauvaise conduite ou ses trahisons parvient à perdre les faveurs de son prince, on l'exile dans des lieux déserts, on l'emprisonne et on le remet à la garde et à la puissance de ceux qui, par leur naissance et leur état civil, sont infiniment au-dessous de lui.

Quand je dis que le Créateur n'emploie pas ses puissances propres et personnelles pour opérer la privation des êtres prévaricateurs, je n'entends point dire que les puissances qu'il fait agir soient indépendantes de la sienne, et puissent avoir le moindre effet sans son ordre et sans sa participation; non, je l'ai assez établi:

(234)

rien ne s'est fait, et rien ne se fera jamais sans son nom ; mais comme les puissances inférieures qu'il commet à la défense de sa loi et à la molestation de ses ennemis, ne viennent de lui et ne tiennent à lui que médiatement, et qu'au contraire ces êtres assujettis tiennent à lui immédiatement, comme étant directement émanés de lui ; il est clair que la force qui contient ces coupables esprits, n'est point égale à celle dont ils avoient été revêtus, et dont ils sont dépouillés ; enfin, si nous voulons prendre une idée juste de l'ordre dans lequel ces différentes puissances agissent, et de leur véritable emploi, nous dirons que les puissances temporelles sont pour contenir les prévaricateurs, et que les puissances divines sont pour les absoudre et les délivrer : ce qui nous a été expliqué visiblement, et sans aucun doute, par l'apparition temporelle et corporelle de l'homme-dieu et divin, qui est venu rendre la liberté à la postérité d'Adam, en commandant devant elle à toutes les puissances temporelles et aux élémens, et en lui déclarant qu'il ne tiendrait

qu'à elle de faire de pareilles œuvres ,
et même d'en faire de plus grandes.

Il faut observer en outre que l'espèce des bénédictions dont il est question dans ce moment , n'étant que temporelles , ne peuvent avoir leur accomplissement que dans le cours du temps ; ainsi , il ne faut pas être surpris que , malgré les bénédictions temporelles de gloire qui agissent dans la création , et qui sont pour la délivrance et la soumission des êtres rebelles , nous soyons encore si souvent exposés à des pâtimens , et que les puissances ennemies ayent encore tant d'empire sur les enfans des hommes. Premièrement , selon ce qu'on a dû voir dans ce discours , les hommes par la venue du Christ , peuvent accélérer infiniment leur réconciliation , pourvu qu'ils remplissent les conditions qu'il a mises lui-même à son opération , qui sont la confiance en son nom et l'imitation de ses vertus.

Secondement , il se peut en effet que la puissance ennemie s'accroisse et acquière des forces jusqu'à la fin des temps , sans que les bénédictions temporelles ces-

sent d'être aussi réelles et aussi efficaces que nous l'annonçons. Au contraire, plus les puissances rebelles ont d'empire sur les mineurs qui négligent de les repousser par les droits de leur être et par les vertus du réparateur, plus ceux qui mettront leur confiance entière dans ces colonnes inébranlables, acquerront de gloire, en renversant virtuellement par l'efficacité de leur parole, les ennemis de leur bonheur et de la loi divine, et plus par conséquent le regne du triomphateur universel et divin sera glorieux, lorsqu'après que la figure apparente de ce monde passager sera effacée, il dominera souverainement par lui-même et par ses agens, sur les puissances impures, quelque excessives qu'elles puissent devenir pendant le reste des temps. C'est ainsi que non-seulement les vertus des êtres temporels et divins contribuent à la gloire du Créateur, mais que le mal même ne fait que la forcer à se manifester de plus en plus.

Nous avons enfin à parler des bénédictions de louange, qui sont le dernier

(237)

terme et la véritable fonction des êtres spirituels - intelligens , dépositaires de la pensée , de la volonté et de l'action , pour rendre un continuel hommage à celui qui les a constitués tels , et les a rendus participans de sa gloire divine. C'est par-là que les vertus de cet éternel Créateur obtiennent leur entier éclat , qu'il se complait dans ses œuvres et ses œuvres en lui , et qu'il s'établit entre le Créateur et la créature une communion de lumière et de paix , qui fait que l'âme de l'homme n'est plus à elle-même , mais qu'elle est abreuvée par les torrens de joie qui la pénètrent dans toutes ses facultés , et qui la faisant surnager au-dessus des écueils , l'empêchent de jamais toucher la terre d'iniquité.

Ce terme si consolant auquel nous devons aspirer tous , et dont chacun des actes de notre vie temporelle est un échelon qui doit nous y préparer et nous y conduire , ce terme , dis-je , ne sera jamais atteint que par celui qui aura passé par la coupelle de purification , qui aura subi toutes les épreuves que la justice exige

de la part des coupables mineurs , et qui aura travaillé le temps requis à la gloire du grand Architecte de l'univers. Ce sera là la paye que chaque élu recevra , quand il aura assez fidèlement rempli les devoirs d'apprentif et de compagnon , pour mériter d'être reçu maître ; c'est-à-dire d'être admis au culte de l'autel , et de porter la main à l'encensoir. Ce n'est pas que tous les êtres , soit temporels , soit spirituels , ne célèbrent sans cesse , dans leur genre , les louanges de l'Être divin , comme nous avons vu précédemment qu'ils contribuoient tous à sa gloire , en exécutant les décrets de sa justice sur les différens ennemis de la loi : mais comme les louanges que l'homme peut célébrer aujourd'hui , sont si foibles et si imparfaites , comparées à celles que sa vraie nature lui permet de chanter , il doit toujours porter sa vue vers ce terme heureux , où ses lèvres purifiées par le feu de l'autel prononceront , sans trouble et sans défiance , les noms sacrés qui font couler la source de la vie dans tous les êtres. C'est là la récompense destinée à

tous ceux qui habitent ce temple vivant dont j'ai déjà parlé, ou cette Jérusalem future qui possédera le culte divin dans sa pureté, pour l'avantage des élus qui seront jugés dignes d'y être admis, et pour la molestation des impies qui la verront sans pouvoir y participer. Là, le grand sacrificateur, après avoir rompu les sept sceaux qui séparaient de l'autel saint les véritables victimes, leur en permettra l'accès, afin qu'elles viennent s'y offrir en holocauste; ce ne sera plus le temps de ces victimes sanguinaires prescrites au peuple d'Israël, pour lui faire sentir toute la rigueur de la justice, et lui enseigner visiblement le sacrifice que chaque mineur doit faire de sa forme corporelle; ce ne sera plus même le temps de ce culte de grace temporelle auquel nous avons le bonheur d'être admis, c'est-à-dire qu'il n'y aura plus de nouvelles lunes, plus de levant, plus de couchant, plus de passage de la lumière aux ténèbres, ou du jour à la nuit; qu'il n'y aura plus de momens marqués pour la prière de l'homme, ni de momens auxquels ses

besoins ou ses souillures l'obligent à la suspendre ; mais le grand Prêtre , selon l'ordre de Melchisedech , le même qui a présidé à la loi de l'ancien peuple d'Israël , et qui préside aujourd'hui à notre loi de grace , sera encore le même qui présidera à ce culte futur ; et comme il n'y admettra les Lévites , qu'après qu'à son exemple , ils auront déposé la dépouille humaine , aucune infirmité , aucuns obstacles ne les empêcheront de remplir leurs fonctions sacrées. Ils ne viendront pas successivement offrir leurs dons , comme dans la région impure des choses passagères et composées , où il y a des temps et des lieux qu'il faut chercher ; mais tous ensemble , au même instant , et près du même autel , offriront sans cesse leurs dons au grand Prêtre ; il y joindra ses propres parfums , et présentera ainsi à son père un holocauste pur de louanges qui ne souffrira jamais d'altération et qui , se renouvelant dans la source de la vie même , sera éternel comme le Dieu qui le recevra.

Voilà comment les bénédictions de justice ,

tice, de gloire et de louanges acquerront leur véritable accomplissement; mais quelque foibles et quelque imparfaites que j'aie annoncé les louanges que l'homme peut rendre actuellement, comparées à celles qu'il doit offrir, lorsqu'il habitera cette Jérusalem sainte, la demeure des justes et des hommes de desir, il ne faut pas croire qu'elles soient nulles et impuissantes, quand une intention pure les anime, et qu'une forte espérance en est l'appui. Nous avons, sans doute, une tâche à remplir, comme tous les êtres ont la leur; et si notre nature spirituelle est fondée sur un verbe, comme tout ce qui existe, notre tâche, quoique bornée et inférieure à celle des êtres habitant l'immensité sainte, doit néanmoins être vivante comme la leur, elle doit tendre à la propagation de la vie, puisque nous tenons à la vie tout comme eux. Bien plus, il n'y a pas jusqu'au dernier des êtres matériels, qui n'ait le même emploi et la même destination, quoique dans un nombre moins puissant et dans des proportions analogues aux différens verbes qui les constituent.

Q

Tous exécutent la loi de justice du Créateur, selon la loi qui leur est propre; tous manifestent sa gloire selon la mesure de leurs pouvoirs; tous rendent donc par-là un hommage réel à la puissance de celui qui les fait agir; tous célèbrent donc sa louange par la régularité de leurs faits et par la précision avec laquelle ils remplissent le but pour lequel ils sont établis. Ne doutons donc plus que l'homme, malgré le joug qui l'humilie en le courbant vers la matière, ne soit appelé aussi-bien que tous les êtres matériels à célébrer, quoique temporellement, les louanges du principe éternel de la vie; il y a même cette différence infinie à faire entr'eux et lui, qu'ils ne peuvent célébrer cette louange que par leurs faits sensibles, attendu qu'ils ne sont que des êtres d'opération, au lieu qu'il le peut faire par des actes vivans et par les droits de sa parole: en un mot, en rendant leur hommage au Créateur, ils ne font qu'exécuter ses loix, et ne donnent rien d'eux-mêmes, puisqu'ils sont sans intelligence et sans volonté, au lieu que l'homme ayant reçu

(243)

ces deux facultés divines , l'usage légitime qu'il en peut faire par le privilège de son libre arbitre , devient un hommage réel de louanges et de gloire pour le Créateur qui jouit vraiment alors de nos sacrifices , en ce que nous lui offrons volontairement et par amour , ce que nous avons le funeste pouvoir de lui refuser. Mais de même que dans le tribut de louanges que les êtres matériels rendent à la puissance divine par l'accomplissement de leur loi , ces êtres trouvent et jouissent de toute la perfection dont leur nature les rend susceptibles ; de même rien n'est comparable au bonheur et aux vives satisfactions que l'homme goûte dans le tribut de louanges qu'il peut offrir par le sacrifice de sa pensée , de sa volonté et de son action , et sur-tout par les droits puissans de sa prière et de sa parole. N'oublions même , dans aucun temps , que si telle est notre destination , il nous sera à jamais impossible de trouver d'autres moyens pour être heureux. Offrons donc dès à présent au principe de toute lumière et de toute félicité , les bénédictions de louanges qui

Q 2

(244)

doivent être un jour le véritable accomplissement de notre loi première. Louons du fond même de nos abîmes, le Dieu de paix qui nous a faits ce que nous sommes, et qui, malgré les iniquités des mortels, leur a laissé goûter ses douceurs. Enfin, louons-le sans cesse à tous nos pas et dans tous les actes de notre vie spirituelle et temporelle: louons-le ensemble d'intention, lorsque nous ne le pouvons faire en commun: louons-le surtout au nom du grand sacrificateur, par qui le feu sacré est toujours allumé, et qui a établi sa demeure sur l'autel des sacrifices, pour y être toujours prêt à recevoir nos dons et à les bénir. Ce sera anticiper sur les droits qui nous attendent, et sur le bonheur qui nous est réservé, lorsqu'après avoir subi les épreuves de notre purification, nous serons jugés dignes d'offrir à celui qui ne connoît ni temps, ni matière, des parfums sans mélange et des bénédictions éternelles.

R A P P O R T S
SPIRITUELS ET TEMPORELS
D E
L'ARC-EN-CIEL.

Q 3



R A P P O R T S
SPIRITUELS ET TEMPORÉLS
D E
L' A R C - E N - C I E L .

LES loix de la sagesse et de la miséricorde divine sont tellement disposées, que toutes leurs productions portent l'empreinte de l'archétype d'où elles émanent; et comme il y a plusieurs classes de ces productions, chacune d'elles est en quelque sorte l'image et la copie de celle qui la précède et qui lui est supérieure. C'est pour cela que le monde physique et matériel est le véritable emblème du monde des esprits, comme le monde des esprits est celui du monde divin.

Ce monde matériel doit donc nous représenter l'ordre dans lequel les différens esprits ont été constitués, lors de la formation de l'univers, et pour remplir les

décrets du Créateur : il nous le représente en effet par une multitude de faits et de lois physiques , dont l'étude des êtres élémentaires nous donne et l'intelligence et la preuve de ce que je viens d'avancer ; mais parmi cette multitude d'objets que nous pouvons soumettre à nos observations , il n'en est guère de plus frappans que l'arc-en-ciel , parce qu'il réunit sous un seul point de vue , et sans que la main de l'homme ait besoin d'opérer , tout ce que nous avons à désirer sur l'origine des choses , sur la nature de l'homme , sur la punition des prévaricateurs , et sur les moyens qui leur sont donnés pour se réintégrer dans les droits de leur émanation.

L'arc-en-ciel se forme par la réfraction des rayons solaires sur les différens fluides qui composent les nuages : il est circulaire , il porte le nombre septénaire par les différentes couleurs qu'on y distingue , qui sont : le *rouge* , l'*oranger* , le *jaune* , le *vert* , le *bleu* , l'*indigo* et le *violet* ; enfin il sépare la partie nébuleuse et obscure de la partie pure et lu-

minence de l'athmosphère : voilà les propriétés principales qu'il nous offre , et dont il est de la plus grande facilité de faire l'application aux objets dont j'ai fait ci-dessus l'énumération.

L'arc - en - ciel ne paroît que lorsqu'il y a des nuages dans l'athmosphère ; c'est nous indiquer que le cercle universel-temporel n'existe que par l'opposition que les ténèbres spirituelles font avec la lumière divine , et que lorsque cette opposition sera à son terme , toutes les choses temporelles disparaîtront comme l'arc-en-ciel disparoît à mesure que les nuages se dissipent. Si après la destruction de cette matière , il doit y avoir encore une expiation beaucoup plus rude que celle qui se sera passée dans le temps , les loix de l'arc - en - ciel nous offrent en nature physique la même vérité : car , après que les plantes et les différens corps terrestres ont été imbibés par l'eau des nuages , et que le soleil vient ensuite prendre la place de la pluie , il arrive ou que ces plantes ne peuvent recevoir sa chaleur , quoique sa lumière vienne jusqu'à elles , et cela à

(250)

cause de la fraîcheur que l'humidité a répandue dans l'atmosphère , ou que le soleil brûle et calcine ces mêmes plantes , si l'humidité ne domine pas , et qu'elles aient leurs pores trop ouverts. Dans l'un et dans l'autre cas , il faut un temps pour réparer ce désordre : il faut un temps pour que le feu du soleil consume ces impuretés de la région où les nuages se sont formés , et ce temps est l'indice de celui qu'il faudra aux êtres pervers pour se purifier , quoiqu'il ne soit donné à aucun homme d'en connoître ni d'en fixer la mesure.

L'arc - en - ciel est circulaire , pour nous enseigner que telles sont la figure et la forme de tous les corps , et par conséquent du corps général - universel , parce que le fluide étant circulaire et le principe de toute corporisation , rien ne peut exister en apparence de matière , que sous la forme de son principe.

Il y a sept couleurs dans l'arc - en - ciel ; c'est l'image et le résultat de l'action même des sept principaux agens universels qui ont été placés par le Créateur pour le soutien de son œuvre temporel et pour

(251)

le secours des êtres qui peuvent s'approprier leurs puissances. C'est, en un mot, le signe visible des sept grands cercles spirituels indiqués par les sept sphères planétaires qui n'en sont que les ministres et les agens. Il est à remarquer aussi que parmi ces sept couleurs, la première ou le rouge, est seule de sa classe et dominante sur les six autres, au lieu que dans ces dernières, il y en a toujours deux qui ont entr'elles de l'analogie, ce qui fait voir la loi binaire des choses inférieures et la supériorité du feu sur toutes les autres substances, puisqu'il est réellement leur principe et leur Créateur.

L'arc-en-ciel ne peut être visible qu'à ceux qui se trouvent placés entre le soleil et les nuages, et quoiqu'alors on reçoive quelquefois de la pluie, cela est si rare et en même temps si léger, par rapport à ce qui arrive sous le nuage même, qu'on peut regarder cette place intermédiaire, comme l'asyle de la sécurité, de la force, de la puissance et de la lumière.

Quand l'homme se trouve à cette place, il occupe toujours le centre de l'arc-en-

ciel qu'il aperçoit, et il est le maître de faire changer de place à ces sept conférences, en en changeant lui-même : car alors il en conserve toujours le centre, quelque effort qu'il fasse pour s'en écarter ; n'est-ce pas là un tableau assez frappant de ce qu'il étoit et du rang qu'il occupoit lors de son émancipation temporelle ? N'est-ce pas nous montrer physiquement et corporellement les droits qu'il avoit alors sur les sept esprits principaux de la création dont il pouvoit diriger les actions à son gré, et qui étoient toujours subordonnés à sa puissance ?

L'arc-en-ciel sépare le pur de l'impur, la lumière d'avec les ténèbres, pour nous rappeler que le cercle universel-temporel sépare en effet les impies d'avec les justes, les profanes d'avec les saints, et les êtres d'abomination d'avec les êtres divins. Cet arc-en-ciel nous montre donc en nature quel est le lieu que les êtres prévaricateurs occupent par rapport à tout autre être temporel ou spirituel ; il nous montre en même temps quelle est l'espèce de punition que la justice divine a pro-

(253)

noncée pour leur molestation ; c'est d'être exclus du séjour de la lumière , c'est non-seulement de ne pouvoir plus occuper le centre des circonférences spirituelles , ni de les faire mouvoir à leur gré ; mais c'est de ne plus recevoir même les rayons de ce soleil divin qui les vivifioit tous avant leur crime , comme le soleil temporel vivifie et éclaire tous ceux qui se trouvent entre l'arc-en-ciel et lui , et qui ne sont point enveloppés dans l'épaisse obscurité des nuages ; c'est enfin de ne ressentir que les effets de la justice divine sur eux-mêmes , et d'être liés et assujettis par les sept puissances spirituelles-principales qui gouvernent l'univers , mais de ne pouvoir correspondre avec elles , ni les appercevoir dans leur essence , quoiqu'ils en éprouvent chaque jour les influences rigoureuses : tels que ceux qui sont sous les nuages matériels sur lesquels l'arc-en-ciel se forme , éprouvent toute la rigueur de l'intempérie , sans appercevoir ce même arc-en-ciel qui , étant en effet une communication des rayons solaires , chauffe et divise par son feu les globules

dont les nuages sont composés : car si la pluie commence toujours avant que l'arc-en-ciel paroisse, c'est que l'action de tous les êtres précède toujours leurs résultats, et que l'effet des rayons du soleil ne peut être manifesté qu'après que leur action est parvenue jusques sur le nuage qu'ils devoient dissoudre, en faisant fermenter et se décomposer les différentes matières dont ce nuage est formé.

Toutes les observations qu'on vient de voir sur la loi de la molestation des êtres qui se sont séparés de la lumière, conviennent sans doute à toute espèce de prévaricateurs; mais comme rien ne doit nous intéresser davantage que la connoissance de notre propre espèce et les différents faits de gloire, de justice et de réconciliation, qui se sont opérés et qui s'opèrent sur elle, il est à propos d'examiner, relativement à l'homme, tous les rapports spirituels et temporels que nous n'avons examinés que d'une manière générale, en confrontant les loix de l'arc-en-ciel physique, avec les loix des êtres invisibles.

(255)

Nous avons dit que l'homme placé entre le soleil et l'arc-en ciel, étoit toujours au centre des sept circonférences que cet arc-en-ciel lui présentoit. Nous avons dit qu'il pouvoit à chaque pas faire changer de place à ces circonférences, sans qu'il pût jamais cesser d'occuper le centre qui est le vrai symbole de la puissance et de la supériorité; mais ce que nous n'avons pas fait remarquer, c'est qu'il est le seul être de la nature qui puisse à son gré faire à l'arc-en-ciel ces transpositions; elles ont lieu sans doute pour tout être animal dont les yeux formant le foyer et le réceptacle de tout amas de lumière, se trouveront toujours former le centre de leur sphère, et par conséquent entraîneront avec eux les sept circonférences lumineuses de l'arc-en-ciel qu'ils auront aperçues; mais quoique cette loi soit commune entre les animaux et l'homme, il y a cette différence infinie à faire, qu'elle s'opère sur les premiers par l'effet nécessaire de l'ordre physique et indépendamment de leur volonté, au lieu que l'homme seul est le maître de faire agir

(256)

cette loi, de la soumettre à son usage, et d'en multiplier les effets autant qu'il le veut. Or, cette supériorité physique dont l'homme est réellement revêtu, par rapport à tous les autres êtres de la nature corporelle, n'est-elle pas le signe évident de celle que sa nature spirituelle lui donne sur tous les esprits, et ne voyons-nous pas que s'il conserve encore dans la région sensible cette distinction frappante qui le rend actif et dominant sur les êtres passifs, il doit avoir eu cette même distinction parmi les êtres spirituels, et avec infiniment plus d'éclat encore, puisque leur classe étant supérieure à la matière, les loix en sont beaucoup plus étendues. Ne doutons donc plus que la nature spirituelle et divine de l'homme ne l'ait destiné autrefois à disposer efficacement des êtres d'opération qui lui étoient subordonnés, comme il dispose aujourd'hui matériellement des êtres élémentaires dont l'action est peinte dans l'arc - en - ciel ; et comment pourrions-nous en douter, puisque nous voyons que dans cette seule observation physique où l'action

(257)

L'action des êtres élémentaires lui est en quelque sorte assujettie, il est directement en aspect de l'être vivifiant de la nature, qu'il reçoit immédiatement les influences de ce soleil matériel, qui, par son opération de vie active sur l'univers, est véritablement le dieu des corps, et que se trouvant occuper la place intermédiaire entre cet astre et les sept actions qui en proviennent, il est comme son organe, et comme un agent dépositaire de ses vertus. N'est-ce pas là nous retracer sensiblement l'ancien état du premier homme qui, émané et émancipé pour manifester la gloire et la justice du Créateur, étoit en correspondance directe avec le soleil divin et éternel, et qui occupoit en effet la place intermédiaire entre cette divinité et les esprits temporels qu'elle avoit soumis à sa puissance, afin que disposant de leurs actions, il put en faire usage selon son besoin, selon les droits de son libre arbitre, et pour molester les êtres prévaricateurs. Rien ne prouvera mieux la justesse et la réalité de cette observation, que les nombres mêmes attachés aux agens

R

physiques , dont le concours produit les loix du phénomène élémentaire que nous examinons. Le soleil corporel est seul et unique : c'est de lui que provient la réaction nécessaire à la vie de tous les corps ; ce qui est suffisant pour nous apprendre que nul autre nombre ne lui convient mieux que l'unité , quoique toutefois cette unité temporelle ne soit qu'un assemblage , et dès lors n'ait aucuns des droits appartenant à l'unité simple et divine , qui est de ne pouvoir se dissoudre , et d'avoir éternellement la vie en soi. Mais cet être étant unique dans son action temporelle , nous représente parfaitement l'unité de l'action divine , et pour lors en doit prendre le signe temporel qui est l'unité dans le nombre.

L'homme placé entre le soleil élémentaire et l'arc-en-ciel , et ayant la faculté de faire mouvoir avec soi ce même arc-en-ciel , nous représente par ce pouvoir actif , le *nombre* de l'action même de l'unité qui est le quaternaire , et en effet , si l'on joint dans l'homme cette faculté active aux trois facultés passives qu'il a

de commun avec tous les animaux et tous les êtres matériels qui habitent avec lui, on ne pourra se dispenser de lui attribuer le nombre quatre, d'autant qu'il est indiqué par l'essence même de l'homme, aussi-bien que par son action. Nous apprendrons donc par-là que vraiment le nombre spirituel que l'homme reçut lors de son émanation et de son émancipation du cercle divin, étoit le même nombre quaternaire dont il conserve encore aujourd'hui temporellement l'empreinte et les vestiges ; nous apprendrons, dis-je, qu'il avoit été choisi pour être l'agent de l'action divine même, ou de cette unité indivisible, dont le quaternaire est la première puissance. Je ne parle point du nombre septénaire des couleurs qui composent l'arc-en-ciel, en ayant traité précédemment, et ayant fait remarquer le rapport réel qui se trouve entre ce nombre d'actions matériel et celui des sept agens principaux spirituels, préposés pour soutenir l'univers, et pour être les ministres de l'homme ; mais je ferai remarquer que ces trois nombres,

(260)

un, quatre, sept, que nous reconnoissons si clairement dans le phénomène sensible que nous observons, sont réellement l'expression et le signe des trois puissances éternelles, dont les résultats ternaires se manifestent universellement, et dont j'ai montré amplement les vertus dans les discours qui ont précédé celui-ci. Leur addition rend *douze* ou *trois*, pour nous faire voir que les trois puissances divines elles-mêmes se sont employées pour la défense des loix éternelles du Créateur, et pour la punition de ses ennemis: car de même que dans l'arc-en-ciel, on voit les nuages se séparer de la partie lumineuse, et insensiblement se dissiper et se dissoudre en présence des trois êtres temporels-corporels; savoir: le soleil, l'homme et les sept circonférences, de même les ennemis du Créateur ont été bannis du cercle divin, et voient leurs iniquités se consumer et s'anéantir en présence des trois *nombres* puissans, *un, quatre, sept*, préposés pour les combattre, les diviser, et détruire l'abomination de leurs criminelles pensées.

Si l'on s'arrêtoit à cette idée que dans le fait, l'homme n'étant pour rien dans la production de l'arc-en-ciel, ne devrait pas être compté dans les nombres par lesquels j'en ai voulu démontrer les loix; il faudroit se souvenir que l'homme spirituel ou le mineur, n'a pas eu plus d'influence dans la production des choses corporelles-universelles de la création, que l'homme temporel n'en a dans les causes qui produisent l'arc-en-ciel, et cependant on ne peut se dispenser de compter sa puissance parmi celles qui ont été et qui sont encore employées par le Créateur, pour l'exécution de ses décrets dans cette grande époque; c'est pourquoi lui voyant tenir la même place temporellement, par rapport à l'arc-en-ciel, et lui voyant une action corporelle parmi celles qui sont relatives à l'arc-en-ciel, se souvenant toutefois qu'elle ne se compte que par allusion avec celle qu'elle représente, et que l'homme n'étant ici-bas que la figure la plus imparfaite de ce qu'il étoit avant qu'il y fut descendu, on ne doit pas exiger dans la copie la même activité, ni la

même vie que dans le modèle ; d'autant que l'arc-en-ciel lui-même et le soleil élémentaire, ne sont que des êtres morts en comparaison de ceux avec qui l'homme pouvoit agir de concert avant qu'il qu'il fut souillé. Nous ne devons pas attendre ici-bas la réalité des actions divines, qu'au préalable nous ne nous soyons purgés de toutes nos iniquités ; mais nous pouvons y chercher des rapports, et soyons assurés d'en trouver sans nombre et à tous nos pas : car la nature entière n'existe que pour nous en offrir.

Tous ceux que j'ai fait appercevoir jusqu'à présent, entre les loix de l'arc-en-ciel et les loix données à l'homme par les droits de son origine spirituelle - divine, sont trop nombreux, trop frappans, pour qu'on puisse ne pas reconnoître le même ordre, le même emploi et la même destination dans les agens de l'une et de l'autre classe. On ne peut s'empêcher d'y voir tout ce qui nous est enseigné sur la fonction glorieuse dont l'homme avoit été chargé, sur les pouvoirs immenses qui lui furent donnés pour la remplir ; en un mot,

sur la sublimité de sa nature, qui le fit choisir par le Créateur de préférence à tout être, pour lui servir de médiateur universel, et lui soumettre tous ses ennemis. On ne peut donc nier que cet emblème sensible et matériel que les rayons du soleil nous tracent par leur réfraction, ne porte un indice réel de l'ancienne dignité de l'homme, en ce que dans la place qu'il y peut occuper, et dans l'action qu'il y peut exercer, il annonce vraiment qu'il étoit destiné à jouir de la lumière du principe éternel, et à être à la fois son premier agent et le roi de l'univers.

Mais autant il est glorieux pour lui d'apercevoir encore, au milieu des ténèbres qu'il habite, les traces d'une aussi noble destination, autant il est douloureux d'être obligé d'avouer que ce ne sont que des traces, et même si imparfaites, qu'elles lui laissent voir avec une triste évidence, la grandeur des biens qu'il a perdus. Dans le fait, il est réellement emprisonné dans la partie nébuleuse sur laquelle l'arc-en-ciel spirituel imprime le nombre septénaire des circonférences virtuelles et puis-

santes préposées pour lier et enchaîner les prévaricateurs, il ne peut, comme les prévaricateurs qui l'ont précédé dans le crime, faire mouvoir les couleurs brillantes et lumineuses de ces immenses circonférences, il est assujetti comme eux à en subir les rigoureux effets, sans en connaître ni la source ni la voie, ni la main qui les opère; au lieu d'occuper, comme dans son origine d'émanation divine et d'émancipation temporelle, cette place glorieuse ou ce poste intermédiaire entre le soleil divin, et les sept circonférences de son action spirituelle, il est réduit comme tous les êtres rebelles à éprouver tantôt l'intempérie et l'obscurité des ténèbres les plus épaisses, tantôt la rigueur d'un froid insupportable, tantôt l'ardeur d'une chaleur brûlante, et d'autant plus importune, qu'en quelque endroit que l'homme se cache, il ne peut éviter le feu qui la communique.

Condamné à être en butte à la douleur et à l'amertume, au lieu de la paix et des délices qu'il auroit dû goûter, il n'a d'autre flambeau que l'incertitude, d'autre

aliment que l'erreur, ou cette terre de malédiction qui fut donnée jadis au serpent pour sa nourriture ; il n'a enfin d'autre société que ce serpent même, ou cet ennemi terrible qui le poursuit à tous ses pas comme l'otage du traité criminel qu'ils ont fait ensemble, et qui, n'ayant pour loi et pour arbitres qu'une justice de mort et des ministres destructeurs, transforme tous les otages en autant de victimes. Voilà quel est ce feu rongeur qui nous dévore malgré nous, pendant que nous traversons ce malheureux théâtre de pleurs et d'expiations. Voilà ce feu d'épreuve sur lequel nous devons être assis pendant le temps, et qui doit dégager douloureusement pour nous, toutes les substances étrangères dont nous avons laissé souiller notre essence : feu cruel, épouvantable, mais contre lequel nous ne pourrions sans injustice élever aucun murmure, puisque nous l'avons allumé nous-mêmes ; voilà, en un mot, la véritable situation spirituelle de l'homme, et voilà ce que nous indique par rapport à lui, la partie nébuleuse et obscure de

l'atmosphère sur laquelle s'imprime l'arc-en-ciel élémentaire : car il est sans aucun doute , relativement à la divinité et à l'esprit de lumière , ce que les nuages ténébreux sont relativement au soleil corporel et à l'arc-en-ciel qui en provient.

Que l'homme se console cependant , et qu'il ne se laisse point aller au désespoir. Si les loix de la nature que nous avons observées dans l'arc-en-ciel élémentaire , nous ont tracé le tableau de notre ancien état et celui de notre misère actuelle , elles peuvent aussi nous tracer celui des voies de notre réconciliation et de la gloire future à laquelle nous avons le droit d'aspirer. Autrement la nature élémentaire ne seroit plus un hiéroglyphe universel.

Remarquons donc que l'homme qui se trouveroit placé dans la partie de la terre où les nuages se seroient rassemblés , et qui par cette raison n'apercevroit point les sept circonférences colorées que le soleil imprimeroit sur eux , pourroit néanmoins traverser cette partie ténébreuse , et marcher jusqu'au point de laisser der-

rière lui ces mêmes circonférences qu'il ne pouvoit appercevoir auparavant, et par conséquent reprendre cette même place intermédiaire entre le soleil et l'arc-en-ciel, qui n'est que l'emblème de celle qu'il devoit occuper spirituellement, en supposant toutesfois que le nuage et l'arc-en-ciel corporel durassent assez pour lui en donner le temps: et même, quand cela n'arriveroit pas, la possibilité de la loi que j'expose, n'en seroit point détruite; bien plus cet emblème en seroit beaucoup sublime encore, puisque si l'arc-en-ciel et les nuages disparaissent pour laisser dominer le soleil dans toute sa pureté, ce seroit nous retracer une image corporelle et sensible de l'entière domination de l'être unique et éternel. Remarquons en second lieu, que l'homme ne parviendroit point à ce terme intermédiaire entre le soleil et l'arc-en-ciel, sans avoir passé sous ces mêmes circonférences septénaires, dont l'usage et la vue lui étoient interdites pendant qu'il étoit sous le nuage: par-là nous aurons une preuve sensible des pas que l'homme

a la liberté de faire pour tendre à sa régénération divine, en abjurant ces ténèbres impures qui lui dérobent la lumière de son flambeau naturel; et en se portant avec courage vers l'astre bienfaisant qui ne tend qu'à réchauffer par ses vertus tous les êtres qui le desirent; nous verrons que si l'homme ne fait le premier pas, il espéreroit envain d'atteindre le terme, comme il ne jouiroit pas de la vue du soleil élémentaire tant qu'il resteroit sous le nuage: nous verrons enfin, si la route par laquelle il doit passer nécessairement pour recouvrer cette lumière temporelle, n'est pas le signe emblématique et matériel de l'être septénaire-spirituel dont les opérations invisibles sont la voie indispensable qui lui est accordée pour son expiation et pour sa purification, de même que celui des sept régions temporelles qu'il est obligé de parcourir avant d'arriver à sa réintégration parfaite dans la demeure des justes, et avant de pouvoir jouir de la lumière divine.

**DE LA POÉSIE
PROPHÉTIQUE,
ÉPIQUE ET LYRIQUE.**



DE LA POÉSIE
PROPHÉTIQUE,
ÉPIQUE ET LYRIQUE.

LES maîtres de l'art poétique disent que l'objet de la poésie étant d'étonner, il faut que le poète commence par être ému lui-même pour pouvoir faire passer dans ses auditeurs l'impression dont il est agité. Mais comment sera-t-il ému lui-même, si ce n'est par le principe de tout mouvement? Car le mot émotion devient dangereux, s'il demeure vague, et toute émotion n'est pas indifférente.

Aussi la Poésie prophétique est-elle la poésie du premier ordre; la seule à qui l'on puisse accorder un tel nom. Aussi est-elle l'âme, le ressort, le mobile de la poésie épique dans laquelle le génie des poètes de toutes les Nations fait toujours intervenir des divinités réelles ou fabuleuses: car les poètes épiques, dans leurs invocations, rendent hommage à
la

la vérité, quoiqu'ils sachent parfaitement les événemens qu'ils vont rapporter, ils s'adressent cependant aux muses pour les prier de les leur apprendre, et montrent par-là que c'est d'en haut qu'ils devraient tenir tout ce qu'ils racontent; ils font même tout ce qu'ils peuvent pour mêler à leurs ouvrages des nuances de prophétie, sur des événemens à venir et sur les descendans des héros qu'ils célèbrent; mais ne puisant leur prophétie que dans l'histoire, ils sont obligés de s'arrêter où elle s'arrête, de façon que leurs écrits justifient deux choses; savoir: la véritable destination de l'homme, et combien il est en retard aujourd'hui sur cette véritable destination.

La Poésie prophétique peut se passer de la Poésie épique qui n'est que le récit d'un fait héroïque; mais la Poésie épique ne peut se passer de la Poésie prophétique, la seule vraiment puissante et capable de suffire à tous les besoins légitimes de notre esprit. Ce n'est qu'après que celle-ci s'est perdue dans l'esprit des hommes en général, qu'ils ont eu recours à la

la Poésie fabulaire , aimant mieux puiser le meilleur , dans un ordre imaginaire que de se résoudre à s'en passer.

La Poésie lyrique n'est que l'expression des sentimens d'amour et de reconnaissance pour le premier être , et d'admiration pour ses ouvrages. Les Poètes profanes l'appelle lyrique , parce qu'elle étoit accompagnée de la lyre chez les Grecs. Mais les Poètes primitifs savent que dans les louanges véritables que l'homme adresse à Dieu , il peut être réellement accompagné de la lyre céleste , et il trouve là une preuve de sa grandeur , parce qu'il est , sans aucun doute , l'âme du concert que les créatures forment pour rendre hommage au Créateur.

Orphée et Pindare nous offrent l'idée de la Poésie lyrique : c'est à tort qu'on donneroît ce nom à la Poésie d'Anacréon. Il étoit épicurien , et même d'un genre moins délicat que le fondateur de cette secte. Ses odes annoncent de l'ivrognerie , du caprice , et une philosophie très-négligée , puisqu'il s'y peint comme craignant la mort.

Si la Poésie prophétique est la seule qui mérite ce nom, il est clair que la Poésie en général ne devrait s'occuper que des objets dont l'homme ne dispose pas : or quels sont les sujets que traitent nos Poètes en général ? L'amour est une de leurs plus grandes ressources. Tous les feux qu'il inspire, ils essayent de les peindre, ils le suivent dans toute sa marche, et croient avoir atteint le but de leur art, quand ils se sont emparés de notre âme, et l'ont fixée sur les joies ou sur les malheurs de l'amour. Celui qui en oublie le moins, et qui les exprime avec plus de chaleur, est celui qui emporte nos suffrages. Ils oublient que la Poésie n'est qu'une peinture, et que la peinture n'est nécessaire qu'autant que l'objet n'est pas sous nos yeux ; mais tous les hommes sont à portée de connoître les charmes et les angoisses de l'amour. Les Poètes ne nous apprennent rien en les décrivant : s'ils vouloient nous être utiles, en nous parlant de cette passion, ce seroit en nous enseignant à la régler ; mais pour cela il leur faudroit connoître

l'ordre et la marche des loix supérieures. Ce qu'ils auroient donc à peindre principalement et même exclusivement, ce seroient les loix de l'ordonnateur suprême, et cela dans toutes les classes où il les étend, c'est-à-dire dans les classes universelles; parce que nous parler d'un sujet, sans nous montrer sa source et sa loi, c'est manquer à ce qu'on appelle le nombre de la pensée, et par conséquent nous égarer, parce que, si c'est par le principe actif que tout agit, supprimer son action, c'est ne nous offrir qu'un nombre incomplet, un vrai cadavre.

La nature matérielle, comme moins analogue à notre âme que les passions sensibles, doit être encore moins le sujet du chant des Poètes, s'ils ne la soutiennent pas par ce nombre qui perçant par-tout, montre par-tout un rayon divin qui fait de tous les êtres une espèce de sanctuaire sacré pour nous, comme nous étant impénétrable. Aussi, la nature matérielle n'entre-t-elle dans la Poésie prophétique, que comme comparaison avec les objets supérieurs, et on

(276)

ne s'y occupe point de la Poésie descriptive. Enfin le véritable objet de la Poésie, ce sont les tableaux des faits suprêmes qui, par l'analogie de leur principe avec la substance qui nous anime, peuvent développer chez nous le feu divin qui y est contenu et concentré, et mettre notre pensée dans le cas d'en faire réfléchir les rayons sur les moindres objets qui nous environnent.

DES VERS

Et autres loix de la Poésie.

ON a remarqué que les premiers Historiens et les premiers Philosophes ont écrit en vers, et que par-tout les Poètes ont précédé les prosateurs ; (voyez le mercure de France, 11 novembre 1783, pag. 78 et 79, *extrait de l'histoire de la Société civile par M. Fergusson, professeur à Edimbourg.*) La Poésie fut souvent l'organe des loix. Chez nos Gaulois sauvages, les chants guerriers des Bardes allumoient le feu des combats, etc. etc. etc.

Peut-être va-t-on trop loin : peut-

être confond-on la Poésie avec l'usage d'écrire en vers : peut-être, en effet, l'homme a-t-il commencé par la Poésie supérieure, où il n'est plus à lui, où les idées le travaillent et le portent à frapper l'âme beaucoup plus que l'esprit : peut-être enfin, n'en est-il venu à donner à ses pensées la forme des vers que quand ce feu sacré s'éteignant chez lui, il a cherché à suppléer par le charme de la mesure et des formes à l'appui qu'il avoit perdu. Voltaire a dit que la Poésie étoit la musique de l'âme. S'il entend la Poésie suprême, il faut faire abstraction des vers ; s'il entend l'art des vers, c'est rétrécir les bornes de notre empire, et nous exposer à une sorte de molesse dont la musique est souvent une source à cause de la mesure ; il semble que la Poésie et la musique mesurées, ne soient que comme les soutiens d'un esprit qui ne sauroit aller tout seul. Je crois que la musique suprême est sans mesure, comme doit l'être la Poésie de cette même classe. Nous ne sommes descendus à la Poésie et à la musique mesurées, que par altéra-

tion ; et l'exemple qu'on apporte des Historiens versificateurs en seroit une preuve : car qu'il y a-t-il de moins propre aux vers que l'histoire. Aussi les auteurs étoient-ils obligés d'y joindre des beautés étrangères, et d'un genre qu'ils ne connoissoient plus : c'est ce qui a produit les Poëmes épiques qui ne sont, selon les maîtres de l'art, que des récits en vers d'une grande action et d'un grand fait. Quand les Nations ont commencé à se policer, l'histoire n'a pas été longtemps à reprendre la place qui lui est propre, c'est - à - dire d'être écrite en prose.

Ce qui a vraiment donné lieu à l'art des vers, c'est l'amour, la tendresse, les plaintes langoureuses. Tous ces sentimens délicieux, mais dénués de leur vraie force, en ont trouvé, ou ont eru en trouver dans un moyen qui semble acérer leur expression, la rendre plus aigue, et la faire pénétrer plus aisément, sur-tout lorsqu'ils s'adressent à une amante dont la passion et la sensibilité la disposent à toutes les impressions douces; enfin la

forme des vers et toutes les autres loix mécaniques de la Poésie tiennent au sensible. Ce sont donc les affections sensibles qui leur ont donné la naissance, et ce sera avancer une chose hardie et neuve que de dire qu'une idée qui vient de la grande source, peut se passer de forme conventionnelle, mais ce ne sera point avancer une chose insensée.

Quant à la prose, elle a dû se borner dans l'origine à des annales; mais l'esprit de l'homme naturellement porté à la Poésie sublime par la source d'où il vient, en a introduit jusque dans la prose: car que sont toutes ces figures, tous ces ornemens, tous ces secrets du style dont nos écrivains ont fait usage avec tant de succès, si ce ne sont pas quelques rayons de ce feu primitif qui devoit toujours animer les Poètes, et dont les étincelles accompagnent l'homme jusques dans les objets les plus ténébreux? De façon que d'un côté par leurs vers les hommes ont altéré la vraie Poésie, et que de l'autre dans leur prose, ils y tiennent toujours sans le savoir.

Si l'art des vers en Poésie est devenu nécessaire , c'est par l'usage et l'autorité de ceux qui passent pour être les maîtres. Mais en s'y soumettant , le vrai Poète le compte pour rien. La pensée commande et domine sur la force , la forme n'ajoute rien à la pensée , si ce n'est sur les esprits du moyen étage. La raison en est simple : la pensée précède toujours dans l'infini , tandis que la forme demeure la même.

J'ai toujours regretté que quelques grands génies n'ayent point affranchi leur Nation de ces entraves ; mais il ne s'en est trouvé aucun d'assez hardi pour s'en délivrer , après que leurs modèles s'y étoient soumis. Qui eût osé faire cette entreprise en Grèce , à Rome , en Angleterre , après les Homère , les Virgile , les Milton ? au moins j'aurois désiré que chez les Français qui , avant Racine , n'avoient point dans leur Nation de modèle à craindre , ce fléau mécanique eut été proscrit ou prodigieusement mitigé. C'est Racine qui a fixé la langue poétique en France , comme c'est Paschal qui a fixé la langue de la prose. Quel service ce Poète si doux ,

si délicieux , n'eût-il pas rendu à la Nation , s'il avoit pris sur lui de briser la moitié de nos chaînes , de ne pas s'astreindre à la trop grande régularité de nos rimes , de se permettre plus de liberté dans l'emploi des mots que la délicatesse de notre langue ne peut plus supporter ; enfin de ne pas redouter certains *hiatus* qui auroient été peu choquans pour nos oreilles , puisque nous supportons les diphtongues , et qui auroient rendu la Poésie versifiée bien plus facile . On objecte que si Racine s'est soumis à toutes ces règles , il n'y a que les génies médiocres et au-dessous de lui qui puissent s'en écarter . On pourroit répondre à cela que Racine n'a embrassé qu'un genre , et que sûrement il eût été beaucoup plus loin , s'il avoit pris quelques libertés de plus ; il n'eût pas par-là imposé à l'esprit de nos Poètes un fardeau si pesant qu'aucun d'eux n'a osé le secouer , pas même Voltaire qui a cependant voulu prendre un plus grand vol que Racine , en entreprenant un Poème épique . Il faut convenir aussi que Voltaire a eu ses raisons pour défendre , comme

(282)

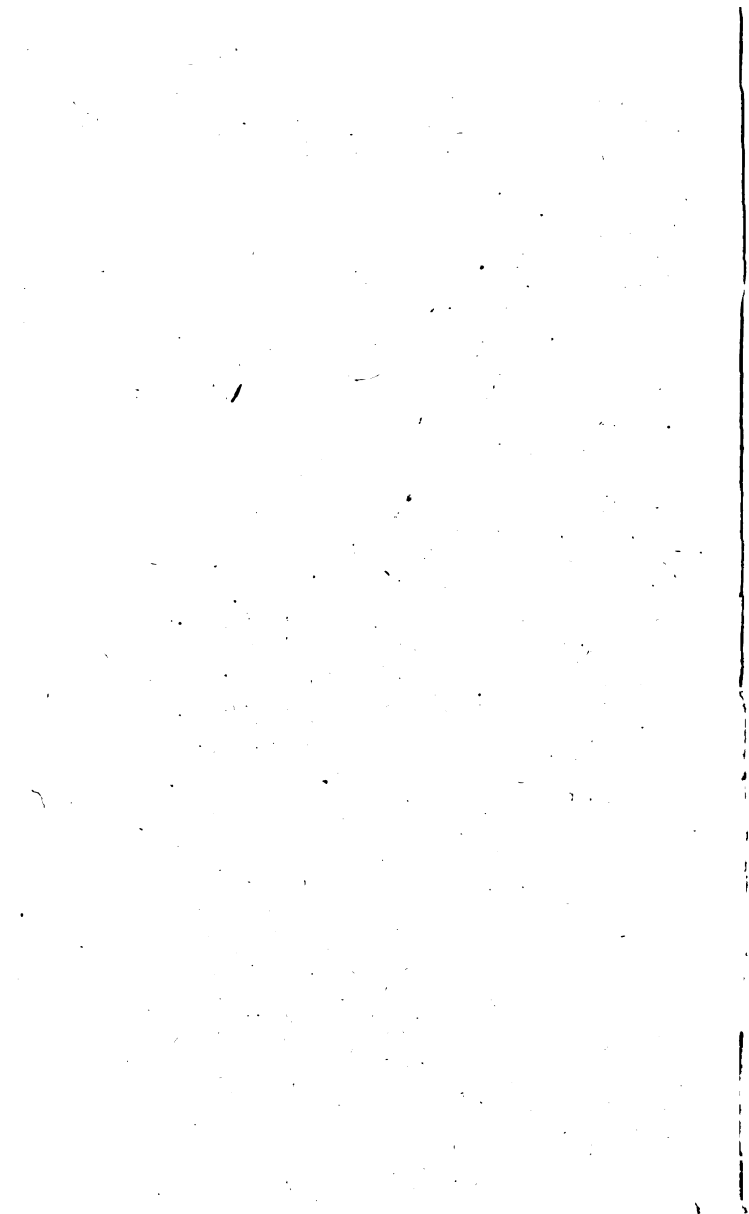
il l'a fait, l'art des vers dans son essai sur la Poésie épique, il étoit trop loin du fond pour ne pas se retrancher fortement sur la forme.

NOTE DES ÉDITEURS.

Après cette opinion de M. de St. Martin sur le mécanisme des vers, il ne faut pas s'attendre à trouver dans son Poème sur la Poésie, qu'il composa dans sa jeunesse, toute la régularité de nos grands Poètes. Il le savoit bien; son intention étoit de le retoucher avant de le faire imprimer : cela lui coûtoit, parce qu'il avoit un travail plus intéressant à faire, et qu'il regrettoit le temps qu'il auroit mis à changer l'expression d'une pensée riche et lumineuse, pour la rendre en d'autres termes, plus foibles, mais sous une forme plus poétique. On s'apperçoit aisément que dans ses ouvrages en vers, comme en prose, il s'attachoit plus au fond qu'à la forme. Cependant plusieurs littérateurs ont reconnu qu'il avoit souvent été favorisé des dons d'une expression aussi sublime que sa pensée : et comme il le disoit à ses amis, les passages que vous trouvez le mieux écrits, sont ceux que j'ai eu le moins de peine à composer, ils échappoient de ma plume, et je n'en étois que l'écrivain. Nous pouvons juger de cette facilité qu'il avoit à écrire par ses nombreux ma-

(283)

nuscris dans lesquels on trouve à peine des mots raturés ou surchargés. La raison en est aussi qu'il étoit bien supérieur à ses ouvrages, qui, quoique très-profonds, ne semblent avoir été écrits que comme des notes élémentaires, pour aider ceux de ses semblables qui voudroient s'avancer dans les voies de la sagesse. « Nous » avons tous, disoit-il, un travail à faire pour » nous régénérer. Travaillez donc pour l'esprit, » avant de demander la nourriture de l'esprit : » qui ne travaille pas, n'est pas digne de vivre. » Et en effet, tous ces hommes favorisés de dons spirituels, ne nous sont envoyés par la providence, que pour nous donner des nouvelles de la terre promise, et pour nous encourager à faire tous nos efforts pour pouvoir y entrer.



P H A N O R,

P O È M E

S U R

LA P O É S I E.

PHANOR,
POÈME
SUR LA POÉSIE.

J'ABJURE pour jamais , céleste Poésie ,
La vive ambition dont mon âme est saisie ,
Si brûlant à l'aspect de ta sublimité ,
De chanter tes rapports avec la vérité ,
Par un orgueil jaloux , j'appelle la victoire ,
Et n'ai d'autre intérêt que celui de ma gloire ;
Ou bien si devant toi , venant me prosterner ,
Je n'implore tes dons que pour les profaner.
Non , non , je ne viens point envier la couronne
A ceux que la sagesse appelle vers ton trône ;
De leur juste triomphe admirateur soumis ,
Plus j'aurai de vainqueurs et plus j'aurai d'amis.
Il est pur le regard dont mon œil te contemple.
Un zèle saint m'amène aux portes de ton temple.
Je viens m'y consacrer à l'honorable emploi
D'enseigner aux humains les douceurs de ta loi.
Je veux leur découvrir la hauteur des merveilles ,
Dont tes sons autrefois frappent nos oreilles ,
Et planant avec toi , les forcer d'admirer
L'heureux terme où ton nom leur permet d'aspirer.

(288)

Sous ce nom vers mon but je vole en assurance,
L'ardeur de te servir nourrit ma confiance ;
Je viens pour te venger, pour braver les arrêts
De ces juges trompeurs qui, par leurs vains décrets,
Ont souillé tes autels, déshonoré ton culte,
Et dont la main profane ajoutant à l'insulte,
Ferme ton sanctuaire à tes adorateurs.

Prends ton sceptre, commande à tes traits
créateurs,

De venir égaler ma force à mon courage.
Qu'ils prêtent à mes vers ce charme, ce langage.
Ce ton vrai qui saisit, cette douce chaleur
Qui sous les yeux du gout, se glisse jusqu'au cœur.
Et bientôt les mortels frappés de ta lumière,
Né verront le bonheur qu'au sein de ta carrière.
Tout se meut, tout doit l'être au pouvoir de tes
dons,

Diront-ils, ouvrons donc notre oreille à ses sons ;
Heureux si notre lyre un jour est assez pure,
Pour célébrer ses droits sur toute la nature !

« Tu m'exauces. J'entends que du séjour des Dieux
Tu m'appelles, ta voix m'attire vers les cieus.
Déjà calme, impassible aux troubles de la terre,
Ce n'est plus qu'à mes pieds que gronde le ton-
nerre.

Loin de ce globe, loin de son souffle empesté,
Je crois voir en esprit l'ordre et la majesté
Régner dans ces beaux lieux où tu pris l'origine ;
Tes crayons se tremper dans la source divine,

Pour

Pour peindre en traits de feu la grandeur de tes
droits ;

L'air, les astres, l'esprit s'agiter à ta voix ;
Tout l'olympé exaler cette douce ambrosie,
Qu'aux siècles réculés, la fable avoit choisie,
Non pour marquer des Dieux les loisirs indécens ;
Mais pour nous exprimer ces sublimes élans
Dont tu sais émouvoir l'âme des grands Poètes.
Je vois tous tes élus comme autant de prophètes,
Eclairer l'univers, adoucir ses tourmens,
Oser même imposer des loix aux élémens,
En inclinant sur eux le sacré caducée.
Que dis-je, la sagesse à t'instruire empressée,
Dévoile à tes regards ses plus secrets ressorts ;
Et toi tu viens m'offrir ces précieux trésors
Qui ne peuvent germer qu'au sein du sanctuaire.

Oui, Phanor, elle veut que mon flambeau t'éclaire.
Elle est toujours ardente à couronner les vœux,
A s'unir aux accens des mortels généreux
Dont l'esprit se consacre à sa gloire immortelle.]
Tout desir vertueux est un titre auprès d'elle.
Viens donc, viens admirer sous ces doctes pinceaux
Les diverses couleurs qui parent mes tableaux.
Cultes, fables, science ou sacrée ou profane,
Tout de la vérité peut devenir l'organe.
Souvent elle a paru sous l'air des fictions ;
Souvent elle a parlé comme les passions.
Mais tu t'abuserois si jamais ta pensée
De ces variétés pouvoit être blessée.

(290)

Porte au loin tes regards, rends-les assez perçans
Pour discerner par-tout les signes éclatans
Des dons que m'accorda l'être incompréhensible.
Par lui j'ose embrasser la nature visible,
L'abîme, le chaos, l'homme, le firmament.

Ce grand tout a pour base un sacré fondement,
Qu'au lieu de l'adorer, l'homme voulut connoître.
Vains efforts: l'Être seul de qui tout reçoit l'être,
Dans son essence intime a droit de pénétrer;
Mais dans ses faits puissans il daigne se montrer;
Contemple-les: du sein de sa propre lumière,
Jusqu'aux derniers rameaux où germe la matière,
S'étendent les pouvoirs de l'agent créateur.
Par des rayons divers son feu générateur,
Fait briller les trésors de sa source infinie.
L'un de ces traits dans l'homme allumant le génie,
Apprend à ton esprit qu'il est né dans les cieux:
Par l'autre il fait mouvoir l'univers à tes yeux.
D'autres, ministres purs de son intelligence,
Tiennent dans son conseil l'éternelle balance.
C'est-là qu'il pèse au poids de la sainte équité,
Des desseins et des plans dont la sublimité
Ne permet qu'à lui seul d'en percevoir le mystère.
Malgré ces traits nombreux, il n'est qu'un sanc-
tuaire,
Il n'est qu'un feu sacré dont les rayons puissans,
Répandus dans les cieux, dans l'enceinte du temps,
Brillent sur ce qui pense et sur ce qui respire;
Aussi, quelque étendu que soit son vaste empire,

(291)

Du seul Dieu que je sers tout étant provenu,
Pour cet agent suprême il n'est rien d'inconnu,
Rien qui puisse éviter l'œil du souverain maître.
Dès que les traits divins remplissent tout, nul être
Ne conçoit un desir, n'opère un mouvement,
Sans produire sur eux un vif ébranlement
Qui, par de prompts signaux dont la chaîne est
suivie,
Fait que tout monte et frappe au siège de la vie.

C'est peu d'ouvrir les yeux à la nécessité,
Que le plus simple fait sur la terre enfanté
Se lie à tous les faits de l'ordre incorruptible;
Il faut que cette loi te devienne sensible,
Que ton œil entrevoie à cette liaison
Une clef lumineuse, une grande raison.
Elle existe, et je viens t'en épargner l'étude.
Tout consiste, tout gît dans la similitude:
Que les loix et les noms de mille objets divers
Gardent toujours entre'eux dans les deux univers.
Dans ton monde on connoît ces mots: intelligence,
Morale, jugement, poésie, éloquence,
Et mille autres aux arts, aux talens consacrés.
Et dans le mien ces mots bien loin d'être ignorés,
D'autant d'êtres vivans sont les noms véritables;
Des suprêmes décrets les loix inaltérables,
Aux pieds de l'Eternel ont placé dans les cieus
Des agens purs, des chefs qui comme autant de
Dieux,
Environnés des feux d'une sainte atmosphère,

T 2

Étendent leurs regards jusqu'au sein de la sphère ;
Ils président, chacun en vertu de leurs noms,
Sur l'un de ces talens et sur l'un de ces dons,
Que l'Être universel remit à ton usage,
Pour orner ton esprit, ton cœur et ton langage.
C'est delà que la fable a peint son Apollon,
Rassemblant tous les arts dans le sacré vallon,
Les consacrant chacun aux soins d'une déesse,
Et les fertilisant par les eaux du permesse :
Ainsi sur tous ces dons tu ne peux t'exercer,
Tu ne peux exprimer leurs noms, même y penser,
Sans que ce simple effort opéré dans ton monde,
N'atteigne jusqu'au mien et qu'il n'y corresponde.
A ces noms, à ces chefs, dont les puissans ressorts
De nos deux univers forment tous les rapports :
Mais à leur doux accent, la terre réunie,
Ne veut-elle former qu'une juste harmonie ?
Il faut en s'exerçant dans les terrestres lieux,
Que l'homme s' sympathise avec ces demi-Dieux ;
Que dans lui tout s'accorde avec leurs loix su-
prêmes ;
Que précis, mesuré comme ils le sont eux-mêmes,
Le coup d'œil le plus sûr, l'ordre le plus exact
Règle ses plans, son goût, ses paroles, son tact,
Et l'assimile en tout à ses correspondances.
Sans cela, loin d'offrir de justes consonnances,
Et loin de retracer sous leur vrai coloris,
Ces dons et ces talens des muses si chéris,
Il n'en exprime plus qu'une image confuse ;
Il ne rend qu'un vain son que l'oreille recuse ;

(293)

Sa discordante voix n'exprimant aucun sens,
Va remplissant les airs de barbares accens
Qui, propageant auloin leur choc et leur désordre,
De ma demeure même, ont droit de troubler
l'ordre.

Qui peut de ces dangers, mieux l'instruire que
moi,

Puisque du saint conseil la souveraine loi
De tout temps m'honora du nom de *Poésie* ?
En vertu de mon nom l'Éternel m'a choisie
Pour porter à jamais son flambeau souverain,
Sur ce céleste don, sur ce talent divin
Qui passe tous les dons, et pour qui tu m'implore.
Phanor, faut-il fixer les yeux sur son aurore ?
Tu gémeras de voir quelle fatalité
A su depuis long-temps obscurcir la clarté
Dont cet astre radieux brilloit à sa naissance.
Ce rayon pur extrait de la plus pure essence,
Aux premiers jours du monde éclaira les humains.
La lumière que Dieu remit entre leurs mains
Devoit guider leurs pas dans la nuit de la vie.
Tranquilles, fortunés pendant qu'ils l'ont suivie,
Rien ne peut exprimer les douceurs de leur sort.
Telle est l'activité de ce divin ressort,
Qu'ils sembloient dans leurs vers traduire la na-
ture,
De l'univers entier dessiner la structure ;
Servir par-tout d'organe à la vertu des cieux,
Tout leur être étoit plein de l'image des Dieux.

T 3

Aussi rien n'égalait l'ordre et la paix sacrée
Qui fleurissoient alors au sein de l'empirée.
De mes élus les sons sagement cadencés,
Tous les objets par eux fidèlement tracés,
Et de tous leurs tableaux la touche régulière,
Paroissoit à mon œil unir la terre entière.
Ma lyre secondoit ces vertueux accens :
Ces saints accords servoient de mobile à l'encens
Dont se doit parfumer l'autel où Dieu réside,
Et sembloient s'élever par un vol plus rapide.
Mais Phanor, plus tu crois à la beauté des dons
Que ces dignes élus puisoient dans mes leçons,
Plus tu sais t'assurer des droits à leurs lumières.
Fixe donc un instant l'objet de nos mystères ;
C'est le prix que mon Dieu destine à ta vertu ;
Le ministère saint que du ciel j'ai reçu,
Me fait servir d'organe à cette récompense ;
Au nom de poésie il joint l'intelligence,
Et, sous ce double titre, il m'est permis d'entrer
Où jamais des mortels l'œil n'a pu pénétrer.

Rien n'est mort, Dieu voit tout, et tout dans
son empire,
Vit par lui, de son souffle il engendre, il inspire
L'homme et tous les agens que leur titre divin
Rend libres et chargés de leur propre destin.
Des traits de cet auteur ils sont tous l'assemblage :
Car Dieu ne pense point sans créer son image,
Sans former d'autres Dieux. Et cette vérité
Sur l'esprit des mortels a tant d'autorité,

Que dans tous les instans leur sublime nature
Leur en fait en secret retracer la figure.
Delà ce noble instinct , cette orgueil des humains
Qui leur fait tant priser les œuvres de leurs
mains :
Jusque dans les abus de leur saint caractère ,
Ils veulent être pris pour les Dieux de la terre.
Oui , c'est Dieu qui l'anime. Un feu moins vif,
mais pur ,
Embrassant l'univers dans un cercle d'azur ,
Etend autour du monde une triple atmosphère.
De ce feu , l'humble insecte et la superbe sphère
Tiennent tous deux la vie avec le mouvement.
Ce feu vif toutefois n'est pas un élément.
Tout élément est mixte, impur et variable ;
Mais ce feu qui l'engendre est simple, impérissable.

 Tout ce que les mortels dans les terrestres
 lieux ,
Connoissent de plus prompt, de plus impétueux,
Tout ce que leur raison, par l'étude exercée,
Offre de plus actif à l'œil de leur pensée,
N'égale jamais en son activité ,
Ni la seconde ardeur , ni la célérité,
Dont tout dans cette zone et se meut et s'opère.
Chaque agent y paroît une flamme légère ,
Et leurs traits mutuels se croisant tour-à-tour ,
Semblent à chaque instant produire un nouveau
jour ;
Ou plutôt nul instant n'interrompt leur vitesse ;

(296)

Mille éclairs à la fois s'y succédant sans cesse,
Y répandent un feu si constant et si clair,
Que ce cercle y paroît un éternel éclair.

Ce feu puissant, selon la céleste doctrine,
Pour un objet terrible a reçu l'origine :
Il lui fut ordonné de produire le temps,
Pour tenir lieu d'exil à ces fameux titans
Qui ne peuvent franchir sa vivante barrière,
Qui toujours écrasés du poids de la matière,
Montrent à l'univers dans leur punition,
Quelle fut leur audace et leur ambition.

C'est dans le sein caché de cette vaste zone,
Que l'Être souverain voulut placer son trône :
Il lui faut un séjour où le calme et la paix,
Sans efforts, sans combats, demeurent à jamais,
Où le zèle et l'amour de la vérité sainte
Forment les seuls remparts de sa divine enceinte.
Si pour créer le monde, il nomma des agens,
Il en choisit aussi pour brûler son encens,
Pour célébrer sa gloire, annoncer sa puissance,
Et ne jamais sortir de l'arche d'alliance.
C'est ainsi qu'autrefois, Lévi dans Israël,
Ne se livroit qu'au soin d'honorer l'Éternel.

Ce temple a dans son sein dix colonnes an-
tiques :
Il s'élève au milieu de quatre grands portiques
Qui, par l'immensité de leurs dimensions,
Paroissent embrasser toutes les régions.

(297)

Leur hauteur , leur largeur de Dieu seul sont
connues ;

Des cèdres éternels leur servent d'avenues :
Ces cèdres tout couverts de feux étincelans ,
Étendent en berceaux leurs rameaux éclatans.
Sans interruption , ces rameaux s'aggrandissent :
Cette clarté s'accroît , ces berceaux s'élargissent ,
Afin qu'en ces sentiers vastes et lumineux ,
L'accès soit toujours libre aux prières , aux vœux ,
De ces êtres divins dont la foule innombrable
S'accumule et se porte à sa source ineffable.

Toi esprit autrefois peut-être eût demandé ,
Sur quoi , sur quels appuis ce temple étoit fondé ;
Mais ne lui cherche plus d'autre appui que Dieu
même ;

Vois tout comme inhérent avec l'agent suprême :
Trône , autel , sacerdoce , à son nom suspendus ,
Avec lui-même unis et non pas confondus ,
Expriment à la fois sa vie et sa puissance ,
Et sont les attributs de sa propre existence .
Ce sont là ces objets sublimes et sacrés ,
Dont les sages mortels à mon nom consacrés ,
Concevoient autrefois la divine harmonie :
Il est vrai que ces dons de la source infinie
Nourrissoient seulement mes premiers favoris :
Pour ceux dont je devois ménager les esprits ,
Mon front s'enveloppoit de voiles , de mystères ,
J'avois soin de couvrir d'emblèmes salutaires
Ces traits , ces vérités trop profondes pour eux ;

Mais, Phanor, en prenant ces soins officieux,
J'avois toujours pour but d'exercer leur pensée ;
Pour eux-seuls j'envoyai Coelus, Rhea, Persée,
Pour eux-seuls j'enseignai comment naquit Pallas ;
Quelle force en rocher put transformer Atlas,
Et dans les sombres lieux précipiter Tiphée ;
Quel charme s'exhaloit de la lyre d'Orphée !
Quel pouvoir émané des Dieux libérateurs,
Fit placer dans les cieux Astéropé et ses sœurs,
Et refusa pourtant à l'heureuse Astéropé
Les dons que possédoit la muse Calliope :
Ces dons qui fleurissant sur le mont Cithéron,
Pouvoient fléchir Minos, dessécher l'Achéron,
Expliquer aux mortels les secrets d'Uranie,
Et les initier à ma sainte harmonie.
D'autrefois déposant ces voiles fabuleux,
Je leur offrois des faits plus clairs, plus dignes
d'eux.

C'est ainsi que ma main, au sein de la Chaldée,
Vint allumer ce feu qui remplit la Judée,
Et montra par l'éclat de son embrasement,
Que mes propres *vertus* lui servoient d'aliment.
C'est ainsi que mon nom par d'étonnans prodiges
Des Prêtres de Memphis dissipa les prestiges ;
Que même de Sion la superbe Cité,
Après avoir languï dans la stérilité,
Par mes soins tout à coup nagea dans l'abondance ;
Jusqu'aux bornes du monde étendit sa puissance ;
Sous de nouveaux accords enseignés par les cieux,
Éleva dans les airs ses chants mélodieux ;

(299)

Sut à la fois du haut de sa cime embrasée,
Faire éclater la foudre, ou verser la rosée,
Selon qu'elle eût à perdre ou bénir les mortels.

Bien plus, Phanor, ces traits puisés sur mes
autels,

Toute la terre a vu leurs sources créatrices,
En divisant le cours de leurs eaux productrices,
Venir de mes trésors enrichir l'univers,
Et répandre en tous lieux l'empire de mes vers.

Tu le sais, on a vu l'art de la Poésie,
Après avoir brillé dans le sein de l'Asie,
Se répandre parmi toutes les Nations,
Le sauvage lui-même en sentir des rayons,
Et mon astre depuis l'Ebre jusqu'à la Chine,
Des sciences par-tout précéder l'origine.

Oui, Phanor, on a vu tous les peuples fameux
De l'enfance subir encor le joug honteux,
Et posséder déjà des Poètes célèbres.

On a vu mon flambeau dissiper ces ténèbres,
A son feu chez l'Anglais éclore les Chancer,
Les Fox, les Shakespéar, les Milton, les
Spencer;

Chez les fameux Romains, les Plante, les Térence,
Les Ennius, fermer les siècles d'ignorance;
Le nom français devoir son siècle le plus beau,
Aux Corneille, aux Racine, aux Molière, aux
Rousseau.

Les Dante, les Pétrarque, arracher l'Italie
Au néant où les temps l'avoient ensévelie.

(300)

Enfin ces faits frappans que ma voix t'a cités,
Autrefois chez les Grecs se trouver répétés
Par les chants d'Hésiode et la lyre d'Homère.

Ces pouvoirs, ces trésors, ce flambeau qui
m'éclaire,

A nos deux univers avoient droit d'assurer
Un tel repos que rien n'auroit dû l'altérer;
Et mes élus soumis à des loix si propices,
Auroient pu se nourrir d'éternelles délices:
Et cependant ces jours si beaux, si fortunés,
Si doux pour mon empire, à peine étoient-ils
nés,

Que j'en vis affaiblir et l'éclat et les charmes.
Ce fut pour prévenir de plus grandes allarmes,
Qu'alors je fis briller parmi les Nations,
Ces emblèmes divers, toutes ces fictions
Qui pouvoient de la nuit dissiper les nuages,
Et signaler le port du milieu des orages;
Mais l'homme à ses écarts donnant un plus grand
cours,

Loin de mettre à profit mes utiles secours,
S'est livré d'autant plus à sa pente fatale,
Et de son monde au mien, augmentant l'in-
tervalle,

Chaque jour vers l'erreur il s'est précipité;
Plût au ciel qu'il ne fut que dans l'obscurité.
Mais dans ces derniers temps, un bruit épou-
vantable,

M'a trop appris combien son sort est lamentable.

(301)

Phanor, soudain, j'entends un mélange confus
De sons faux, et d'accens mal formés, mal rendus,
Qui choquest de mes loix la divine harmonie.
Du séjour des mortels je crois ma voix bannie;
Je crois qu'ensevelis dans ce lieux ténébreux,
Ils ont tous oublié le seul art d'être heureux :
Cet art que leur dictoient mes leçons salutaires,
Et je sens que leur voix profanant mes mystères,
Ne va plus désormais remplir ma région
Que des cris de désordre et de confusion.
O douleur ! ... à l'instant la sagesse éternelle,
Qui seconde toujours mon amour et mon zèle,
M'ordonne de paroître à son saint tribunal.
Comme elle me choisit pour servir de canal
Aux dons qu'elle destine aux illustres Poëtes,
Je desirois, suivant ses volontés secrètes,
Déposer à ses pieds les fertiles moissons
Que sa justice a droit d'attendre de ses dons.
Mais en portant mes pas au bord du sanctuaire,
N'y pouvant plus offrir le tribut ordinaire
Des hymnes de la terre et du chant des humains,
Je ne sus qu'élever de suppliantes mains,
Attendre, l'œil en pleurs, humble et dans le si-
lence,
Les ordres souverains de la toute-Puissance.
Du sein des profondeurs d'un nuage enflammé,
Par le feu des esprits dont il est animé,
L'Éternel m'aperçoit ; le nuage s'entrouvre :
La majesté suprême à mes yeux se découvre,
Le Dieu parle : « pourquoi n'entend-je plus les voix

(302)

Des mortels que ton nom a soumis à tes loix ;
Fatigués de te suivre et d'être tes organes,
Ne préfèrent-ils plus que des accens profanes?
Auroient-ils fait un pacte avec l'iniquité ?
Et seroient-ils jaloux de ma divinité ?
Descends vers eux , apprends à leur cœur in-

docile ,
Que sans toi , tous les maux rempliroient leur
asyle ,

Que mon amour pour eux se plait à prévenir
Leurs écarts insensés , bien plus qu'à les punir ;
Mais que si s'arrêtant dans leur obscur dédale ,
Ils ne désavouoient leur coupable scandale ,
Ils forceroient mes dons à se retirer d'eux ,
Et qu'il me suffiroit pour les voir malheureux ,
De les abandonner à des loix étrangères . »
Il dit : les Chérubins de leurs ailes légères
Environnent le trône , et la céleste cour
Se renferme avec lui dans l'immortel séjour .

A peine du Très-haut la parole sacrée
D'un ton si menaçant fut-elle proférée ,
Que je sens de mon zèle accroître la chaleur ;
Ce zèle ne peut plus contenir la douleur
Que me cause le sort de tes malheureux frères ,
Et pour les arrêter dans leur pas téméraires ,
Je vole avec ardeur vers les terrestres lieux .

Par une loi suprême , en descendant des cieux ,
Je voile de mes traits la pompe glorieuse ;
Ma forme par degrés devient moins radieuse ,

Moins vive, accommodée à mes secrets desseins,
Et semblable en tout point à celle des humains.
Comme un ami des arts, j'aborde les Poètes;
Avec facilité je perce leurs retraites;
Mais un coup d'œil jetté sur leurs productions,
M'expliqua dans l'instant ces révolutions
Dont ils avoient troublé ma demeure céleste.
Je vis régner en eux l'erreur la plus funeste :
Ils osoient prononcer sur le vrai, sur le beau,
Tandis qu'ils n'étoient plus guidés par mon
flambeau ,
Et qu'ils méconnoissoient ma sublime origine.
Bien plus, fermant les yeux à ma clarté divine,
Leur foible esprit, déjà si prompt à s'égarer ,
De mes droits souverains prétendoit s'emparer :
Hautement à leur siècle ils vouloient faire en-
tendre ,
Que l'objet exclusif auquel ils devoient tendre ,
En remplissant les airs du bruit de leurs accens,
N'étoit que d'émouvoir, n'importe dans quel sens;
Que toute impression étoit indifférente ,
Pourvu que le pouvoir de leur voix conquérante,
A l'esprit des mortels sut se faire sentir ,
Et sous leur propre frein put tout assujettir.
Ces esprits aveuglés n'aspiroient à mon trône
Que pour déshonorer mon sceptre et ma cou-
ronne ,
Et que pour abuser des pouvoirs de mon nom ;
Cet orgueil , cette soif de leur propre renom ,
De nos premiers rapports resserra l'étendue,

(304)

Et ma lyre pour eux paroissant suspendue :
Tout ce que j'avois fait , les soins que j'avois pris
De leur bonheur, pour eux n'avoit plus aucun prix.
C'étoit peu qu'aveuglés par leur loi ténébreuse,
L'histoire de ces faits leur parut fabuleuse,
Et laissat leur esprit dans son obscurité ;
N'ayant point dans la fable appris la vérité ,
Par les tristes effets d'une erreur déplorable,
La vérité pour eux n'étoit plus qu'une fable.
Mais plus ils se livroient à cet aveuglement,
Plus mon zèle divin desiroit ardemment
De pouvoir dissiper leur funeste méprise.
Ainsi de mes desseins poursuivant l'entreprise ,
Je crus que devant eux je devois prononcer
Des sons assez frappans pour les intéresser.
L'écho de mes accens au loin va se répandre :
Cent Poëtes fameux desirant de m'entendre ,
De toutes parts, vers moi, s'emprescent de voler.
Dans un lieu préparé les faisant assembler :
Qui, dis-je, c'est en vain que votre esprit s'ob-
tine ,
A vouloir de votre art rabaisser l'origine ,
En tâchant d'avilir sa destination.
En vain vous annoncez l'imagination ,
Comme l'unique terme où cet art doit réduire
Les effets imposans que vous pouvez produire.
C'est trop grossièrement méconnoître à la fois,
L'esprit de votre nom et l'objet de vos droits.
L'imagination si vive dans sa course ,
Reçoit, réfléchit tout, mais de rien n'est la source,
Et

(305)

Et rendant les tableaux qui lui sont présentés ;
Dans aucun temps par elle ils ne sont enfantés.
Si votre art ne tient point à la source suprême,
Pourquoi vous adresser à la lumière même ?
Pourquoi le moindre trait que nous peint votre
main ,

Nous le présentez - vous comme un rayon divin ?
Vous semblez , (et quel est l'instinct qui vous
l'inspire)

Croire sur notre esprit n'avoir aucun empire ;
Si dans tous les tableaux que vous nous exposez,
Les couleurs , les objets n'en sont divinisés ;
Si du premier modèle ils ne sont pas l'image.
Aux sources de votre art , c'est assez rendre
hommage ;

Au divin Apollon vous n'offrez pas un vœu ,
De vos droits mutuels qui ne soit un aveu ,
Et ne prouve avec lui votre correspondance ;
Mais voyez à quel point va votre inconséquence :
Vous vous dites sans cesse inspirés par les cieus ,
Et vous ne frappez plus notre oreille et nos yeux
Que par le seul tableau des choses de la terre ,
Quelques traits copiés de l'ordre élémentaire ,
Les erreurs des mortels , leurs fausses passions ,
Les récits du passé , quelques prédictions
Que vous ne recevez que de votre mémoire ,
Et qu'il vous faut suspendre où s'arrête l'histoire :
Voilà tous vos moyens , voilà tous les trésors
Dont nous fassent jouir vos plus ardens efforts.
Pour nous représenter des tableaux si faciles,

V.

(306)

On le sait, les secours des Dieux sont inutiles.
Ces tableaux, ces mortels en sont environnés ;
A l'examen de l'homme ils sont abandonnés.
Vous avez sous les yeux, et l'homme et la nature ;
Vous pouvez aisément nous offrir la peinture
De leur loi, de leur marche et de leur action,
Sans aller recourir à l'intervention
De ressorts destinés à de plus saints usages.
Et même ces tableaux placés dans vos ouvrages,
Que sont-ils comparés aux objets naturels
Que l'homme et l'univers présentent aux mortels ?
Laissez, laissez le soin à la nature vive
D'offrir à notre esprit une étude instructive,
Au lieu de ces objets vaguement entassés
Dans les tableaux confus que vous nous en tracez.

Mais quoi diviniser cet univers sensible,
N'est-ce pas nous prouver l'univers invisible ?
Ce temple où nous sentons que l'on tient réservés
Des trésors et des biens dont nous sommes privés ?
Vous donc qui prétendez que le ciel vous inspire,
Mortels, seroit-ce en vain que du céleste empire
La sagesse eût daigné vous accorder l'accès ?
Non, non : ou renoncez à vanter vos succès,
Ou bien, osez fixer ces sublimes images,
Et ces types sacrés dignes de nos hommages.

(307)

Allez, allez puiser dans les célestes lieux,
Ces tableaux et ces traits qui sont loin de nos
yeux ;

Tâchez de recouvrer la clef du sanctuaire
Dont l'homme à sa naissance étoit dépositaire ;
Entrez-y, recueillez ces trésors fortunés,
Ces lauriers saints qui tous nous étoient destinés :
Puis célébrez le prix de ces biens ineffables,
C'est alors que vos chants vous seront profitables,
Que vous aurez vraiment soulagé nos besoins.

Comment douterions-nous qu'à de semblables
soins ,

Qu'à verser ses trésors le ciel ne nous destine,
Que votre mission, mortels, ne soit divine,
Puisque votre nom seul renferme un sens divin.
L'antiquité nommoit un Poète un dévin :
Effacez de ce mot le vernis ridicule
Que lui donna par-tout l'ignorance crédule,
Et vous reconnoîtrez dans son sublime sens,
Combien le ciel pour vous prodigua ses présents ;
Vous y reconnoîtrez que le droit des Poètes
Marche d'un pas égal à celui des Prophètes ;
Qu'ainsi vous nous devez par votre mission,
De semblables bienfaits, la même instruction,
Puisque de Dieu, comme eux, vous lisez les
merveilles.

Vous avez prétendu ressembler aux abeilles
Qui, dans l'éclat du jour, cueillent de tous côtés

V 2.

(308)

Les sucs et les parfums qui leur sont présentés ;
Mais combien leur talent nous est plus salulaire !
Il soulage nos corps ; les nourrit, les éclaire ;
Et vous à vos travaux qui donnez tant de prix,
Au lieu de procurer ces biens à nos esprits,
Vous ne vous consacrez qu'à votre propre gloire.
Et même à vos leçons comment pourrions-nous
croire ,

Quand vous joignez l'erreur avec l'impiété ?
Jadis les fictions ornoient la vérité ,
Elle leur permettoit de se montrer près d'elle ;
Mais , depuis qu'à ses loix l'homme n'est plus
fidèle ,
C'est elle qui paroît orner vos fictions.

Aussi dans la chaleur de vos productions ,
D'une secrète horreur si vos Muses touchées ,
Entr'ouvrent des enfers les retraites cachées ,
Et pour remplir d'effroi les coupables humains,
Montrent l'impie en proie aux rigueurs des
destins ;

Où si prenant un vol moins sombre et plus
sublime ,

Vous voulez célébrer le Dieu qui vous anime ,
Et par les traits divins de ses dons enchanteurs ,
D'un saint ravissement pénétrer vos lecteurs :
Leur âme ne jouit qu'avec inquiétude ;
Il reste dans le doute et dans l'incertitude ,
Si lorsque vos efforts viennent les émouvoir ,
La franchise chez vous seconde le savoir ;

(309)

Si dans le trouble obscur où leur être se trouve,
L'esprit doit adopter ce que leur cœur éprouve ;
Enfin, si selon vous leur persuasion
Ne doit pas tout son prix à leur illusion.
Ah ! si vous n'êtes pas persuadés vous-mêmes :
Arrêtez - vous , vos chants deviendroient des
blasphêmes ,

Un sacrilège impie, un abîme d'horreurs.
La vérité peut bien excuser les erreurs ;
Mais sa voix menaçante est toujours inportune
A celui qui cherchant la gloire ou la fortune,
Ose employer en vain le nom des immortels,
Et détourner l'eneens qu'attendent leurs autels.
N'allez plus écoutant ce monstrueux parjure ,
Charger la vérité de servir l'imposture ;
Elle désavoueroit le nom que vous portez,
Et vos yeux contre vous verroient de tous côtés
S'élever ces élus, ces célestes ancêtres,
Que vous êtes forcés d'avouer pour vos maîtres.
Ces élus qui remplis de la force des Dieux,
Sur la terre sembloient les habitans des cieux.

Frappez plutôt, frappez notre oreille épurée
Par les sons imposans de leur langue sacrée ;
Et nul trouble n'ira se joindre à nos transports ;
Vos accens émanés de vos divins rapports,
Rendront de vos pouvoirs les faveurs si présentes,
Que rien n'obscurcira ces clartés bienfaisantes ;
Ces rayons que transmet aux mortels vertueux ,
Le sentiment du Dieu qui vient s'emparer d'eux .

v 3

(310)

Qui les brûle et nourrit leur âme épanouie
Des charmes continus d'une joie inouïe.
Mais ces sages instruits des suprêmes décrets,
Qui leur découvroit donc ces sublimes secrets ?
Et nourrissoit en eux cette flamme divine
Qui de son propre feu tirant son origine,
Allumoit dans leur sein un foyer créateur ?
Le respect pour celui qu'ils en croyoient l'auteur,
Le bonheur d'établir sa gloire et ses puissances,
Voilà d'où découloient toutes leurs jouissances.
Leur cœur ne respirant que pour la vérité,
Elle exaussoit les vœux qu'offroit leur piété.
Satisfaits de marcher sous la loi salutaire,
Cette vérité seule étoit tout leur salaire ;
Ils éprouvoient qu'en elle étoit le plus grand prix
Dont elle put payer ses plus chers favoris.
Aussi, tremblant d'amour pour ce précieux gage,
Ils n'en faisoient jamais que le plus saint usage.
Chaque fois que sa main venoit les couronner
Au pied de son autel, prompts à se prosterner,
De ses moindres faveurs ils lui rendoient hom-
mage ;
Ils savoiient que ce soin, aussi pieux que sage,
Sur eux, sur leurs écrits, maintenoit entr'ouverts
Ces trésors dont le ciel féconde l'univers ;
Que sur ce devoir saint la moindre négligence
Des talens et du gout produit la décadence ;
Et que tant d'écrivains ne restoient loins du but
Que pour avoir manqué de payer ce tribut.
Ces douceurs dont leur âme étoit souvent saisie,

(311)

En cultivant ainsi l'art de la Poésie ,
Ce n'est point pour eux-seuls qu'ils en cueilloient
les fruits ;

De leur fécondité plus ils étoient instruits ,
Et plus sur les humains ils les vouloient répandre ;

Ils engageoient les cœurs qui pouvoient les entendre

A s'occuper du soin de révéler les Dieux ,
Et de faire mûrir les germes radieux
Dont la main souveraine annoblit notre essence .
Ces élus n'écoutant que leur sainte éloquence ,
Par leurs sons vertueux instruisoient les mortels ,
Des Dieux par leur amour honoroient les autels ,
Et faisoient ressortir du sein de leurs prières ,
Un trésor de *vertus* , de dons et de lumières ,
Qui de la Poésie annonçant la hauteur ,
Unissoit par sa voix et l'homme et son auteur :
Voilà sur quels appuis ils fondèrent leur gloire .
Aussi la mort n'a point terminé leur histoire .
Leur nom agit toujours depuis qu'ils ne sont
plus ;

Ce nom seul reposant sur de nouveaux élus ,
Peut faire entendre encor leur divine harmonie ;
Dans notre obscurité leur sublime génie ,
A nos yeux incertains peut servir de flambeau :
Oui , Poètes sacrés , oui du sein du tombeau ,
Vous pouvez élever votre voix prophétique ;
Il n'est plus loin de nous cet éternel portique
Où vont de vos accens rétentir les accords .

V 4

Par vos sons il est prêt à verser ses trésors.
Parlez et dans l'instant la divine influence
Sur nous, sur l'univers coule avec abondance :
Parlez et de son souffle elle tient allumé
Ce feu générateur dont tout est animé.
Je sens qu'elle m'élève, et que toute la terre
Avec moi se transporte au sein du sanctuaire ;
Que tout prend un autre être en ce céleste lieu,
Que l'univers renait et que tout rentre en Dieu.
Je sens. . . . Hélas ! Phanor, j'aurais voulu pour-
suivre ;

Mais ceux qui m'écoutaient sembloient ne plus
me suivre.

J'exposais devant eux de trop vastes objets,
Leur esprit absorbé dans de moindres sujets,
Étoit comme étranger au sens de mes paroles ;
Frivoles, ils trouvoient tous mes discours frivoles,
Et je parlois envain à leurs sens prévenus ;
Bientôt même leur œil ne me distingua plus ;
Aux efforts de ma voix, la puissance suprême
Dans moi, dans tout mon être, agissant elle-
même,

De sa divine ardeur paroissoit me brûler ;
Mais trop pure pour ceux qui m'entendoient
parler,

Elle absorba les traits de ma forme grossière,
Me rendit par degré à ma splendeur première,
Et du feu primitif forma mon vêtement.
La prompte agilité de ce saint élément
Rapide me portoit vers la divine enceinte ;

Mon œil, en m'élevant vers ma demeure sainte,
Apperçoit de loin les spectateurs surpris.
Mais malgré ce prodige, ils sentoient peu le prix
Des leçons que ma voix leur avoit fait entendre;
Leur néant empêchoit leur cœur de me com-
prendre.

Des-lors, de leur destin je n'ai plus espéré;
Cet art qu'en ma présence ils n'ont point honoré,
Loin de moi chaque jour dans leurs maïs dé-
génère,

Et mon nom va bientôt se perdre sur la terre.
Quel sera votre appui dans votre obscurité,
Malheureux, poursuivis par votre iniquité?
Les tourmens seuls auront le droit de vous ins-
truire;

Déjà même ma voix ne doit plus les conduire.
Oui, Phanor, en rentrant dans l'immortel séjour,
Un suprême décret allarma mon amour;
L'Éternel me donna des ordres ineffables
De ne plus éclairer ces Poètes coupables
Qui, pour lui, n'ont jamais allumé leur encens.
J'obéis à ses loix, et mes divins accens
Se bornant à remplir les célestes portiques,
Il n'est plus accordé d'entendre mes cantiques
Qu'aux mortels dont l'esprit brûlant de piété,
Vient s'asseoir avec moi près de la vérité;
Dans son séjour sa voix m'a permis de l'admettre,
Et puisqu'à mon pouvoir tu viens pour te soumettre,
Contemple les trésors que réservent les cieux,
A celui dont le cœur craint et chérit les Dieux.

A R A C I N E ,
Auteur du Poëme de la Religion.

PHILOSOPHE éclairé, sublime auteur, vrai sage,
Apôtre à qui Dieu même a prêté son langage,
Des préceptes sacrés tracés dans tes écrits,
Quel mortel peut jamais méconnoître le prix ?
Ces grandes vérités que tu sais nous apprendre,
L'idolâtre est chrétien, dès qu'il peut les en-
tendre ;
Et quelqu'imbu qu'il soit de son opinion,
Il se rend aux attraits de la Religion.

Oui, Racine, ce Dieu qui vient sauver les
hommes,
Ce Dieu dont la bonté nous fit ce que nous
sommes ;
Dessillant tous les yeux, s'annonce dans tes vers
Avec la majesté du Dieu de l'univers.
On se rend sans soupçon à la voix des oracles :
La raison n'ose plus contester les miracles :
Elle admire, se tait, et sans les pénétrer,
Regardant leur auteur, croit et sçait adorer.



(315)

S T A N C E S.

SAGESSE sainte, sois bénie,
Ta main daigne briser nos fers.
Tu dis aux fleuves de la vie :
Coulez sur lui du haut des airs.
Déjà ces sources bienfaisantes,
Comme autant de vapeurs brûlantes,
En traits de feu marquent leurs cours ;
Et dans leurs vives étincelles
M'offrent les splendeurs éternelles
Du Dieu qui précéda les jours.

La barrière des cieux s'entr'ouvre,
Il en sort des torrens d'éclairs ;
Un temple à mes yeux se découvre :
Voici le Dieu de l'univers.
Au seul aspect de sa lumière,
Le front de la nature entière,
S'épouvante et vient se courber ;
Et frappés de son nom sublime,
Les astres, la terre et l'abîme,
Dans le néant semblent tomber.

Toi seul, toi dont l'auguste empreinte
Manifeste un être immortel :
Homme, sois sans trouble et sans crainte,
A l'approche de l'Éternel.
Réflet de la suprême essence,
Extrait de ton Dieu, sa présence

(316)

Sauroit-elle t'épouvanter ?
Ce soleil saint ne peut paroître,
Sans renouveler dans ton être,
Le feu qui te fait exister.

Oui, mortel, oui ta loi se fonde
Sur la vie et la vérité ;
Tu peux dès ce lugubre monde,
T'asseoir dans l'immortalité ;
Tu peux d'un regard magnanime,
Fixant ce soleil qui t'anime,
Ouvrir ton âme aux saints transports ;
L'homme est la lyre de Dieu même :
Il peut, sous cette main suprême,
Exprimer les divins accords.

Laisse l'audacieux Lycée
Avec ses bruyantes leçons ;
Dans les sources de ta pensée,
Il veut t'injecter ses poisons.
Que font ces plantes malfaisantes
Qui, par leurs couleurs séduisantes,
Ont pu trop souvent t'éblouir ?
N'alimente point leur prestige,
Tu verfas sur leur propte tige,
Tout leur venin s'évanouir.

Mais qui chantera la merveille
Que sur moi Dieu veut opérer ?
Mes yeux, mon esprit, mon oreille,
Qui pourra vous y préparer !
Il veut oubliant mes souillures,

(317)

Étendre sur mes mains impures,
L'onction de la sainteté,
Et versant sur mes sacrifices,
Des flots, des torrens de délices,
M'absorber dans son unité.

C'est pour enfanter ce prodige,
Qu'il nous livre tous ses trésors,
Et qu'à la fois sa main dirige
Une infinité de ressorts.
Mille organes de sa sagesse
Veillent et poursuivent sans cesse,
L'heureux terme de ses desseins ;
Et forment un grand tabernacle
Où se consomme un grand miracle,
La renaissance des humains.

QUELS soins pour dissiper les voiles
Qui le dérobent à mes yeux !
Il a donné l'ordre aux étoiles
D'écrire ses plans dans les cieux.
Il a fait don à la nature
De cette lumière assez pure,
Pour s'unir aux divins rayons ;
Enfin il a dit à la terre,
Que ton sein soit dépositaire
De l'un de mes célestes noms.

HOMMES choisis, divins prophètes,
Qu'il fixa près de ses autels,
Je vois les types que vous faites
Parmi les aveugles mortels.

(318)

Vous avez dû remplir le monde
De cette sagesse profonde,
Dont Dieu vous avoit revêtus ;
Pour montrer qu'à tout il préside,
Et vers lui nous offrir un guide
Dans le flambeau de vos vertus.

Et vous pures intelligences,
Qui ne connoissez d'autre emploi
Que de verser vos jouissances
Dans les cœurs qui cherchent sa loi ;
Votre lumineuse pensée
Se montre toujours empressée
D'établir la grande unité ;
Et par-tout votre voix puissante,
Comme une semence vivante,
Fait germer la Divinité.

Je puis t'invoquer Dieu suprême,
Par tous ces organes divers.
Je le puis par tes Anges mêmes,
Par les trésors de l'univers,
Par les élus et par les sages
Que tu choisis dans tous les âges,
Pour nous faire entrevoir ton jour ;
Mais reprends ces droits, ô mon père !
Je sens que mon âme préfère
De t'invoquer par ton amour.

FRAGMENS
LITTÉRAIRES.

~~~~~  
*VOLTAIRE.*

---

**I**L est impossible de ne pas admirer cet homme extraordinaire qui est un monument de l'esprit humain; mais je l'ai dit ailleurs: il est encore plus difficile de l'estimer et de l'aimer. On ne voit pas en lui la trace d'une seule bonne qualité.

Son esprit souple et flexible se prêtoit à tous les sujets, prenoit toutes les couleurs et tous les tons. Un style correct et pur donnoit un prix de plus aux charmes de son éloquence. Abondant, facile, riche en littérature, se souvenant de tout, infatigable dans le travail, il n'est pas étonnant qu'il ait donné dans tant de genres différens, et qu'il ait donné dans plusieurs avec des succès remarquables. Il y auroit dans ses ouvrages de quoi faire la réputation de plusieurs hom-

( 320 )

mes. Son histoire générale, à cela près de l'opinion favorite qui l'a gouverné toute sa vie, et qui perce là comme ailleurs, est digne d'éloge, et porte avec elle un intérêt que n'ont pas les autres histoires, où le style et le gout manquent. Les histoires particulières de Pierre I, de Charles XII, celles de Louis XIV, suffiroient pour faire la fortune d'un écrivain; il en est de même de la Henriade toute seule, de ses pièces dramatiques tragiques, et de quelques-unes de ses comédies; il en est de même de ses ouvrages moraux, soit en prose, soit en vers; enfin il en est de même sur-tout de ses pièces fugitives qui semblent être son vrai genre. Si cet homme rare n'avoit pas perdu une grande partie de sa vie à déclamer contre ce qu'il n'entendoit pas, s'il n'avoit pas diffamé les littérateurs, Fréron, Nonnote, la Beaumelle, Clément, Guyon: en un mot; s'il n'eût pas eu le malheureux penchant de porter le ridicule sur tout, puisqu'il l'a porté jusque sur les noms, ( témoins son baron de Tender ten treunk ); il eût pu pousser encore plus

plus loin ses talens naturels dans les genres qui l'avoient rendu si célèbre à juste titre. Je regrette sur-tout que dans l'âge mûr, il n'ait pas repris par-dessous œuvre toute sa Henriade. S'il avoit eu la prudence de se fortifier dans les principes et les idées dont cet ouvrage étoit susceptible, et qui auroient donné plus de mouvement à son Poëme, ç'eût été une production immortelle, supérieure aux Iliade, aux Enéide, aux Orlando, aux Jérusalem délivrée, aux Paradis perdu, etc. parce qu'il rassembloit en lui une partie des talens de tous les auteurs de ces Poëmes, et qu'il avoit de plus un gout si fin, si délicat, si soutenu, qu'il eût prêté des graces à ce qui souvent n'a été que monstrueux dans ses collègues. Mais aussi l'homme n'étant pas universel, peut-être est-ce ce gout si parfait qui a été le mérite dominant de Voltaire, et qui par conséquent a pris sur les autres dons, tels que l'élévation et l'invention qui sont très-voisines l'une de l'autre. Il s'étoit fermé de bonne heure la porte à la vraie élévation, et par-là se l'étoit fermée à

l'invention, aussi dans ses ouvrages il y a beaucoup de choses qui charment, qui intéressent, et qui font plaisir, mais il y en a peu qui transportent et qui étonnent. Son envie de plaire ou de régner, la timidité de notre composition française qui nous permet à peine d'avoir du génie, et l'impression révoltante qu'il éprouvoit pour peu qu'il contemplât la région du merveilleux et du religieux, parce qu'il a pris sans cesse l'abus pour la chose, tout cela a refroidi les élans naturels de son cœur qui se sont montrés quelquefois, même dans son épître à Uranie. Ces élans étant refroidis, il ne pouvoit plus monter jusqu'à la sphère des choses neuves, encore moins à la sphère des choses vives, et il étoit obligé, d'aller à droite et à gauche, ramasser quelques substances parmi les domaines de ses voisins. Mais l'art inimitable avec lequel il les assaisonnait, donnoit un prix apparent à des choses qui en avoient peu en réalité; et comme le vulgaire est bien plus sensible à la forme qu'au fond qui est rarement à sa portée, il n'est pas étonnant que

( 323 )

Voltaire avec des talens rares , ou des vertus nulles ou médiocres, ) ou plutôt avec un génie qui a sucé du mauvais lait ), ait une réputation si générale. Je ne puis lui pardonner d'avoir traité Rousseau comme il l'a fait dans son Poëme de la guerre civile de Genève, et dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages.

Voltaire n'étoit ni athée, ni matérialiste, il avoit trop d'esprit pour cela; mais il n'avoit pas assez de génie ni de lumière pour croire à quelque chose de plus. Il est des vérités qu'on ne croit point, si on ne les approfondit qu'à moitié: pour en être persuadé et convaincu, il faut les approfondir tout-à-fait, ou point du tout; il faut en être frappé, soit par le cœur, soit par l'esprit; il faut être simple ou sublime: il faut avoir ou l'amour ou la lumière, Voltaire n'avoit ni l'un ni l'autre. On nous a dit souvent, *in medio stat virtus*, c'est pour cela qu'il est si difficile de l'atteindre. On pourroit croire même que ce milieu n'est pas de notre compétence, et qu'il appartient au propre centre de tous les centres. Voilà

x 2

( 324 )

pourquoi ceux qui ne vont qu'à moitié chemin ne prospèrent point, parce que cette place ne peut leur convenir : voilà pourquoi on devrait nous recommander l'équilibre parmi les degrés extrêmes, parce que ce seroit être dans une situation qui participeroit et du génie et de la simplicité, c'est-à-dire de la lumière et de l'amour.

**Z**AIRE passe non-seulement pour une des pièces les plus tragiques, mais encore pour l'une des plus parfaites. Comme les auteurs dramatiques ne s'occupent que de nous causer des émotions, n'importe dans quel genre, ils ne sont pas fort difficiles sur les sources où ils vont les puiser. Si Voltaire avoit remonté jusqu'au sommet des religions en général et du christianisme en particulier, il auroit vu qu'il ne fondeoit toute la fable de sa tragédie, que sur les nuages dont les hommes ont recouvert par-tout la chose religieuse. Lusignan, Nérestan, etc. n'ont que le christianisme de forme et d'opinion, et n'ont point le christianisme vif et lucide;

( 325 )

ils dominent sur l'esprit de Zaïre par cette seule puissance , et nullement par l'empire de la vraie lumière. Le christianisme vif n'auroit point interdit le mariage entre Zaïre et Orosmane. St. Paul avoit dit que la femme fidelle justifieroit le mari infidèle. Zaïre qui avoit déjà eu tant de droits et tant d'empire sur Orosmane , en auroit eu un bien plus important et plus brillant , si elle avoit su l'amener au véritable christianisme qui auroit tout concilié. Mais l'auteur comme Poète , cherche à nous attacher et à nous intéresser , et il cherche fort peu à développer le christianisme. D'ailleurs il faudroit le connoître ce christianisme , pour en faire un pareil usage. Faute de cette connoissance , l'auteur n'employe le ressort religieux du christianisme extérieur , que pour faire immoler Zaïre à la fureur d'un amant qui se croit outragé , et que pour la rendre victime d'une méprise , ( ce qui est ce en quoi consiste tout l'art des Poètes ) , il est censé par-là ne mettre la vérité sur la scène que pour la rendre le jouet d'un destin inférieur

x 3

( 326 )

qui n'est autre chose que l'*astral*. Mais on sait ce que la vérité est pour les Poètes : ils ne cherchent qu'à recueillir des palmes , et quand on voit Orosmane s'en aller dans l'autre monde avec la consolante idée d'avoir été aimé de celle qu'il a tuée , l'auteur croit avoir atteint le dernier terme de son art , et avoir tous les droits possibles à notre admiration. Ce qui me console , c'est que la Harpe avoue dans ses remarques , que l'amour n'est qu'un délire ; je ne lui passe pas aussi aisément d'avoir dit que la mort finit tous nos maux quelqu'ils soient. Mais la Harpe étoit plus fort en littérature qu'en philosophie spirituelle.

---

ROUSSEAU, de Genève.

---

IL étoit né avec un grand feu dans l'esprit et dans le cœur , choses qui ne vont pas toujours ensemble , mais qui se trouvoient réunies en lui. La preuve qu'on en peut donner , c'est qu'il avoit le gout



du bien, qu'il avoit des idées profondes, une vue perçante et un grand sens, qu'il aimoit l'homme, et sur-tout qu'il les a crus long-tems tous parfaits, tous excellens. Quand ensuite il est venu par l'âge et l'expérience à faire comparaison de l'opinion qu'il avoit eue des hommes, avec la manière d'être qu'il leur a trouvée, il a été si revolté du contraste, il a été si choqué de les voir aussi loin de leur terme; enfin il a été si furieux de s'être trompé, que cela lui a causé un ébranlement qui l'a jetté dans l'extrême opposé à celui où il s'étoit tenu pendant une grande partie de sa vie; et après avoir commencé par croire tous les hommes excellens, il a fini par les croire tous des monstres: ce qui l'a conduit à la folie, car il est très-probable qu'il est mort fou.

Si cet homme rare et doué de si grands dons, avoit eu le bonheur de tomber en des mains éclairées, quel fruit n'auroit-il pas produit? Ses ouvrages sont d'une philosophie si profonde, qu'on ne peut trop admirer la force de son génie; il a été

( 328 )

seul infiniment loin dans une carrière où Voltaire n'a seulement pas mis le pied. Il a frappé sur de véritables bases, sur des cordes parfaitement sonores, et il en a tiré des sons qui ont droit de surprendre les plus instruits. Il démontre la nécessité de l'existence de ce que Voltaire regardoit comme nul et comme impossible. Enfin, en établissant un parallèle entre ces deux grands personnages, il sera sûrement tout à l'avantage du philosophe. On ne peut s'empêcher d'aimer et d'estimer Rousseau : peut-être qu'on ne le doit pas admirer autant que Voltaire qui a embrassé un champ plus vaste, et qui possédoit des talens plus brillans ; mais au moins, si cette admiration n'est pas si complète en sa faveur, l'autre terme de comparaison est tout à sa gloire, et autant il est vrai qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer, autant il est vrai qu'on ne peut point aimer Voltaire. Dès l'âge de 20 ans, j'ai senti et dit : que je ne voudrois pas de tout son esprit, à la charge d'avoir son moral et son caractère.

( 329 )

EMILE. Rousseau a dit dans la préface de cet ouvrage , p. 2 , qu'il n'aimoit point à remplir un livre de choses que tout le monde savoit : il n'y a qu'à voir dans le tome 2 , page 351 , 52 et 53 , s'il a tenu parole.

Au reste , malgré cette contradiction qu'il a de commun avec tant d'autres , son Emile est un ouvrage intéressant pour l'âme , pour l'esprit et pour le gout. On ne le connoît pas dans les grandes villes où on n'a pas le temps de lire , ni l'esprit assez d'assiette pour pouvoir profiter de ses lectures. Il faut être dans une atmosphère calme et vertueuse , pour que les leçons de sagesse que Rousseau nous donne dans son ouvrage puissent trouver entrée chez nous. Ce que j'ai remarqué de plus beau dans l'ordre philosophique , c'est la première partie de sa profession de foi du Vicaire savoyard ; je ne connois rien parmi les modernes , ni parmi les anciens , de mieux pensé que cette première partie. La nature spirituelle de l'âme et l'existence de la Divinité y sont fondées sur des bases

claires et incontestables ; il n'a pas été aussi heureux dans la seconde partie qui traite du Christianisme ; il avoit peut-être le Christianisme dans son cœur , mais il n'étoit point assez éclairé pour l'avoir aussi dans l'esprit. Heureusement que Dieu n'y regarde pas aussi près que nous. Aussi le sort de Rousseau dans l'autre vie , ne doit pas paroître dénué de toute espérance en la miséricorde divine , attendu qu'il a eu le courage de reconnoître devant les hommes la divinité de Jésus-Christ , lorsqu'il a comparé dans Emile , la mort du Messie à celle de Socrate. Il ne faut plus qu'un mot , pour que la clémence suprême remplisse son vœu qui est de trouver jour à nous faire grace.

Voltaire a pris une marche bien opposée à celle de Jean-Jacques , et l'imprimerie facilitant la promulgation des idées humaines , on ne sait comment , ni où s'arrêtera le cours qu'on leur donne. On ne sait comment payer le sang qu'on a répandu par-là et qu'on répand ensuite malgré soi , quand une fois l'arme est braquée.

Un reproche que l'on fait à J.-J., c'est d'avoir voulu justifier et presque diviniser l'amour et l'attrait de l'homme pour la femme : car tout en nous laissant cette passion , il n'a cessé d'élever devant nous l'édifice de la vertu. Mais la vertu est encore plus naturelle à notre âme et à notre cœur , que l'amour n'est naturel à notre être physique et corporel ; d'autant que la première de ces impressions ne fait que s'accroître , dès qu'on l'a sentie , et que la seconde ne peut que diminuer. Ainsi tous les hommes se laisseroient entraîner à la vertu , si on la leur montrait sous son vrai jour. Au lieu que l'amour ne subjuguera que ceux qui sont faits pour le connoître , les autres ne prendront de l'amour que le romanesque. Il sera donc arrivé que les ouvrages de Rousseau auront fait fort peu d'amoureux , et beaucoup de gens vertueux ; et de plus , que les semences de vertu qu'il aura plantées pourront demeurer , tandis que les passions qu'il aura fait naître , seront comme nulles ; la vue d'une femme aimable fait plus en ce genre que tous les livres.

## L I T T É R A T U R E

*Du dernier siècle.*

**J**E trouve qu'elle a un grand mérite au-dessus de la nôtre. Je trouve que les Écrivains du siècle précédent s'occuppoient vraiment de la chose littéraire, au lieu que ceux du nôtre s'occupent du Littérateur. Voyez avec quelle assiduité Boileau poursuivoit la perfection de son art: voyez en même - tems son respect pour toutes les choses louables et estimables. Son Epître à l'abbé Renaudot, prouve sa sagesse et sa piété, quoiqu'il ne fut point assez aveugle pour se dissimuler les abus. Voltaire étoit bien loin de cette mesure. Il n'a porté toutes ses forces que sur le ridicule; il ne nous a jamais parlé que des abus, parce qu'il ne connoissoit pas autre chose: en outre, il a prodigieusement négligé son talent littéraire; il n'est donc pas étonnant qu'il soit peu aimé, qu'il finisse même par être peu lu, tandis que Boileau sera lu et aimé dans tous les

( 333 )

temps. A la suite de nos Littérateurs modernes , sont venus nos Philosophes systématiques et matérialistes , dont le règne n'étoit pas commencé encore lors du dernier siècle. Si l'on vouloit faire de toutes ces nuances un rapport et une comparaison convenables, on pourroit dire que les Littérateurs du dernier siècle ont très-bien fait leurs humanités, que ceux du nôtre ont fort mal fait leur rhétorique et leur philosophie.

---

P A R A L L E L E

DE ROUSSEAU ET DE BUFFON,

*Par M. Hérault de Sechelles, ( Journal encyclopédique du 15 avril 1786. M. Hérault de Sechelles, avocat général au parlement de Paris , a publié le parallele suivant. )*

---

**R**OUSSEAU a l'éloquence du génie, Buffon le génie de l'éloquence; Rousseau analyse chaque idée, Buffon généralise la science et ne daigne particulariser que l'expression. Rousseau démêle et réunit toutes les

sensations qu'un objet fait naître; Buffon ne choisit que les plus grandes, et les combine pour en composer de nouvelles. Rousseau semble avoir écrit pour des auditeurs, et Buffon pour des lecteurs. Dans les belles amplifications auxquelles s'est livré Rousseau, on voit qu'il s'enivre de sa pensée; il s'y complait et tourne autour d'elle jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée dans ses plus petites nuances. C'est un cercle qui, dans l'onde la plus pure, s'élargit souvent au point de disparaître. Lorsque Buffon présente une vue générale, on dirait un faisceau, une masse d'idées, dont le mouvement est toujours accéléré par de nouvelles pensées, et qui frappent avec d'autant plus de force, qu'elles sont plus éloignées du point dont elle partent. Rousseau par une suite de son caractère, se fait presque toujours le centre de ses idées; elles lui sont plus personnelles qu'elles ne sont propres au sujet, et l'ouvrage ne présente que l'ouvrier. Buffon par une connoissance intime et du sujet et de l'art d'écrire, rassemble toutes les opérations de l'esprit,



pour révéler les mystères et développer les œuvres de la nature ; son style formé d'une combinaison de rapports , devient alors un style nécessaire : il grave tout ce qu'il peint , et féconde tout ce qu'il touche. Enfin Rousseau par l'activité de son génie a imprimé le mouvement à tous les sens que donne la nature , et Buffon , par une plus grande activité , semble s'être créé un sens de plus.

Pour moi j'accorderai , si l'on veut , à Buffon une plus grande correction de style qu'à Rousseau ; mais je trouverai toujours plus d'intérêt à lire le dernier que le premier. Celui-ci ne me parle que de la nature , et malgré l'appareil pompeux de son éloquence , on voit trop combien son sujet est au-dessus de lui , et qu'au lieu d'en être le peintre , il s'en fait malheureusement le fabricant ; l'autre moins entreprenant et plus livré à la raison du sentiment qu'à la raison scientifique , n'a pas cherché à expliquer ce que ni les savans , ni Buffon , n'entendent , et qu'il convenoit ingénument n'entendre pas plus qu'eux. L'homme a

été son objet , et comme c'est la seule science que nous apportions au monde avec nous-mêmes , et qui n'ait pas besoin d'échafaudage , ni de grandes recherches quand elle est cultivée avec bonne foi et simplicité , il a parlé à l'âme de tout le monde , et parce qu'il a parlé de l'homme beaucoup mieux qu'une infinité d'Écrivains , il a attaché avec justice la plus grande partie de l'humanité. La nature est voilée pour l'homme jusqu'à ce qu'on lui ouvre les yeux ; si dans cet état d'aveuglement , il veut faire un pas dans la science , il est clair que ce pas sera un système. C'est le contraire dans la science de l'homme , c'est la seule où les systèmes disparaissent , à mesure qu'on avance.

Buffon a dit dans ses époques de la Nature , pag. 5 , tom. 1.<sup>er</sup> , que l'âge d'or de la Morale , ou plutôt de la Fable , n'étoit que l'âge de fer de la Physique et de la vérité. Voilà une phrase imposante , parfaitement écrite , et qui semble renfermer un sens si profond et si grand , que la plupart des lecteurs admirent sans

se

(337)

se permettre d'hésiter et de douter de la science du docteur qui leur parle avec tant d'empire. Cependant, s'il avoit eu la première donnée sur l'histoire de l'homme, se seroit-il énoncé ainsi?

---

DIFFERENCE DE VOLTAIRE

A RACINE,

*En fait de style.*

---

JE trouve que leur manière, leur faire en un mot, pour parler en terme de peinture, est absolument opposé. Je pense que Voltaire est plus attaché à la forme qu'à l'idée, et Racine plus à l'idée qu'à la forme; de façon que quand ces deux Ecrivains se trouvent serrés par les difficultés de l'expression, Voltaire prendra plutôt sur l'idée pour satisfaire à la loi de la forme, et Racine aimera mieux que la forme souffre un peu, et que la pensée ne fasse aucun sacrifice. Je ne puis nier que je donne de bon cœur la préférence à ce dernier parti. Malgré

Y

Cela , quelque soit le succès de ces beaux esprits , on ne peut que gémir quand on les voit si loin du but.

L'objet des Poètes , des Orateurs et des Ecrivains en général , n'est que de bien dire ;

L'objet des sages est de bien penser ;

L'objet des justes est de bien agir.

Ces deux dernières classes sont ce qui occupe le moins les beaux esprits. Les ouvrages des Poètes , des Orateurs et des Ecrivains en général , ne sont que des peintures de la vérité ; ils sont pour notre esprit ce que seroit pour un grand Prince et un Souverain belliqueux une armée de portraits.

*Du Style en général.*

---

Le style n'est pas seulement dans les langues l'art d'arranger ses phrases et de peindre ses idées ; c'est aussi l'art de conduire le lecteur au but que l'on s'est proposé , et cet art mérite de porter le nom de sagesse. J'y ai manqué dans mes ouvrages qui n'ont jamais eu d'autre ob-

jet que de conduire l'homme à se respecter lui-même , et à offrir tout son être au principe suprême dont il descend. J'ai toujours eu devant les yeux les ennemis à qui j'avois affaire, les philosophes ; comme ils n'ont opposé contre la vérité que des raisonnemens froids et secs puisés dans l'ordre des choses matérielles, je me suis cru obligé de les combattre par les mêmes armes. Mais qu'on puisse le faire avec avantage, en leur prouvant que par la nature même et leur erreur et leur ignorance , cependant on manque son coup , si l'on fait ce combat avec froideur, et si l'on s'enterre avec eux dans la poussière de leur école et de leurs principes. Premièrement on leur est absolument inutile, parce que ce n'est point avec des moyens aussi froids qu'on peut corriger la froideur qui les retient eux-mêmes dans la mort. Secondement, les gens de bonne foi que l'on veut préserver de cette mort, gagnent fort peu à ces tentatives, si l'on n'employe que ces mêmes moyens ; il faut de temps en temps, et par des passages vifs, élever

( 340 )

leur pensée , les réchauffer assez pour qu'ils puissent eux - mêmes percer plus aisément les objets qu'on leur présente , et en retirer le fruit qu'on se propose. C'est à la vie à aller chercher la vie. D'ailleurs il est des choses si sublimes , qu'on les déshonore , en les traitant avec le compas et la froide rigueur de la méthode. Il y a trop de cette méthode dans mes écrits , en comparaison du peu d'enthousiasme. Ce seroit un plus grand danger peut - être de n'y mettre que de l'enthousiasme , et d'être foible dans la logique et les observations naturelles. Le point de perfection seroit donc de réunir ces deux genres. C'est à quoi j'ai manqué jusqu'à présent.

---

POETES PAUVRES,  
POETES RICHES.

---

LES Poètes de génie ont été pauvres , et sont morts dans la misère. Tels ont été Homère , Dante , Rousseau , le Tasse ,

Milton. Les Poètes d'esprit ont fait leur fortune , et sont morts dans l'opulence. Horace , Virgile , Voltaire en sont des exemples ; ils ont été aussi comblés d'honneurs , sur - tout les deux Poètes latins qui mangeoient à la table d'Auguste et à ses deux côtés , *inter suspiria et lacrymas*. Rien ne fut plus flatteur que ce que la faveur a fait pour Virgile , de lui conserver l'héritage de ses pères , et de sauver cet héritage des proscriptions de l'Empereur , bienfait que le Poète a si bien célébré dans ses églogues.

M. de la Harpe , dans les leçons de littérature qu'il a faites au lycée de Paris , en 1786 , s'est plaint de ce que notre siècle faisoit quelques difficultés d'accorder le titre de génie à Voltaire. Il nous a lu même une note de Boileau qui a paru ne pas le refuser à Quinault , à Cottin , et à quelques autres auteurs qu'il a déchirés dans ses satyres. Mais c'est à mon avis tirer d'un petit fait une trop grande conséquence. Boileau a rendu justice à ces auteurs , en leur accordant quelquefois le génie des objets qu'ils ont

traités On en peut accorder autant à Voltaire en plusieurs circonstances; mais il y a encore bien loin de-là à ce qu'on appelle un génie. Un génie ne croit qu'au sublime, il y fait pour ainsi-dire sa demeure; mais où ce sublime peut-il exister, si ce n'est dans le développement de nos rapports avec notre source? or Voltaire ne croyoit point à ces rapports, parce qu'il ne les a jamais compris, et qu'il n'a rien rencontré dans sa carrière qui ait pu l'aider à les comprendre. Il est donc bien clair que, quoique Voltaire soit un monument de l'esprit humain, quoiqu'il ait eu souvent le gout le plus fin, le génie même de donner à ses pensées la plus belle forme et l'éclat le plus brillant, il n'étoit cependant pas un génie, puisqu'il méconnoissoit la seule source où le vrai génie se puise, se forme et s'alimente; mais il n'est pas étonnant que les Littérateurs modernes dévoués à la philosophie académique, se révoltent contre ces jugemens: ils sont aussi loin que Voltaire de ces grands principes. Ils portent toute leur attention et tout leur



enthousiasme vers la forme et l'envie de montrer de l'esprit. Comment Voltaire ne seroit-il pas leur apôtre ?

J'avois toujours présumé qu'il y avoit une raison cachée pour que Voltaire eut déchiré avec tant de malice et d'acharnement, un honnête-homme et rempli de mérite ainsi que de talent, tel que M. le Franc de Pompignan. Je ne pouvois soupçonner ce digne homme d'aucun mauvais procédé envers celui qui s'étoit déclaré si ouvertement son détracteur : j'ai eu enfin le mot de cette énigme. Voltaire n'agissoit pas par lui dans toutes ces diatribes ; il étoit poussé par des gens de poids qui s'étoient concertés pour détruire jusqu'aux moindres vestiges de religion, et persécuter ceux qui en avoient, et qui, par leurs talens, pouvoient lui fournir trop d'appuis. L'un d'eux s'est vanté, même plusieurs fois, d'avoir enfin chassé J. C. de la bonne compagnie : trois ministres fameux ont passé pour être le complot, le duc de Choiseul, le marquis de Pomba

et le comte d'Aranda. On peut remarquer en effet que c'est sous le ministère du duc de Choiseul, que Voltaire s'est donné le plus de liberté.

---

## PASSIONS

*Dans les Pièces dramatiques.*

---

UN des grands inconvéniens du théâtre, c'est d'accoutumer l'esprit du spectateur à regarder les passions, les vices et les défauts de l'humanité, comme une chose si naturelle et si inhérente à son essence, que le tableau ne nous en affecte plus, et ne nous fasse plus faire sur nous-mêmes un retour utile et salutaire, et affligeant pour nous, lorsque nous y trouvons de la ressemblance avec notre être. Alors notre sensibilité ne portant plus sur notre propre perfectibilité, le théâtre, loin de nous être avantageux, ne fait que nous endurcir de plus en plus; aussi ce n'est que par une suite de l'usage et de la coutume, que l'on demande

que dans une pièce le vice soit puni et la vertu récompensée, parce que le cœur n'est pour rien dans cette rigueur, et que l'on ne s'y prête que par l'habitude. Mais comme l'esprit ne peut pas rester vide, il faut, quand les charmes de la vérité et de la vertu ne l'attirent plus, qu'il se rejette sur les objets accessoires, tels que le style, la pureté de la diction, l'invention, l'intrigue et sur-tout la justesse des tableaux et des caractères. Le but de l'art dramatique n'est pas de corriger, c'est de peindre. Les auteurs ne sont que des peintres et non des philosophes et des sages. On ne leur demande pas de déraciner les vices ; on ne leur demande que de les représenter au naturel : ce sont des peintres à qui on ne demande pas d'exterminer les monstres et les serpents, pourvu qu'ils en offrent à nos yeux la copie exacte et fidelle. Aussi, les productions de ces auteurs ne font pas plus d'effet sur nous que les tableaux qu'enfante la peinture. Nous admirons l'art qui les enfante, mais nous n'avons pas peur des objets

( 346 )

difformes et monstrueux qu'ils nous offrent, et nous ne cherchons pas à nous en préserver. Toutes ces images engourdissent le courage faute de l'exercer, et c'est ce sommeil qu'on ne peut trop regarder comme dangereux, parce que l'état où il nous tient, n'est guère différent de la mort.

Le défaut que le théâtre a par rapport au moral de l'homme, les Poèmes épiques l'ont par rapport au spirituel. On y juge le merveilleux qui s'y montre, comme on juge les tableaux dramatiques. Le génie inventif est ce qui frappe le plus dans cette vaste carrière, et le fond des choses que l'auteur y présente, n'inspire qu'un léger intérêt pour ne pas dire un intérêt nul. De même que le spectateur n'a pas cherché en lui, pour mettre à profit les leçons que le théâtre lui donne, de même le lecteur des Poèmes épiques, se bornant à une admiration stérile, ne cherche point à faire tourner au profit de *la vérité*, les grandes étincelles de lumière dont involontairement les auteurs de ces ouvrages les ont

( 347 )

remplis, parce que dans le premier exemple, l'homme n'a pas cru que sa nature fut susceptible de se corriger, puisqu'on lui montre les défauts de son espèce, comme inhérens à son essence; et parce que dans le second, ne croyant aucune base vraie à tout ce qui lui est inconnu, il ne voit dans ces grands ressorts épiques que les produits de l'esprit et de l'imagination humaine.

Tels sont les fruits de l'ouvrage de l'homme : il s'épuise à faire et à enfanter des peintures qui n'étant point le résultat de l'esprit de vie, ne peuvent le communiquer à ceux qui les contemplent, et au contraire les plongent quelques degrés plus bas qu'ils n'étoient, parce qu'au moins ils avoient l'espérance intérieure, le pressentiment secret de quelque chose de réel et de salutaire, et que toutes ces productions le leur ravissent.

---

---

MANZOR HAGIANI VISIR  
DE MARALDI,

*En 782 de notre ère.*

---

**L**E Calife, après les prières et les dévotions dont il s'acquitta à la Mecque, fit au peuple des largesses considérables. Il remarqua que Manzor continuoit à prier avec beaucoup de dévotion : Makadi l'interrompant lui dit : et vous, pourquoi ne demandez - vous rien ? J'aurois grand tort, répondit le pieux Musulman, de demander dans la maison de Dieu à d'autres qu'à lui, et autre chose que lui-même. ( histoire des Arabes. )

Quelle leçon ? Il n'y a personne, riche ou pauvre, chrétien ou non, qui ne puisse en profiter.

---

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

---

**L**ES Allemands pensent plus profondément que les Français. Les Français

écrivent plus purement et d'une manière plus attrayante et plus régulière. Les livres des Allemands valent mieux que les nôtres; les nôtres sont mieux faits. Aussi quand nous en faisons paroître quelques-uns de remarquables, les Allemands en prennent le cadre qu'ils appliquent ensuite sur un fond de leur crû, et réunissent ainsi le fond et la forme. Ils ne sont pas encore aussi avancés que nous dans la perverse philosophie matérielle; et la preuve qu'on en peut donner, c'est qu'ils ont encore des systèmes, au lieu que nous n'en avons plus, c'est-à-dire que nous ne croyons plus à rien, parce qu'au moins un système suppose une croyance. Il ne faut pas croire que les Allemands restent long-temps à ce point. Ils sont en route pour aller plus loin: ils sont déjà à la philosophie d'Aristote, et Dieu sait jusqu'où ce docteur peut les conduire. Pythagore a eu la sagesse dans la tête et dans le cœur; Socrate l'a eue plus dans le cœur que dans la tête; Platon l'a eue plus dans la tête que dans le cœur; Aristote l'a eue au bout de la

( 350 )

langue ; Alexandre l'a eue tantôt au bout de son épée , tantôt dans son estomac ; je ne sais plus quelle place lui donneront les Allemands , et si à la longue ils ne la laisseront pas évaporer tout à fait , comme nous autres Français.

---

LA FOLLE JOURNÉE ,

*Écrit en 1788.*

CETTE pièce pétille d'esprit. Elle choque en même temps les mœurs , le gout , la vraisemblance , les égards même dus au Gouvernement.

Figaro paroît évidemment le portrait de l'auteur qui , ayant fait toutes sortes de métiers , et n'ayant pu se distinguer que par de l'esprit , a plutôt voulu nous faire rire des abus , qu'il ne s'est occupé de nous peindre le mérite et la vertu. Il dit beaucoup de mal des grands. J'ai peur que ce ne soit , parce qu'il ne l'est pas lui-même. La diatribe de Figaro dans le 5.<sup>e</sup> acte , est si libre , que je suis surpris que cela ait passé à la censure. Cette



licence contre les Gouvernemens est , à mon avis , hors de mesure. Elle peut donner aux sujets de fort médiocres sentimens pour leurs maîtres ; et cependant ce n'est point-là une chose indifférente. Le Gouvernement peut avoir de l'insouciance pour ces événemens qui tombent sur quelques particuliers ; mais il ne doit pas permettre qu'elle soit ainsi affichée en la laissant publier sur un théâtre , ( je parle de l'emprisonnement de Linguet , ) parce que , s'il montre trop son insouciance pour les sujets , ceux-ci lui rendent bientôt la pareille , et alors que deviendra l'Etat.

---

SUR L'HISTOIRE EN GÉNÉRAL,

*Et les devoirs de l'Historien.*

L'ÉNUMÉRATION des devoirs d'un Historien est si effrayante , que je ne sais pas comment des hommes peuvent entreprendre d'écrire l'Histoire. Pendant qu'il faudroit , pour qu'on eût un bon Historien , que cet Historien n'écrivit que

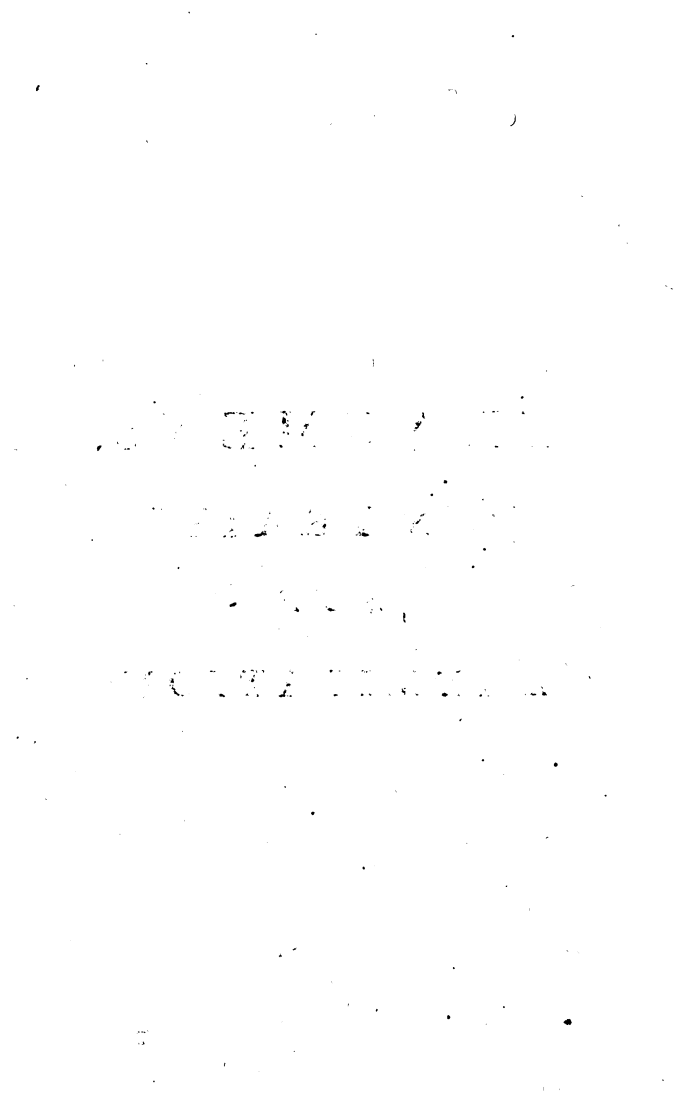
( 352 )

sous la dictée d'un ange qui auroit suivi du haut de la demeure céleste le fil de tous les événemens qui se sont passés sur notre globe depuis sa création. Chaque peuple lui étant indifférent, il dicteroit sans doute, sans partialité, tout ce qu'il auroit vu. Si l'Histoire de chaque royaume étoit ainsi dictée par chaque ange, et que l'on comparât ces différentes productions, les hommes verroient bien qu'on les a trompés jusqu'à présent sur beaucoup de faits, et il y en auroit beaucoup qui seroient fort étonnés de voir la vraie origine de leur patrie et la leur propre.

FRAGMENS

FRAGMENS  
D'UN TRAITÉ  
*SUR*  
L'ADMIRATION.

z



---

FRAGMENS  
D'UN TRAITÉ  
SUR L'ADMIRATION.

---

**J'**AI cru que ce seroit rendre un service à mes semblables , que de fixer leurs regards sur un trésor abondant qui est sous leur main , qui peut procurer des lumières à leur intelligence et des jouissances à leur être essentiel : en un mot sur l'admiration.

Ce n'est pas sans avoir éprouvé de violens combats que je me suis livré à cette entreprise. L'idée de son inutilité est venue souvent enchaîner ma plume ; la crainte de profaner des vérités respectables en les publiant , m'a quelquefois arrêté ; enfin des difficultés de situation se sont efforcées de grossir les obstacles à mes yeux. Mais j'ai senti aussi que ce seroit molester l'ennemi de la lumière , que de la

répandre ; j'ai senti que des esprits de paix et de desir pourroient profiter de ces lumières, et me dédommager de ceux qui n'en profiteroient pas ; j'ai senti que, quant aux difficultés de situation, c'étoit à nous de les éviter, si cela nous étoit permis, ou de les vaincre, si nous ne pouvions pas les éviter : et je me suis lancé dans la carrière.

Ce trésor abondant qui est si près de nous, et dont nous verrons successivement sortir de puissantes merveilles, consiste dans une vérité simple et commune en apparence, mais dont jusqu'à présent, on n'a point assez considéré la valeur. Voici cette vérité à la fois vaste et simple, à la fois sublime et commune, et qui est en même temps le texte et le germe de tout ce qui sera exposé dans cet ouvrage.

*L'âme de l'homme ne peut vivre  
que d'admiration.*

Sous quelque rapport que l'on considère l'homme, on ne trouvera rien en

( 357 )

lui qui ne soit un témoignage en faveur de cet axiôme. L'homme qui se nourrit de vérités , n'est heureux que parce qu'il y trouve de quoi admirer : l'homme qui aime n'est dans un amour vrai qu'autant qu'il peut réellement admirer ce qu'il aime : l'homme même qui se trompe , soit dans ses lumières , soit dans son amour , admire encore , quoique son admiration soit fragile et passagère comme les objets illusoires auxquels il avoit imprudemment livré son cœur et son esprit ; enfin lorsque l'homme n'admire pas , il est vuide et nul : il est comme plongé dans un sommeil épais et ténébreux.

Si telle est la manière d'être constitutive de l'homme , nous devons croire que notre nature ne nous auroit pas formés avec un besoin aussi universel et aussi impérieux , si elle n'avoit pas en même temps pourvu aux moyens de le satisfaire ; elle ne peut pas être moins sage et moins féconde , que les autres mères qui toutes peuvent fournir abondamment à leurs enfans toutes les subsistances dont leur loi les rend avides.

z 3

Mais ce qui est également certain , c'est que nous n'admirons les choses qu'autant qu'elles sont au - dessus de nous. Les plus grandes merveilles cessent de nous subjuguier dès l'instant qu'elles cessent de nous surprendre , et nous pouvons même ajouter d'avance , que ces mêmes merveilles cessent de contribuer à nos plaisirs , dès l'instant où elles cessent de nous subjuguier , tant il est vrai qu'il n'y a pour nous qu'une alternative , celle de la pénurie ou d'une admiration qui nous domine.

De tout ceci , il résulte que si notre essence constitutive est le besoin d'admirer , si notre nature ne peut nous avoir donné un pareil besoin , sans qu'elle ne soit toujours prête à le satisfaire ; enfin , si nous n'admirons que ce qui est au-dessus de nous , il faut qu'il y ait sans cesse et éternellement quelque chose au-dessus de nous que nous puissions admirer à tous les momens , ou nous nous sentirons presser par la soif de l'admiration.

Ces données simples et que tout homme



peut vérifier, nous amènent naturellement et par la logique la plus rigoureuse, à la démonstration de l'existence d'une source nécessaire et permanente, d'où les objets d'admiration puissent descendre continuellement près de nous à la voix de nos besoins, comme les fleuves ne cessent de sourcer du sein de la terre, pour arroser et aviver toutes ses productions, et comme le lait est toujours prêt à sortir de la mamelle aux moindres desirs de l'enfant.

Aussi cette source permanente et éternelle, dont l'existence nous est indispensable, pour que nous ne languissions pas dans notre appétit radical d'admiration, enfin ce nécessaire admirable qui doit toujours être au-dessus de nous, pour que tout en en jouissant, nous ne puissions pas nous en emparer, nous ne courons aucun risque de l'appeler Dieu, puisque chez tous les peuples et dans tous les lieux, ce nom a présenté l'idée d'un être qui est plus que nous, mais qui renferme pour nous toutes les sources d'admiration dont le besoin puisse naître dans notre

esprit; en effet ce ne peut être que dans cette région supérieure et éternelle de l'admiration, que les hommes de tous les temps aient puisé l'idée primitive d'une divinité, malgré les applications fausses et abusives qu'ils en ont faites et qu'ils en peuvent faire encore. Ce n'est que là qu'ils trouvent à réveiller et nourrir en eux l'admiration de la puissance par les œuvres merveilleuses qui se développent à leurs yeux; l'admiration de la sagesse et de l'intelligence par les profondeurs où l'esprit peut pénétrer; l'admiration de l'amour par le sentiment des abondantes fécondités dont cette source peut enrichir l'âme humaine.

Or pourquoi cette source supérieure a-t-elle si abondamment de quoi suffire à nos divers besoins d'admiration? Ne différons pas plus long-tems à le manifester: c'est qu'elle ne se nourrit elle-même que de cette substance; c'est qu'étant éternellement dans l'activité ineffable et créatrice de sa propre génération, elle est éternellement dans les délices de sa propre admiration; c'est que sa pensée embrasse

et saisit à la fois toute l'université de son être, et n'est point exposée comme dans nous à n'embrasser que des facultés partielles, d'où résultent des inégalités et des défauts de mesure; c'est qu'elle ne peut ainsi que s'aimer toujours et se complaire éternellement et universellement en elle-même; c'est enfin qu'étant continuellement remplie de son propre amour et de sa propre admiration, lorsqu'elle verse sur nous en quelque sorte la surabondance de ses trésors, elle n'y peut verser que la surabondance de son admiration et de son amour.

Voilà déjà quelques-uns des fruits de la proposition à la fois simple et immense que nous avons présentée; savoir: *que l'âme de l'homme ne peut vivre que d'admiration.*

Une nouvelle proposition s'offre ici et ne sera pas moins féconde.

*L'homme est le seul qui soit susceptible d'admiration parmi tous les êtres de la nature.*

Il ne faut pas réfléchir long-temps pour

remarquer que l'ordre brut et élémentaire dans lequel nous vivons, montre souvent de l'embarras et de la stupéfaction, ou, pour mieux dire, tous les signes de la stupidité, lorsqu'on le fait passer par des transitions trop rapides; mais qu'il ne montre jamais d'admiration pour tous les objets qui émeuvent si puissamment la nôtre malgré le pompeux spectacle que l'homme et la nature peuvent étaler devant ses yeux, et qu'ainsi l'homme par le besoin qu'il éprouve d'admiration, et par la joie expansive que cette puissance opère en lui, est un être à part de tout ce qui compose l'univers.

Or si l'homme est le seul qui soit susceptible d'admiration parmi tous les êtres de la nature, il doit être aussi le seul qui ait des rapports d'analogie avec la source universelle de l'admiration, ou enfin, il est le seul qui puisse avoir des rapports d'analogie avec Dieu; car sans cette analogie, jamais l'homme ne pourroit être frappé d'aucun mouvement d'admiration, malgré la magnificence des merveilles que la source éternelle voudroit

exposer devant lui : observation qui, au même temps qu'elle classe l'homme à part de tous les autres êtres de la nature, l'élève au rang le plus sublime après Dieu, et l'établit comme devant, pour ainsi-dire, en être à la fois le réflet et le miroir.

Mais si l'homme n'est susceptible d'admiration que parce qu'il trouve son analogue dans la source éternelle que nous appellons Dieu, il faut, à bien plus forte raison, que cette source éternelle trouve de l'analogie en l'homme, pour lui transmettre efficacement les bases d'admiration dont elle est le principe générateur : ce qui distingue de nouveau notre être en nous appellant à n'être rien moins que les coopérateurs de Dieu dans le développement de ses merveilles et dans l'expansion de son admiration.

Hélas ! quoique Dieu renferme pour nous toutes les sources d'admiration, nous ne pouvons douter malheureusement que nous ne soyons dans la privation comme habituelle de cette délicieuse jouissance, puisque nous vivons dans les ténèbres et dans l'ignorance, par rapport à toutes

(364)

ces sources dont nous avons besoin, que nous cherchons sans cesse à connoître, et que nous défigurons journellement quand nous ne les connoissons pas. Au lieu de ce sublime sentiment qui nous porteroit jusqu'au sein des merveilles divines, et qui réellement ne peut se puiser et s'alimenter que là, l'homme passe sa vie, ou dans la servitude d'une confusion de pensées qui le tiennent alternativement comme flottant entre le rêve et la stupidité, ou bien dans des élans sans mesure qui le promènent du délire au crime, ou du crime au délire.

L'admiration doit s'appuyer non-seulement sur une base qui soit au-dessus de nous, mais encore sur une base qui nous domine par sa fixité, en offrant constamment à nos affections un fanal et un point de ralliement où elles soient assurées de trouver le repos. Au lieu de jouir de cet heureux état, nous sommes comme un vaisseau sans agrêts au milieu d'une mer orageuse, comme un vaisseau où les matelots se font pilotes l'un après l'autre, et souvent tout à la fois, et d'où

nous ne voyons ni le port où nous aborderons, ni la route que nous tenons, ni les écueils toujours prêts à nous briser. L'admiration que nous recevons journellement, n'est que l'admiration de l'enfance; elle n'est point fondée sur une vive utilité, ni sur une action substantielle et nourrissante; elle ne l'est que sur notre ignorance et notre privation, et comme elle n'a rien à nous donner, elle change continuellement ses hochets pour opérer en nous, par la variété, une attention qu'elle ne pourroit s'attirer par de vrais titres. Malheureux homme! ta nature ne te crie-t-elle pas à haute voix, que ce n'étoit pas là ta destinée, puisque tu te sens pressé du desir d'une admiration moins décevante et moins précaire.

Quelqu'obscur que soit pour la plupart des hommes, la question de l'origine du mal, puisque si peu d'entr'eux savent la scruter et la lire en eux-mêmes, notre privation est évidente, et les principes que nous venons d'exposer sur l'admiration, ne le sont pas moins, et même l'on peut dire qu'ils nous pressent avec une

( 366 )

rigueur inflexible. Ainsi, quand même on n'auroit point sondé les solutions instructives et solides qui ont déjà été données sur la question du mal, on n'en seroit pas moins forcé de recourir sur cet objet à une dépravation libre et volontaire de la part des êtres moraux altérés, sans pouvoir jamais imputer cette dépravation à la source universelle que nous avons appelée Dieu, ou à cette source éternelle de ce qui est notre premier besoin, c'est-à-dire de l'admiration : car si Dieu est la source nécessaire de l'admiration, il ne peut imprimer par lui-même un autre mouvement, une autre affection, en un mot, il ne peut se faire connoître que par le bonheur, ou que par l'admiration, puisqu'il est lui-même l'admiration et le bonheur, ce dont nous ne pouvons douter, dès qu'il en apporte tant dans nous-mêmes, lorsque nous sommes assez heureux pour sentir quelques-uns de ses approches ; et même la raison seule ne nous dit-elle pas que si l'homme n'eut pas été fait pour être parfait, il n'auroit jamais pu être imparfait.



(367)

Sans nous abuser donc sur la mesure de l'analogie que nous devrions avoir avec Dieu, et qui est aujourd'hui si défectueuse qu'elle paroît comme l'inverse de ce qu'elle auroit dû être, nous ne pouvons jamais attribuer cette choquante désharmonie à la source universelle de l'admiration, puisque sa propre gloire la porte à répandre par-tout cette admiration, et à la faire éprouver à tous les êtres qui par leur nature en pourroient être susceptibles; observation suffisante pour arrêter ceux qui voudroient imputer cette difforme inégalité au principe sacré de toute sagesse, de toute vie et de toute équité, et qui auroient fait difficulté de l'attribuer à l'altération personnelle des êtres et à la dégradation accidentelle de leurs facultés. Car Dieu étant l'infini, et ne pouvant jamais sortir de lui-même, il est impossible de trouver en lui la déviation qu'on trouve dans l'homme et dans tout autre être égaré, puisqu'il ne pourroit s'égarer qu'en s'éloignant de lui-même. Or, il ne peut faire un mouvement qu'il ne se rencontre, par con-

séquent il ne peut s'éloigner de lui-même, par conséquent il ne peut se dévier, par conséquent tout ce qui se dévie n'est pas Dieu.

Qu'ainsi donc les partisans de ces systèmes erronés commencent par ne se point regarder comme une portion de Dieu, quoiqu'ils en soient l'émanation; qu'ils laissent ce mot de portion à la matière non-organisée dans qui les débris ou les extraits sont égaux à la masse, excepté en volume; qu'ils cessent de se croire égaux à Dieu, quoiqu'ils soient sortis de Dieu, et dès-lors il leur sera possible d'appercevoir une altération et une dégradation dans leur être, sans que pour cela la source éternelle d'où ils sont sortis, cesse d'être intacte et dans toute son intégrité: car tout viendra à leur secours pour justifier et fortifier en eux cette prudente et salutaire réserve. Ils verront que leurs pensées sont des émanations et non des portions d'eux-mêmes: ils verront que lorsque ces pensées sont enfantées et exprimées par eux, elles peuvent prospérer ou non, elles peuvent

( 369 )

peuvent produire ou non l'effet qu'ils en attendoient : elles peuvent être effacées du souvenir des Nations , ou rester dans leur mémoire , sans que l'âme qui a enfanté ces pensées , soit moins propre à en enfanter de semblables , c'est-à-dire sans qu'elle ait rien perdu de son essence et de ses vertus constitutives.

Veulent-ils descendre un instant dans le physique , ils verront que le fruit produit par un arbre peut s'altérer , soit naturellement , soit par la main des hommes , sans que cet arbre cesse d'être propre à produire d'autres fruits et d'aussi parfaits que les premiers , aux époques marqués par la loi de son cours ; et quoique ces exemples ne résolvent pas encore pour eux la question de la liberté et de l'origine du mal , ils y appercevront au moins la possibilité que l'altération soit née en nous , et que nos facultés se soient viciées , sans qu'ils soient fondés ni obligés d'en placer injustement la cause dans la source divine de notre être , puisque nous sommes à l'égard de cette source , ce que nos pensées sont à l'égard de notre

Λ α

âme, ou de ce qui caractérise réellement l'homme.

Car s'ils alloient reprocher à la Divinité de ne nous avoir pas faits incorruptibles comme elle, ils ne verroient pas que, s'il en étoit ainsi, nous serions égaux à elle, par conséquent nous n'aurions point été faits, puisqu'elle n'est admirable que parce qu'elle n'a point été faite, et qu'alors nous n'aurions ni questions à proposer, ni lumières à demander, puisque nous serions comme Dieu, les sources même de la lumière.

Eloignons de nous toutes ces idées désordonnées, en considérant le principe éternel d'où tout descend. Il est susceptible d'admiration, puisque c'est de lui seul que le sentiment d'admiration peut parvenir jusqu'à nous. Mais il ne peut éprouver d'admiration hors de lui-même, puisqu'il est par-tout. Par la même raison nous ne pouvons éprouver cette réelle admiration, qu'autant que nous fixons les yeux sur lui, et dès l'instant que nous les fixons sur nous ou sur quelques autres objets, sans que ce soit pour

( 371 )

Py chercher lui-même en nous, ou dans ces autres objets qui sont tous imprégnés de lui, nous ne remplissons pas notre destination, nous interrompons le cours de notre loi, et nous violons l'éternelle alliance qui appelle tous les êtres à puiser continuellement leur joie et leur admiration dans cette éternelle source de la perfection et de la vie. Aussi nous ne sommes pas remplis, quand nous nous écartons de cette loi, parce que nous ne trouvons plus d'admiration : notions qui auroient pu n'échapper à personne, et donner au moins quelque tranquillité à l'esprit, si elles ne lui donnoient pas la lumière.

Loin donc de nous arrêter plus longtemps à ces difficultés, sur les maux qui nous dévorent, scrutons au contraire avec ardeur ces bases que nous avons déjà posées et voyons si nous n'y trouverions pas les remèdes à ces mêmes maux dont nous nous plaignons : car dès qu'ils sont reconnus et avoués, il est encore plus instant pour nous de travailler à nous en guérir, que de travailler à les expliquer.

A a 2

Ce ne sera pas une erreur et encore moins une erreur injurieuse à la source suprême de l'admiration, de dire que, quoique par sa nature elle ne peut tendre qu'à verser l'admiration et le bonheur au-tour d'elle, des êtres libres auront beau s'écarter de cette source par quelque moyen que ce soit, elle n'a pas cessé pour cela de remplir son éternelle loi, et qu'elle la remplit encore, et la remplira toujours, malgré que ces êtres libres puissent fermer en eux tout accès à son action, et cette idée que nous ne faisons que présenter ici, se trouve confirmée par la proposition fondamentale qui sert de texte à cet écrit; savoir, par ce desir et ce besoin d'admiration qui nous poursuit à tous les pas, quoique nous en fassions journellement un si faux usage: car ce desir lui-même pourroit-il être autre chose qu'une vibration de cet éternel mobile qui ne peut jamais suspendre son universelle activité.

Ce ne sera donc point une erreur non plus de croire que cette source étant imperturbable, éternelle et intarissable dans

( 373 )

l'expansion nécessaire de son admiration et de son bonheur, n'a pas perdu de vue les êtres moraux-libres qui auront ainsi fermé l'accès à son action, et qu'elle n'a pu cesser de les comprendre dans son amour, puisque son amour comprend tout.

Dès-lors, ce ne sera plus une erreur de croire que, lorsqu'elle a vu ces êtres moraux-libres s'éloigner d'elle, elle ait donné une nouvelle extension à son amour et à toutes les voies d'admiration qui sont en elle, et cela afin qu'ils pussent se réunir à cette admiration dont ils ont un besoin constitutif, et dont elle-même est le seul et éternel principe; extension néanmoins qui n'ayant qu'eux pour objet, a dû consister de sa part à s'introduire dans leurs infirmes mesures, et à s'y introduire même avec ménagement, pour ne pas écraser leur faiblesse, et seulement pour les aider à sortir du ténébreux précipice où leur volontaire méprise les avoit plongés.

Ici, nous voyons naître le sens vrai, naturel et philosophique d'un mot terrible

Λ α 3

( 374 )

qui a fait tant de maux à la terre, tandis que, s'il eût été compris, il n'eût pu lui apporter que des biens et d'universelles consolations, de ce mot sacré qui est proféré par toutes les Nations depuis l'origine du monde, qui leur avoit été communiqué comme un baume salulaire, pour soulager les infirmités de l'âme humaine, mais qui, par l'ignorance et la mauvaise foi de ceux qui par-tout s'en sont emparés, s'est vu transformer par-tout en un venin corrosif, ou en un soporatif mortifère, enfin du mot *religion*, puisqu'il faut bien le prononcer, de ce mot qui étoit destiné à ne tirer de nos yeux que des larmes de joie et de félicité, au lieu des pleurs de sang et d'amertume dont il a inondé le globe.

Car le mot *religion* ne pouvant être autre chose qu'une œuvre de générosité et de bienfaisance, quel bienfait plus important peut-il y avoir que la transmission de quelqu'objet ou base d'admiration, à des êtres éloignés de cet aliment de première nécessité pour eux, et cela afin de les rapprocher de la source



et du principe où ils puissent le puiser abondamment.

Secondement, nous voyons naître la claire démonstration que nécessairement il y a eu primitivement de ces manifestations ou communications d'objets d'admiration pour les êtres moraux égarés; non - seulement parce que le principe éternel ne peut cesser, par son amour, de verser autour de lui de telles splendeurs, mais encore parce qu'il y a des religions sur la terre, et que tout obscures et tout indiscernables qu'elles soient, elles n'ont pu avoir primitivement d'autre origine que l'expression divine de quelques objets d'admiration, sans quoi il n'est pas un homme sur qui elles eussent pu prendre originairement quelque empire, et le nom de religion seroit encore à naître sur la terre.

Mais ce n'est pas seulement le sens du mot *religion* que nous découvrons ici, ce n'est pas seulement non plus la démonstration de communications antérieures des objets d'admiration parmi les hommes, puisqu'il y a des religions chez

( 376 )

eux ; c'est encore le sens et l'esprit de tout ce qui peut avoir été manifesté , qui peut l'être , et qui l'est journellement devant eux dans la région divine de leur être , dans la région de la pensée , dans la région visible et élémentaire où ils sont , dans la région de tout ce qu'ils inventent , de tout ce qu'ils établissent , de tout ce qu'ils instituent , de tout ce qu'ils opèrent ; de façon que se trouvant environnés comme ils le sont de tant d'innombrables bases d'admiration , il leur est impossible de douter de l'immensité des voies qui leur sont ouvertes soit par la Divinité , soit par la nature , soit par leurs propres moyens , pour atteindre le terme de leur existence , qui est d'admirer , et pour se rallier au principe éternel de l'admiration.

Non , homme , objet cher et sacré pour mon-cœur , je ne craindrai point de t'avoir abusé en te peignant sous des couleurs si consolantes , les richesses , les appuis et les témoignages qui se pressent autour de toi , pour attester à la fois ta destination et les moyens qui te sont offerts pour la

( 37 )

remplir. Regarde toi donc **au milieu de** ces secrettes et intérieures insinuations divines qui stimulent si souvent t. **au milieu de** toutes les pensées **plus** lumineuses qui dardent si souvent **sur ton esprit**, au milieu de tous les **tableaux** et **tous les tableaux** des êtres pensables, visibles et invisibles, au milieu de **les** merveilleux phénomènes de la nature physique, **au milieu de** tes propres œuvres et de tes propres productions. Regarde - toi , dis - je , comme **au milieu d'autant de religions** , ou **au milieu d'autant d'objets** qui tendent à te rallier avec l'immuable vérité. Pense avec un respectueux transport que toutes ces religions ne cherchent qu'à ouvrir tes organes et tes facultés aux sources de l'admiration dont tu as besoin , et que celui qui en est le principe exclusif, ne cherche qu'à le faire parvenir jusqu'à toi, parce que son sublime amour pour toi est le plus sublime de ses attributs, et qu'il sait que plus se multiplieront en toi les affections de l'admiration , plus se multiplieront les affections de ton bonheur. Marchons donc /

~~ensemble~~ avec vénération dans ces temples nombreux que nous rencontrons à tous les pas, et ne cessons pas un instant de nous ~~avoir~~ dans les avenues du saint des saints.

La plus sensible de ces religions, celle qui leur sert comme d'initiation, est cette action diverse mais universelle que nous pouvons observer dans la nature. Nous voyons dans cette nature l'infini dans les variétés; nous y voyons l'unité dans les multiplicités; nous y voyons l'éternité dans les générations progressives; nous y voyons l'immutabilité dans la permanence des loix et des formes caractéristiques; nous y voyons sur-tout cette abondante plénitude d'actions qui ne laisse pas un seul intervalle dans les mouvemens et les manifestations de la vie. A côté de l'insecte qui rampe, se trouve le végétal qui développe à nos yeux ses couleurs vivantes, et des fruits qu'il enfante lui-même comme par une vertu créatrice; à côté de ce végétal, se trouve l'oiseau plus actif encore, en ce qu'il est dépositaire de sa mobile agilité, et qu'il peut

( 379 )

à son gré , s'élever dans les airs , et me peindre les droits de l'esprit et de la pensée , qui peut comme lui planer entre la terre , et diriger son vol vers les régions de l'empirée. Je ne puis détourner ma vue d'un seul de ces objets , sans en rencontrer à l'instant des millions d'autres qui tiendront toujours ma pensée en activité , qui seront pour elle comme autant d'organes de cette source d'admiration dont nous avons besoin , et en même temps sur lesquels viendra se reposer ce sentiment d'admiration qui est en nous , et qui se plaît à se lier à sa source , parce qu'il sait qu'il ne peut s'y épancher , sans trouver abondamment à s'y nourrir. A côté de tous ces êtres organisés , se trouvent ces masses d'éléments d'où la vie transpire sans cesse , et par-dessus tout cela cette atmosphère impénétrable qui embrasse et remplit l'univers , et est comme le dépôt sacré de toutes les actions vivantes qui se développent sensiblement autour de moi , actions qui , dans cette atmosphère impénétrable , doivent être incomparablement plus actives que

( 380 )

les résultats, qui se montrent ici - bas à nos yeux, puisque c'est une loi irréfutable que les causes soient plus vives encore que les effets vifs qu'ils engendrent, attendu que ce sont elles qui leur donnent la vie qu'ils manifestent.

Sans doute que par des observations plus approfondies, nous trouverions dans la nature plusieurs merveilles qui nous aideroient à appercevoir dans ses détails les trésors et l'esprit de la sagesse qui la gouverne, et qui étant comme les livres sacrés de cette espèce de religion, nous rappelleroient toutes les fois que nous voudrions les consulter aux loix pures et éternelles de cet esprit suprême qui voudroit tout gouverner et tout réunir avec lui.

Mais ces trésors n'étant ouverts qu'à ceux qui sont régénérés dans l'esprit et par l'esprit, ce n'est point à nous à y pénétrer de notre propre mouvement. Bornons-nous à ce que nos foibles notions naturelles nous peuvent permettre d'y découvrir; n'oublions jamais sur-tout que notre esprit ne peut avoir d'autre

occupation ni d'autre science ; que d'admirer la diversité des ouvrages du Créateur , comme notre cœur ne doit avoir d'autre occupation ni d'autre science , que de discerner les innombrables affections et les nuances toujours nouvelles de l'amour de ce Dieu suprême. Or , si les ouvrages divins n'étoient pas universellement et éternellement diversifiés , notre intelligence resteroit dans l'inaction , tandis qu'au contraire , plus nous observerons de différences , et plus nous connoîtrons de vérités et de sujets d'admiration. C'est pour cela que Dieu a donné l'intelligence à l'homme , faculté qui semble ne devoir s'exercer que sur des diversités et non pas sur des oppositions. Le jugement au contraire semble devoir s'exercer plus encore sur des oppositions que sur des diversités. Aussi l'homme ayant manqué d'intelligence autrefois en se confondant avec la Divinité dans l'union qu'il devoit former avec elle , le jugement lui est nécessaire dans son état d'épreuve , afin qu'il sente si bien sa différence d'avec Dieu , que lorsque cette union reviendra ,

( 382 )

il ne s'y trompe plus. Le cœur lui est nécessaire aussi pour sentir et manifester l'amour et la charité divine envers le cœur de ses semblables, comme le cœur de Dieu le fait envers le sien, et l'âme qui est son essence a pour œuvre journalière et continuelle, de se sacrifier et de se diviniser dans les saintes effluves de son Dieu. Ce Dieu opère dans toutes ses diverses fonctions de l'homme, et par-là Dieu est en tout, mais tout n'est pas Dieu.

LA sagesse divine a eu sans doute intention que la nature fut le premier des échellons qui nous aidât à remonter vers son trône, c'est-à-dire qu'elle fut en effet la première Religion pour nous. Nous en pouvons juger par les enfans: avant qu'ils se puissent servir de leur pensée, avant que les affections de l'âme se développent en eux, avant qu'ils sachent discerner le bien et le mal, tous les objets physiques les frappent et les attirent; ils portent les mains sur tout, ils essayent tout, ils étudient tout avec leurs yeux et



leurs mains , avant de pouvoir le faire avec leur intelligence. Quand leur âge de raison arrive , ils pénètrent plus avant dans la carrière du discernement ; mais c'est encore sur la nature que se portent leurs observations : et la première question que fait leur esprit , est de demander quel est le sens et l'objet de la nature ; comme dans leur enfance , la question continuelle que faisoient leurs yeux et leurs mains , c'étoit de demander aux objets : qu'êtes - vous ?

Cette inquiétude de l'enfance et de l'âge de raison , ne rend pas à l'homme ce qu'elle devrait lui rendre , si elle étoit mieux dirigée , et qu'elle ne fut pas égarée dès le berceau par les institutions des hommes. Aussi voyons - nous la plupart des partisans de l'étude de la nature , passer leurs jours à la porte de ses enceintes , et la philosophie humaine a beau se vanter de ses connoissances en ce genre , on peut assurer qu'elle ne porte pas son coup - d'œil plus loin qu'à la couverture de ce grand livre.

Homme , je me croirai assez heureux ,

( 384 )

si je puis parvenir à te faire épeller quelques-unes des lettres de cette écriture vive qui se peint journallement sous tes yeux.

Lorsque tu vois les saisons revenir aux mêmes époques du cercle temporel, qui chaque année s'ouvre et se ferme sous tes yeux : lorsque tu vois les productions qui appartiennent à ces époques, se renouveler pour toi, se représenter sous les mêmes formes, suivre les mêmes loix, et manifester les mêmes propriétés, et cela non-seulement pour récréer tes sens et soulager tes besoins, mais encore pour rappeler à ta mémoire ce que ces mêmes productions t'avoient déjà appris à l'époque antérieure, et comme si elles paroissent craindre que les instructions qu'elles t'avoient déjà données alors, ne fussent effacées de ton souvenir, l'intelligence veut sans doute que tu puises dans ce phénomène si constant et si régulier, des leçons vastes et importantes ? Car si ton corps reçoit aveuglement les fruits de ces diverses saisons, s'il voit ces différentes époques passer devant lui, sans leur demander

mander autre chose que sa subsistance et son bien-être , ta pensée a d'autres besoins , et elle a droit de scruter cette énigme qui se présente devant elle , puisque tu tiens à la lumineuse équité.

La première clarté qu'on peut en retirer , c'est que si la nature matérielle n'existe et ne se compose que d'interruptions et de sections , dont les divers fragmens semblent se rapprocher et se réunir périodiquement , comme pour faire oublier ces interruptions , cette nature matérielle ne doit être pour l'homme que la réminiscence d'une nature antérieure apparentée à celle-ci , mais plus parfaite , éternellement produite et produisante , qui ne passe point , qui soit toujours dans une splendeur nouvelle , qui ait pu faire autrefois les délices de l'homme , comme étant imprégnée de *la source éternelle de l'admiration* ; mais qu'il n'a plus aujourd'hui sous les yeux , et qui semble par le grand tableau physique qu'elle lui présente , vouloir de nouveau étaler devant lui toutes ses merveilles pour lui en rendre la connoissance , c'est-à-dire que cette

Bb

( 386 )

nature matérielle est comme l'almanach périodique de l'éternelle nature, ou comme un mémorial journalier d'une saison invariable et permanente, qui n'a jamais pu passer réellement pour l'homme, quoique l'homme ait été assez malheureux que d'avoir pu passer pour elle.

On voit en effet que les trois règnes de la nature actuelle, malgré sa dégradation, sont encore destinés aux jouissances et au bonheur de l'homme, et nous montrent par-là à quoi devoient servir ceux de la nature antérieure qui sert de modèle et de principe à celle-ci. Ils nous peignent des vestiges de cet ancien domaine qui devoit être sûrement l'apanage de l'homme, comme l'homme et tout ce qui est esprit devoit être l'apanage de Dieu. Ils nous apprennent que dans cet ordre supérieur, les animaux devoient, comme dans celui-ci, être pour l'homme des ministres de ses volontés, et servir de réflèts à ses puissances; que les végétaux en devoient servir à son intelligence et à son discernement, en lui offrant les merveilles innombrables de leurs

fleurs et de leurs fruits ; et que les minéraux devoient servir de couronnement à ses œuvres , et de réffet à son illustration et à sa gloire. Car c'est dans ce règne que se fut trouvé en substantialisation fixe l'élément radical de la nature supérieure , tandis que cet élément radical eût été en substantialisation mobile et volatile dans le règne animal et végétal , indice que nous trouvons dans notre nature actuelle , où les pierres précieuses et les métaux parfaits ne doivent , qu'à ce qu'ils ont conservé de cet aliment radical , la valeur qu'ils ont dans l'opinion de l'homme , et où , par cette même valeur , ils servent de moyen à ses glorieuses distinctions et de signes représentatifs de tout ce qui est contenu dans les autres règnes.

Il faut ajouter que ce que nous avons remarqué par rapport aux saisons de la terre qui ne sont vraiment qu'une réminiscence , nous pouvons le remarquer aussi par rapport aux cours des astres et aux révolutions des cieux. Cette lumière du jour qui nous revient périodi-

quement, ces étoiles innombrables et ces constellations célestes que chaque nuit ramène sur notre horizon, sont, ainsi que les saisons de la terre, autant de répétitions de ces mêmes tableaux qui nous ont été offerts la veille; et dès-lors l'ensemble des cieux n'est plus pour nous qu'une réminiscence, ou un mémorial d'un région astronomique plus parfaite et moins entrecoupée, dont l'idée est effacée de notre souvenir, depuis que le spectacle en est effacé de devant nos yeux.

La seconde leçon importante que nous pouvons puiser dans la répétition des saisons temporelles, dans l'identité des fruits que ce renouvellement nous présente, et en général dans le spectacle de tous les actes de la nature, c'est de nous convaincre combien les propriétés, les formes et les loix sont fixes dans la nature antérieure et permanente, puisque cette même fixité se fait appercevoir avec tant de constance dans les productions et les mouvemens passagers de la nature matérielle et visible, et dès-lors elle nous re-

(389)

présente corporisés physiquement les invariables caractères de tous ces actes à jamais mémorables, consentis par l'éternelle convention de notre Dieu; actes aussi authentiques et aussi stables que celui de l'unité même, puisqu'ils doivent éternellement en manifester et en solemniser les puissances, et qu'ils ne pourroient cesser leur œuvre, sans perdre l'être, c'est-à-dire sans rentrer dans cette racine UNE dont ils sont sortis, tandis que c'est une loi universelle que tout être une fois produit, ne puisse plus rentrer dans sa source, quoiqu'il doive toujours rester uni et comme adhérent, pour que sa destination puisse s'accomplir; parce que la loi de tous les êtres est de procéder vers leur terme qui est le développement et la manifestation, et de ne jamais remonter vers leur source génératrice, ou ce qui est la même chose, de rester continuellement sous l'aspect de leur principe, mais de ne jamais pouvoir dévoiler ce même principe qui leur a donné l'origine. Car, pour en revenir à la nature, un fruit qui est arrivé à la

BB 3

( 390 )

tige de son arbre générateur, ne peut plus rentrer dans le germe qui l'a produit; il ne peut plus retourner vers la racine de cet arbre pour en suivre les loix productrices, il faut qu'ils reste à cette tige jusqu'à sa maturité, pour qu'il puisse s'alimenter des sucs nécessaires à son existence; et lorsqu'il se détache de cette tige, ce ne peut être que pour périr et être dissous selon la loi de tous les corps de la nature, et non point pour rentrer dans le germe qui l'a produit. Car les êtres et les corps altérés, lorsqu'ils se rétablissent, ne rentrent point dans leur source pour cela, ils ne font que se réintégrer dans les loix de virtualité qui leur étoient propres: comme l'homme se réintégrera un jour dans les siennes, quand sa *maladie* sera passée, mais ne remontera jamais dans sa source. L'homme est un de ces fruits innombrables placé à l'extrémité de l'une de ces innombrables tiges qui sortent éternellement de l'arbre divin. A l'exemple de nos fruits terrestres, il ne peut conserver sa vive existence qu'autant qu'il reste attaché à cette



( 391 )

tige divine , avec cette différence que l'homme a le pouvoir d'arrêter la sève spirituelle divine à son égard , et de faire que les feuilles tombent comme cela arriva lors de son crime ; mais aussi avec cette différence , qu'après avoir été séparé de sa tige , l'homme peut espérer d'y être remis de nouveau , parce que ce divin fruit de l'arbre divin emporte avec lui un suc qui ne meurt point , quoiqu'il soit susceptible de voir ralentir sa force et sa fertilité. Dieu étant l'unique auteur de toutes choses , l'homme devant Dieu ne peut qu'être enfant , et jamais pire. Si Dieu est éternellement la seule et unique source de toutes les merveilles , l'homme a le privilège d'en être éternellement l'admirateur : ce sont ces deux emplois qui caractérisent l'homme et Dieu ; et une semblable destinée pour l'homme , est assez grande et assez sublime , pour qu'il n'eût rien à regretter s'il parvenoit à l'accomplir.

En considérant la nature comme l'assemblage d'autant d'instrumens divers , comme autant de canaux qui servent d'or-

B b 4

ganes passagers à la vie fixe universellement répandue, il n'est point de prodiges qu'elle ne montre à notre intelligence, et les caractères majestueux et éternels que la nature nous présente passagèrement, sont l'infini dans les variétés, l'unité harmonique dans les multiplicités qui circulent toutes sur le même pivot, l'éternité dans les générations progressives, une abondante plénitude d'action qui ne laisse pas un seul intervalle dans les mouvemens et les manifestations de la vie, tandis que dans cette plénitude d'actions vives qui nous environnent, chacun des êtres qui frappent nos yeux corporels, est occupé de sa propre action et de sa propre opération, comme s'il étoit seul parmi tous les êtres, et qu'il fut seul chargé de manifester cette universelle unité dont il descend : aussi cette universalité, et en même-temps cette unité d'action divine, semblent sortir de tous les points de l'existence et être comme le plein des choses; et quelques efforts que nous fassions, nous ne pouvons nous soustraire au spectacle non-interrompu de l'éternelle unité, et

( 393 )

aux images comme entassées de l'action *une*, qui paroissent se presser les unes et les autres, et s'accumuler sans cesse, non-seulement comme les eaux des torrens et des fleuves, mais encore comme toutes les portions d'air, et tous les points vivans qui remplissent la visible immensité.

Comment douter donc que ce monde physique, étant si propre à fixer notre attention, ne soit l'exécution d'un plan sublime et vivant qui est toujours actif, puisque son exécution l'est elle-même, qu'ainsi les merveilles passagers qui pourroient finir avec le monde, ne laissassent toujours subsister ces plans sublimes et vivans, comme nous le voyons même pour nos fragiles édifices qui peuvent se détruire, mais dont les plans nous restent et sont déposés à demeure dans nos archives, après que ces édifices n'existent plus.

A côté de l'homme animal et brute, réduit à l'appétit et à l'instinct, j'ai vu un homme intellectuel faisant à lui seul comme un monde à part, susceptible

d'autant de clartés dans sa région , que celle de l'homme animal est ténébreuse , assez pénétrant pour surveiller et suivre par tout la marche et les opérations de cet homme animal , et pour s'en rendre compte , et même assez grand pour le conduire et pour lui être nécessaire , tant il seroit débile et peu ordonné sans cet appui. J'ai présumé delà qu'à côté de la classe animale - universelle , et même à côté de tout ce qui compose l'ordre visible de la nature , il falloit qu'il y eut aussi une région intellectuelle qui en gouvernât tous les actes et présidât à l'existence ou à l'être des choses , sans quoi l'univers abandonné comme l'homme animal à sa propre impuissance , retomberoit par son propre poids dans les ténèbres et le néant. La seule différence que j'ai reconnue avec tant d'autres observateurs , c'est que l'homme intellectuel étoit à notre disposition , et que par conséquent nous avons le droit d'établir avec empire notre administration , sauf à en retirer de la gloire si elle étoit régulière , ou de la honte si elle ne l'étoit pas , tandis

que la classe animale et toute la nature physique ne retirant ni gloire ni honte de leurs œuvres, sont comme séparées de la faculté intellectuelle qui les dirige, quoiqu'elles ayent en elles un principe d'action par lequel elles sont et opèrent: ce qui fait que rien n'étant machine dans les êtres organisés, et la vie étant près et dans tout ce qui existe, l'homme est cependant de tout ce qui compose l'univers le seul qui soit susceptible de moralité.

J'ai vu en outre que cet homme rationnel qui nous éclaire, étoit tellement l'allié de la vérité, qu'il prétendoit en offrir toujours les décrets les plus certains, et que quand il se livroit au mensonge ou à l'illusion, il avoit soin, pour se faire écouter encore, de suppléer par son industrie à ce qui manquoit à sa sincérité; de plus j'ai vu que dans tout ce qui sortoit de lui, c'étoit sur-tout par l'intelligence et la justesse de ses combinaisons, qu'il tendoit à se distinguer, et qu'il ne produisoit pas devant nous un acte, un mouvement, une œuvre, un plan, sans se

croire en état d'en démontrer la sagesse, et d'en faire admirer les raisons, ne trouvant rien de plus humiliant pour un être de sa classe, que d'agir sans un but qui eut à la fois de la fixité et de la profondeur.

Delà j'ai cru pouvoir conclure que la faculté rationnelle qui gouvernoit ces actes partiels, comme universels de la nature physique, devoit aussi avoir de la justesse dans ses vues et une raison correspondante à toutes ses œuvres et à toutes les parties de ses œuvres; d'ailleurs ses produits n'offriroient pas tant de merveilles, soit dans leur uniformité, soit dans leur variété, si leur source n'en avoit pas en soi à la fois le plan et le mobile, et si j'ai reconnu aux œuvres de l'homme qu'il lui étoit possible d'être sage et intelligent dans ses motifs, je dirai en voyant les œuvres de la nature, qu'il est nécessaire que la main qui la dirige, soit sage et intelligente dans les siens.

Mais les hommes ne s'élèvent point jusqu'à ces hautes vérités renfermées dans l'ordre supérieur. Comment s'y élève-

( 397 )

roient-ils? Ils ne font pas même cas de la nature qui est si près d'eux, et ils la défigurent journellement, soit dans leur marche, soit dans leurs systèmes, montrant toutes fois une grande vérité aux yeux observateurs; c'est que le renversement universel et continué que nous faisons des loix physiques, est une preuve que nous n'étions pas faits pour vivre dans le physique.

On pourroit même dire des hommes pour la plupart, que ce seroit un malheur de plus pour eux, s'ils acquéroient des connoissances et des lumières au milieu de ces phantômes et de ces illusions dans lesquelles ils passent leurs jours: car ils suivroient la loi commune à presque tous les hommes, qui est de ne faire des sciences et des lumières qu'un aliment à la propriété fautive qu'ils se sont choisie, et dont ils se sont rendus les tributaires et les esclaves.

Une autre foiblesse à leur reprocher et qui les suit dans leur spirituel comme dans leur moral, lorsqu'ils ne travaillent pas à acquérir une libre activité, c'est qu'ils

se laissent frapper en entier et dans leur tout spirituel , comme ils le font dans l'ordre de leurs affections ; s'ils reçoivent dans une faculté exagérée , les autres facultés exagérées reçoivent aussi par la loi des communications correspondantes , et un seul mouvement entraîne tout leur être , parce que les différentes actions et organes qui le composent , n'ont point un développement qui lui soit propre. Dans eux le caractère entraîne l'esprit , l'esprit entraîne le caractère : aussi ils sont à la fois furieux et dévots , dévots et furieux , tandis que pour les hommes en mesure , et qui dans chaque faculté a acquis son nombre , le génie n'absorbe point les vertus , et les vertus n'absorbent point le génie. Chacun peut suivre la chaîne de ces principes , et en considérer tous les dérivés soit dans l'ordre dissonnant , soit dans l'ordre consonnant.

On y verra aussi une très-grande différence entre ceux qui ne reçoivent les lumières et les connoissances , qu'après avoir reçu l'esprit du monde , et ceux qui ne s'approchent de l'esprit du mon-



de , qu'après avoir reçu les lumières et les connoissances ; les premiers montrent en eux des monstruosités et des assemblages d'inconséquence qui paroissent difficiles à expliquer ; les autres sont fixes et ne courent pour ainsi-dire aucun risque, parce qu'en eux la racine vraie chasse dehors tout ce qu'on lui superpose de faux et d'hétérogène.

De même que les hommes ne suivent pas avec prudence les sentiers que la nature leur ouvre tous les jours pour arriver à son sanctuaire ; de même ils n'ont point suivi les sentiers qui auroient pu les amener à la connoissance du cahos où cette nature a pris son origine. Comme ils ne voyent rien avant la nature , ils ne voyent rien non plus dans le cahos, et ils le regardent seulement comme une confusion des élémens qui devoient servir à la composition de cette nature. Mais un cahos est un mélange non pas seulement de choses différentes, mais de choses opposées et contraires, de l'ordre et du désordre, de la perfection et de l'imperfection, vérité que les Chinois ont

tracée depuis plus de quatre mille ans, dans la figure du cahos insérée dans les mémoires chinois, figure dans laquelle on voit le blanc et le noir en combat l'un avec l'autre.

Ce cahos de la nature suppose donc antérieurement à lui l'existence de l'ordre et de la perfection : il suppose en outre que la perfection à lui, s'est en quelque sorte introduite en lui pour l'ordonner lui-même, et lui communiquer la perfection qui lui manque, et en faire naître la vie du sein de la mort. Et ici la nature actuelle va nous aider. Si une violette venant de naître, disoit qu'il n'y avoit rien avant elle, qu'elle vient de rien, et que le cahos d'où elle sort n'est rien; on lui répondroit: vous êtes venue d'un germe qui se trouvoit dans cette nature universelle que vous voyez autour de vous; ce germe avoit selon sa mesure la perfection ou la vie qui lui étoit propre. Lorsqu'on vous a renfermée dans le sein de la terre, vous vous êtes trouvée dans un cahos; mais ce cahos étoit si peu *le rien*, qu'il ne consistoit que dans l'op-  
position

position qui se trouvoit entre la vie qui étoit en vous et la mort ténébreuse où on vous avoit introduite ; cette opposition a fait un combat qui vous a fait développer vos forces , et vous a mise dans le cas de manifester toute la somme de vie et de propriétés dont vous étiez dépositaire : voilà une image qui peut aider à changer d'idée et sur le chaos , et sur la nature dont il a été le foyer , et comme la matrice. Nous pouvons même delà nous élever plus haut et nous confirmer dans cette idée , que la nature n'est qu'une réminiscence : car si le plan ou le modèle réel de toutes choses n'étoit pas éternel , il y auroit en quelque chose de nouveau dans Dieu ; et par conséquent si la nature physique est nouvelle , elle ne peut être qu'apparente et non pas réelle , puisqu'elle n'est pas comprise dans l'éternité du modèle , quoiqu'elle en soit la représentation vivante : aussi peut-on dire que la nature est comme transparente , et que la vie la traverse par-tout.

D'après tant de bases fécondes et naturelles que nous pourrions étendre à l'in-

cc

( 402 )

fini , ne craignons pas d'affirmer que , malgré toutes les aveugles déclamations de la philosophie de la matière , il n'y a jamais eu , et il ne peut y avoir d'athée complet , quoique tous les hommes le soient partiellement quand ils ne suivent pas la voix de Dieu qu'ils croient : car , dès qu'il n'y a point d'homme dont l'être intégral n'ait un besoin essentiel d'admirer , et que des sources innombrables d'admiration sont nécessaires pour étancher cette soif en nous , il n'y a pas un homme qui ne soit forcé intérieurement d'avouer l'existence nécessaire d'un foyer inextinguible de cette admiration qui est pour lui un aliment indispensable ; aussi celui qui se dit athée , sent intérieurement qu'il se divise en deux êtres , dont l'un inspire l'admiration , et dont l'autre l'éprouve ; et tout en s'admirant lui-même , il prouve et s'oblige à reconnoître au-dessus de lui , quoiqu'en lui , quelque chose qui soit au-dessus de lui : ce qui dans le vrai n'est qu'un abus de mots et une transposition de Dieu à lui. Oui , le besoin d'admiration dans l'homme dépose hautement et

(403)

victorieusement contre l'athéisme, et ce témoin irrévocable dont les acclamations ne cessent de rétentir dans les âmes, est placé au nombre des enseignes éternelles du Dieu des êtres, pour frapper de terreur les yeux de l'impie, et le renverser dans la poussière.

*L A P R I È R E.*

---

Si la nature est comme l'initiation de toutes les vérités, la Prière en est comme la consommation, parce qu'elle les renferme toutes en elle. Et pourquoi renferme-t-elle en elle toutes les religions? C'est qu'elle imbibe notre âme de ce charme sacré, de ce magisme divin qui est la vie secrète de tous les êtres, de ce magisme qui explique la diversité des religions des hommes, et qui justifie même leurs transports pour les différentes clartés qui ravissent leur esprit, puisque ce magisme qui n'est autre chose que l'admiration, nous le rencontrons par-tout où nous trouvons Dieu; enfin de ce magisme qui nous fait traverser les dangers.

CC 2

( 404 )

sans les voir , supporter les fatigues sans les sentir , qui verse la paix , j'allois dire presque le plaisir sur nos maux et sur notre mort même , en donnant dans ces cruels momens , à notre être impérissable , des activités enchanteresses qui le portent à son terme , comme par un indéfinissable prestige , et en lui dérobant pour ainsi-dire les périlleux sentiers que nous avons nécessairement à parcourir , et en lui montrant physiquement que tous nos mouvemens et tous nos pas se faisant dans la carrière de la vie , notre mort elle-même doit nous offrir ce caractère ; n'être pour nous qu'une des *floraisons* de l'admiration , et ne nous paroître que le sommet de cet édifice de la génération que nous devons bâtir pendant tout le cours de notre existence.

Mais quand est-ce que la Prière atteint réellement ce terme sublime ? c'est lorsque nous parvenons à faire des Prières qui prient elles-mêmes en nous et pour nous , et non pas de ces Prières que nous sommes obligés d'étayer de tous les côtés , en les puisant dans des formules ou dans de

( 405 )

puériles et scrupuleuses habitudes ; c'est quand nous sentons que Dieu n'habite que dans ses œuvres, comme font tous les êtres, et que ses œuvres étant esprit et vie, nous ne pouvons espérer qu'il habite en nous, qu'autant que nous serons devenus esprit et vie ; c'est-à-dire, qu'autant que chacune de nos facultés sera devenue une des œuvres de Dieu.

Hélas ! les hommes sont loin d'être assez heureux pour s'élever à la hauteur de cette ineffable religion de la Prière, ils ne s'élèvent pas même jusqu'à la hauteur de la religion de l'intelligence, et ils sont si livrés au sensible, pour ne pas dire au matériel, que sans la religion des faits ou des prodiges, il est presque impossible d'avoir accès jusqu'à leur âme, et de réveiller en eux le principe de la *vie* ; il faut même pour leur bien, commencer à les traiter en ennemis, avant de songer à les traiter en frères. Cependant c'étoit le corps des frères qui devoit faire l'œuvre. Où sont-ils ceux qui ne demandent plus des miracles, comme il fut reproché aux Juifs, mais

cc 3

( 406 )

qui même ne se bornent point comme les Gentils, à chercher la sagesse de l'esprit, mais qui se plongent assez dans cet abîme immense de la Prière, pour éprouver en effectivité que tout ce qui ne tient pas à cette active et vivante religion, n'est qu'un phantôme ? où sont-ils ceux qui reconnoissent combien le gout du *merveilleux* absorbe et cache pour nous les merveilles que nous pourrions rencontrer dans la Prière ? où sont-ils ceux qui prennent la ferme résolution de demeurer dans le temple du Seigneur, jusqu'à ce qu'ils sentent que le temple du Seigneur vienne demeurer en eux ?

L'éternelle sagesse divine maintient toutes les productions de l'éternelle immensité dans leurs formes, dans leurs loix et dans leur vivante activité : l'air opère le même effet sur tous les êtres de la nature : car, sans lui, toutes les formes se dissoudroient ; la Prière a la même destination et le même emploi par rapport à l'homme ; elle doit faire descendre son poids sur toutes les facultés qui composent notre existence, et les maintenir



(407)

dans tout leur jeu ; comme l'universelle puissance pèse sans cesse sur tous les êtres, et les presse de manifester la vie qu'ils ont en eux.

Cette sagesse éternelle est l'air que Dieu respire ; elle est une dans ses mesures : ce qui fait que la forme de Dieu est éternelle : elle n'a rien à combattre , ni aucuns travaux à supporter , comme cette sagesse temporelle dont nous avons besoin pendant notre voyage dans les régions mixtes. Voilà le modèle de notre Prière qui n'obtient rien , si elle n'a pas acquis ce caractère d'unité active qui la porte au-dessus du temps et la rend comme le canal naturel des merveilles de l'éternité : car c'est elle qui en pressant ainsi tous nos canaux spirituels , les épure de toute leur corruption , et les met en état de recevoir tous les trésors qu'ils doivent nous transmettre.

Lorsque nous disons dans le *Pater*, que *votre nom soit sanctifié*, nous ne faisons qu'invoquer l'accomplissement de cette loi. L'âme est le nom de Dieu : or si nous obtenons que le nom de Dieu soit

cc 4

( 408 )

sanctifié en nous , dès l'instant le canal des merveilles de l'éternité s'ouvre pour nous , et ces merveilles peuvent se répandre non-seulement sur nous , mais encore sur toute l'immensité qui nous environne. Car c'est en nous unissant avec tous les élus de Dieu , tous les patriarches de Dieu , tous les apôtres de Dieu , que nous pouvons dire *notre Père* dans le sens le plus sublime , parce que par-là nous sommes leurs frères , et nous participons à toutes leurs œuvres. Ces merveilles ne s'arrêtent plus , dès qu'elles se sont une fois ouvert l'accès en nous , et parce que nous sommes alors initiés au mouvement divin , à ce mouvement qui ne s'interrompt jamais , parce qu'il est le fils du desir , et que le desir est la racine de l'éternité. Or ce mouvement divin en nous , ne se trouve que dans le repos absolu de notre être , et par la cessation de toutes les tempêtes où nous vivons dans la région du temps. Oh ! combien seroit grand , redoutable et superbe , un homme qui n'auroit pas résumé le péché ! Il n'y a pas de forces , de lumières et de vertus

qui ne se trouvassent en lui. Mais quelle douleur pour l'homme de sentir qu'il ne peut espérer de prier à son aise et en pleine liberté, qu'autant que l'univers entier sera dissous; de sentir que tout ce qui l'environne, tout ce qui l'approche, tout ce qui le constitue aujourd'hui, est un obstacle à la Prière.

Aussi que l'homme s'étudie, avant de proférer la Prière du Centénier : *Dites seulement une parole, etc.* Car malheur à cet homme, si cette parole se disoit avant qu'il fut prêt à l'entendre! elle ne se prononceroit que pour l'effrayer et pour le perdre. Qui est-ce qui est en état d'écouter et d'entendre retentir à son oreille la parole du Seigneur?

Voici ce qu'elle doit être la parole du Seigneur, pour celui dont la Prière a pris possession. Il la rencontre par-tout cette parole: il la rencontre à toutes les heures cette parole, parce que comme il n'y a point de temps pour l'esprit, il n'y a point non plus de lieu pour l'esprit. Le temps et l'espace ne sont-ils pas proportionnels?

( 410 )

Terre , arrête - toi ; cieux , suspendez votre voix , et toi , prince des ténèbres , éloigne - toi et précipite - toi dans tes abîmes. Car un homme va prier , et il va prier jusqu'à ce qu'il se sente arrivé à cette région où l'homme est perpétuellement tourmenté par la poursuite et l'importunité de la prière et de la parole.

Nous ne devrions faire à Dieu que des Prières de remerciement , et ne jamais lui rien demander : car il donne toujours , et ne donne que ce qui est toujours parfait et toujours excellent. Il donne des abondances de délices et de faveurs dans le temps même que nous sentons par nos souillures ne mériter que des punitions , et ne devoir attendre que des supplices.

Les malheureux hommes savent cela , et ils ne cessent de faire mourir Dieu ; c'est-à-dire de l'empêcher de percer en eux , et par-là de se manifester hors d'eux. Car si notre bonheur est de connoître Dieu , le bonheur de Dieu est d'être connu , et tout qui s'oppose à ce bonheur est une mort pour lui. Pleurons , pleurons sur les péchés des hommes et sur les nô-

tres. Faisons en sorte de sentir combien Dieu nous aime, et pour l'engager à nous faire sentir combien il nous aime, promettons-lui que nous travaillerons à le manifester, et ne nous donnons point de repos que nous ne lui ayons tenu parole.

Allons même dans notre pénitence et dans le sentiment de notre ingratitude envers lui, jusqu'à nous dévouer, sans regret et même avec plaisir, aux souffrances, aux dangers, aux craintes de tous les genres; c'est-à-dire soumettons-nous avec délice aux châtimens et aux punitions que nous avons tous si justement mérités. Châtie-moi, Seigneur, parce qu'alors tu seras près de moi. Car la principale Prière que nous devrions faire, et la principale œuvre à laquelle nous devrions travailler, seroit de demander à Dieu la passion exclusive de le chercher, de le trouver, d'être uni à lui, et de ne pas nous permettre un mouvement qui ne dérivât de cette passion-là, puisque cette voie nous ameneroit à être véritablement l'image et la ressemblance de Dieu, en ce que nous ne ferions plus

( 412 )

rien , nous n'aurions plus une seule pensée , une seule floraison en nous , qui ne fut précédée et ne sortit directement de la sainte parole intérieure et divine , comme rien n'existe dans tous les univers des esprits et des mondes qui ne soit continuellement précédé de l'éternelle et universelle parole génératrice et créatrice de toutes choses. L'amour s'est fait notre frère ; disons - lui : descends dans mon cœur , comme un médecin habile et expérimenté , et prononce sur le traitement qui convient à mes plaies ; quelqu'amer , quelque douloureux qu'il soit , je m'y soumettrai avec joie , puisque c'est le seul moyen que j'aye pour recouvrer la santé. Je serai tranquille entre tes mains , puisque tu me précédéras dans mon supplice ; je serai tranquille entre tes mains , parce que tu m'aimes ; je serai tranquille entre tes mains , parce que tu es puissant , et que tous les maux , tous les dangers , tous les ennemis s'anéantiront pour moi à ta seule présence.

Mais ce n'est point assez de demander à Dieu de descendre dans nous , nous

( 413 )

n'avons rien fait s'il n'y reste pas, et voilà le plus grand malheur dont les hommes sont journellement les victimes: car Dieu descend journellement en eux; mais journellement ils l'en laissent ressortir, où plutôt ils le font ressortir eux-mêmes, et semblent pour ainsi-dire ne pas s'en appercevoir.

Hommes, ranimez vos espérances, rappelez-vous que Dieu s'est fait organe en votre place, (comme il se voit dans la 7.<sup>e</sup> religion ou les traditions; ) rappelez à Dieu sa propre parole par laquelle il a dit qu'il se faisoit organe à votre place: dites-lui que ses paroles ne peuvent point passer, et importunez-le jusqu'à ce que vous sentiez qu'il se soit réellement fait organe pour vous dans toutes vos facultés; c'est alors que vos joies, votre paix et votre triomphe seront assurés; et ne vous a-t-il pas dit: heureux celui qui persévérera jusqu'à la fin! Or, avant d'appliquer ce passage à la fin universelle des choses, ne devez-vous pas l'appliquer d'abord à la fin de chacune de vos œuvres spirituelles - particulières que vous

( 414 )

ne devriez jamais abandonner que vous ne les eussiez portées par votre persévérance jusqu'à cette fin , ou à ce divin résultat qui seul peut vous payer de vos travaux , et vous dédommager de vos peines au centuple.

Demandez donc sans cesse à ce Dieu qu'il se crée lui-même en vous , en miséricorde , en force , en amour , en charité , en résignation , en confiance , en douceur , enfin en toute la nature primitive de notre être : car telle doit être la manifestation et l'activité continuelle de notre substance divine ; demandez-lui toutes ces faveurs-là , dussiez-vous être tourmenté comme lui de l'impatience de la justice , de cette impatience dont il nourrit l'âme du prophète , et fait que l'âme du prophète est une mer agitée et grosse , qui ne peut avoir aucun repos.

Comment l'âme du prophète ne seroit-elle pas tourmentée de l'impatience de la justice ? Il sent que le réel , le saint , le vrai sont , qu'ils sont là , qu'ils y sont toujours , et que cependant il est détenu comme un esclave , et comme un être



dont on se joue au milieu du faux , de l'apparent et de l'illusoire.

Mais voici les progressions diverses de l'homme selon les divers degrés où il est placé , soit par sa faute , soit par ordre. L'homme qui aime le péché , craint tout et répugne à toutes les souffrances ; l'homme qui hait le péché , ne redoute aucune de ces souffrances ; l'homme qui fait pénitence de son péché , les supporte avec résignation et même avec joie ; l'homme qui fait pénitence pour les péchés des autres et pour le grand crime , desire ces mêmes souffrances avec ardeur , et elles sont sa consolation ; l'homme du torrent ne connoît pas ces utiles progressions : son corps prend trop d'esprit , pour que son esprit puisse prendre du corps.

La Prière est une végétation ; car elle n'est que le développement laborieux , progressif et continuel de toutes les puissances et de toutes les propriétés divines-spirituelles et naturelles , temporelles , corporelles , glorieuses de l'homme , qui ont toutes été réservées et ensevelies par le péché.

( 416 )

Aussi tu ne pourras jamais connoître la Prière de la pénitence , que tu n'ayes parcouru le vaste champ de la nécessité du premier homme , de celle de la nature immortelle , spirituelle , pensante et parlante , de ton horrible privation qui te démontre si évidemment une punition , par conséquent une faute , et par conséquent une justice antérieure à toi ; tu ne pourras jamais connoître ta purification vive et réelle , que tu n'ayes passé par cette pénitence ; tu ne pourras jamais connoître ta régénération qu'après avoir subi cette vive purification ou cette pénitence qui , par tes pleurs , te produit le *Baptême de l'eau* , qui lave toutes les souillures ; tu ne pourras jamais exercer les œuvres et les dons de l'esprit , que tu n'ayes été réinstallé dans tes puissances par ta régénération ; tu ne pourras jamais enseigner , que tu n'aye passé par l'exercice de tes œuvres et des dons de l'esprit ; tu ne pourras jamais enseigner sûrement et utilement par écrit , que tu n'ayes enseigné par les entretiens et les discours ; tu ne pourras jamais profiter de

( 417 )

de la lecture des *bons ouvrages*, que tu n'ayes enseigné toi-même par les entretiens et les discours ; tu ne pourras jamais trouver du repos à ton esprit, que tu ne te sois rempli de la lecture des *bons ouvrages*. Cela t'indique quelle est l'immensité du domaine de la Prière, et en même temps quelle est la grandeur du travail qu'elle t'impose ; car dans ce tableau, il n'y a pas un degré qui n'attende ton activité pour te rendre son fruit, afin que tu n'oublies pas que tu es un extrait vif d'une source vive, et qu'à son image tout doit naître de toi, pour que cela te compte, et que cela te reste. Dieu est un roi qui entre toujours dans son royaume et qui n'en sort jamais. Il est pour l'âme humaine, comme un époux tendre et attentif qui veille avec un soin continu, pour épargner à son épouse chérie, non-seulement les maux et les dangers, mais même la moindre fatigue.

Magnifique Dieu de ma vie, transforme tous les êtres qui composent le temps, qu'ils deviennent les lumières de ton temple éternel, qu'ils deviennent les organes

pd

( 418 )

de tes saints cantiques, et qu'ils disent tous ensemble, et sans jamais s'interrompre un instant : magnifique Dieu de ma vie, magnifique Dieu de ma vie, magnifique Dieu de ma vie, tout est en toi, tu es en tout, et rien ne se connoît, ne s'aime, et n'est heureux que par ta vie et que dans la vie. Il n'y a que ton esprit de vie qui crée des esprits en nous, et qui nous remplisse de ces êtres immortels et éternels. La loi de Moïse n'étoit qu'un réffet de ton esprit, aussi ne créoit-elle en nous que des puissances passagères : c'est toi qui crées en nous une abondante immensité de tes puissances permanentes et la plénitude de tes esprits.

La Prière est la principale religion de l'homme, parce que c'est elle qui relie notre cœur à notre esprit; et ce n'est que parce que notre cœur et notre esprit ne sont pas liés, que nous commettons tant d'imprudences, et que nous vivons au milieu de tant de ténèbres et de tant d'illusions. Quand au contraire notre esprit et notre cœur sont liés, Dieu s'unit na-

turellement à nous, puisqu'il nous a dit quand nous serions deux assemblés en son nom, il seroit au milieu de nous et alors nous pouvons dire, comme le réparateur : *mon Dieu, je sais que vous m'exaucez toujours*. Tout ce qui ne sort pas constamment de cette source, est au rang des œuvres séparées et mortes ; et même les œuvres de l'esprit qui peuvent s'opérer par cette source en nous, comme étant son organe, ne nous paroissent pas comparables à cette union ; mais le moyen d'être préservé de l'orgueil dans ces sortes d'œuvres, est de nous tenir perpétuellement les yeux tournés vers cette source, parce qu'alors nous sentons que nous ne travaillons qu'à sa glorification, au lieu que quand nous faisons des œuvres de l'esprit dans des voies et dans des intentions externes, nous sentons que nous travaillons à notre propre glorification.

La Prière relie notre esprit et notre cœur à Dieu, et quand elle a ouvert en nous le foyer divin, nous nous sentons réchauffés, animés et vivifiés par toutes les

puissances divines; toutes les bases de l'alliance se posent en nous, tous les patriarches, tous les prophètes du Seigneur, tous les apôtres font chacun leurs fonctions en nous; ils ne font toutes ces fonctions en nous, que parce que l'esprit-saint les fait lui-même en eux; et toutes ces diverses fonctions s'opèrent en nous dans une liaison délicieuse et une harmonie qui nous peint la sainte fraternité de tous ces élus de Dieu, et leur zèle ardent et mutuel d'avancer en nous l'œuvre de Dieu; ils ne nous présentent cette sainte harmonie, que parce qu'ils sont eux-mêmes dirigés et influencés par l'harmonie de l'unité, etc.

J'ai dit et écrit que notre Prière ne devrait être qu'une action de grace continue, cela ne nous surprendrait point, si nous réfléchissions à notre situation dans ce monde: nous devrions tous, en effet, composer notre Prière, ou notre continue action de grace, de la liste des graces préservatrices que nous recevons. Chacun ne devrait s'occuper que de l'énumération des maux qu'il ne souffre

( 421 )

pas , des tribulations qu'on lui sauve , des privations qu'on lui épargne. Chacun pourroit étendre infiniment le ps. 43 : car ce ne sont plus les miséricordes faites à nos pères , que nous pourrions raconter comme le faisoit le chantre juif, mais ce sont ces miséricordes qui nous ont été et qui nous sont faites journellement à nous-mêmes. Si chacun suivoit cette voie , il sentiroit bientôt la joie , la paix , la consolation ; et la main suprême et miséricordieuse iroit jusqu'à le garantir même des maux considérables qui paroissent inévitables à notre nature , mais qui cependant ne nous arrivent guère que par nos fautes et nos imprudences. Mais pour en venir à ce point de sublimité où peut nous porter la Prière , il faut l'acheter au prix des douleurs de l'enfantement ; c'est par-là que le souvenir nous reste du prix qu'il nous a coûté , et que ce trésor devient ainsi pour nous le prix de l'amour.

Nous apprenons même là un grand secret qui est que Dieu nous regarde quelquefois dans notre travail et dans les douleurs de notre prière , comme une mère

D d 3

( 422 )

regarde son enfant , lorsqu'il est en combat avec les puérides angoisses de son âge , et avec les petits simulacres de dangers auxquels elle l'expose pour le former et lui faire développer ses forces. Dieu , comme cette mère , sçait bien que son amour va couronner nos efforts , il se plaît même dans son amour à nous voir nous agiter ainsi dans la crainte de diminuer à nos yeux la valeur de ce trésor qui est notre seul bien : il veut que nous le gagnions par nos sueurs , quoiqu'il soit bien déterminé à nous l'accorder , et cette victoire sur notre cœur est une douce conquête dont il se réjouit d'avance en secret ; c'est ainsi qu'au milieu de notre liberté même , nous ne sommes que les organes et l'exécution de ses divins desseins , dont les mobiles primitifs restent toujours cachés dans ses mains ou plutôt dans son cœur ; en même temps , c'est ainsi que nous sentons avec surprise , et au moment où nous nous y attendons le moins , combien ses plans sont doux et ses moyens remplis d'une sagesse toujours neuve et merveilleuse. Car sa divine in-



dustrie fait qu'il nous menace de maux apparens pour nous amener à la crainte et à la prière de supplication , et qu'il nous délivre continuellement de maux réels pour nous amener à l'amour et à la Prière d'actions de grace.

Les avantages de ce fils de l'amour , ou de ce feu vivant et animant qui doit finir par nous embrâser , sont innombrables ; et le principal de ces avantages est de nous préserver des coups de l'ennemi dans tous les genres : car , lorsque le feu de l'amour est allumé dans tout notre être , l'ennemi a beau nous frapper , il ne frappe pas sur nous , il ne frappe plus que sur la colère qui est comme retranchée de nous , c'est-à-dire qu'il se frappe lui-même , et s'inflige à lui-même sa propre punition.

Ce feu de l'amour arrête tellement les puissances de l'ennemi , que les magiciens de Pharaon n'eurent plus la force d'imiter les prodiges de Moïse , depuis qu'à la demande du roi d'Egypte , il eut prié pour la cessation de la playe des grenouilles , ( qui étoit la 3.<sup>e</sup> ). En effet , qui est-ce

( 424 )

qui peut te résister , homme , si tu as le bonheur de prier , jusqu'à ce que tu sentes ton feu d'amour ou ta sainte éternité se mouvoir en toi ! n'oublie pas que non-seulement tu dois être une opération de Dieu ; mais que cette opération de Dieu doit être continuelle et de tous les instans. Oh Dieu ! fais donc qu'à chaque acte de mes desirs , je fasse passer un peu de toi dans le monde ! Nous n'avons pas d'autre emploi que d'être pour ainsi-dire les col-porteurs de ce Dieu dans le monde , et les hommes le prouvent dans toutes les circonstances de leur vie ; c'est-à-dire , qu'ils prouvent sans cesse qu'ils n'inventent rien : car lorsqu'ils racontent des faits de l'esprit , ils ne sont pour rien dans la certitude des faits qu'ils racontent ; lorsqu'ils comprennent des vérités intéressantes , leur intelligence n'est pour rien dans la justesse de ces vérités qu'ils comprennent , lors même qu'ils font des actions bonnes , humaines , généreuses , leur action n'est pour rien dans la sainteté et l'équité de la loi éternelle qui ordonne de pareilles actions. Ainsi la mé-

moire de l'homme n'est que le colporteur de la certitude des faits; son intelligence n'est que le colporteur de la justice et de la loi qui est au-dessus de lui. Cependant plus il employe de ses facultés à ce commerce, plus il l'augmente, et en même temps, plus il étend sa propre existence; on voit aussi que plus il met du sien dans ce commerce, plus il est digne de notre reconnaissance et des récompenses de l'universelle justice, parce qu'il augmente par-là nos propres richesses et la gloire de son maître, en en manifestant les divines merveilles. En effet, dans l'ordre commun, l'homme intelligent est supérieur à l'homme qui raconte, et l'homme qui agit est supérieur à l'un et à l'autre; parce que de même que le principe des choses seroit comme nul pour nous, s'il ne les eut transformés en œuvres, de même, l'homme n'est pas un être complet, s'il ne porte pas le développement et l'usage de ses facultés jusqu'à l'action.

Il nous est dit dans l'apocalypse 13, 8 et 9: *la bête sera adorée par tous ceux qui habitent la terre, et dont les noms*

( 426 )

*ne sont points dans le livre de vie de l'agneau qui a été immolé dès le commencement du monde. Que celui-là entende qui a des oreilles.*

C'est ici que l'homme apprend par où il doit commencer pour porter le développement de sa prière et l'usage de ses facultés jusqu'à l'action ; s'il veut que son édifice ne soit point fondé sur le sable, il doit réfléchir que l'œuvre particulière de l'homme, est une imitation de l'œuvre générale ; qu'ainsi il n'obtiendra pas le but de ses œuvres, s'il ne commence par répéter en lui l'immolation de l'agneau, parce que l'œuvre particulière de l'homme doit aussi lui enfanter un monde, c'est-à-dire une universelle opération spirituelle, affranchie de toute opération terrestre de volonté humaine, et que par conséquent l'agneau doit être aussi immolé en lui, dès le commencement de ce monde particulier qui doit être pour lui une œuvre complète ; mais comme nulle immolation particulière ne peut se faire en lui que par son union à l'immolation de l'agneau universel ; il apprend là le seul moyen

( 427 )

qu'il ait de s'insérer à la fois , et dans son propre livre de la vie , et dans le livre de vie par excellence : c'est-à-dire à quelle condition il se peut préserver de l'adoration de la bête : car tout ce qui ne tient pas à ces deux livres de vie , tient à la bête. Voilà , je crois , de quelle oreille on doit entendre ce passage. Notre corps animal n'est pas la bête , quoiqu'il y soit lié ; aussi devrions-nous nous promettre de ne jamais rien accorder à cet animal si voisin de la bête , que nous n'eussions auparavant et à chaque fois obtenu et senti la nourriture de notre esprit.

Dieu suprême ! il n'y a que toi qui puisses te servir de prière à toi-même , et ce n'est qu'en te rencontrant toi-même dans notre Prière , que tu peux te payer et être content. Mais aussi , ce n'est que quand tu t'es ainsi rencontré toi-même en nous , que nous pouvons nous croire régénérés , et prononcer avec transport et une joyeuse confiance : *consummatum est*.

Mais ces joies sont encore bien loin d'être permises à l'homme , il faut auparavant qu'il les gagne par les sueurs con-

( 428 )

tinuelles de son sang et de son esprit. Il faut d'abord qu'il souffre pour ses propres péchés ; il faut qu'il entende en soi la voix redoutable de ses péchés , voix mille fois plus effrayante que celle de tous les maux de la terre ; il faut qu'il sente l'horreur d'avoir pu scandaliser l'Être saint et juste par excellence , et qu'il se souvienne de ce que dit l'Écriture : *malheur à celui qui aura scandalisé le moindre de ses petits*. Par conséquent , quel malheur pour celui qui a scandalisé le plus grand de tous ! Il faut qu'il se fasse circonscire dans toutes les parties de son être , et qu'il souffre , comme les Sichimites les suites douloureuses de l'opération pendant plusieurs jours ; il faut qu'il mesure la miséricordieuse justice de ce Dieu outragé qui , malgré que nous l'ayons scandalisé jusque dans son centre divin , ne nous punit , ou plutôt ne cherche à nous corriger que par des tribulations terrestres et des afflictions corporelles , toutes choses que nous ne devrions pas regarder comme des afflictions , puisque la privation de tout ce qui tient au temps ,

Ennui que la mort elle-même sont tellement inévitables, que ce n'est point à toutes ces choses-là que la sagesse pense, lorsqu'elle nous recommande de faire pénitence; bien moins encore est-il question des afflictions humaines qu'une apparente injustice peut attirer sur nous: car lorsque les afflictions nous arrivent, et que nous serions tentés de dire que nous ne les avons pas méritées, songeons que Dieu pourroit nous dire: quand vous m'avez blessé dans mon amour par votre insouciance, dans ma vérité par vos mensonges, dans ma sainteté par vos souillures, avois-je mérité tous ces outrages? et cependant je les ai soufferts et je les souffre tous les jours; il faut que, quand il aura ainsi senti la douleur pour ses propres péchés, il s'ouvre aux douleurs que le réparateur a supportées et qu'il supporte sans cesse pour les péchés des autres hommes; il faut qu'en se présentant pour entrer au service de ce bon maître, il se livre avec zèle et ardeur à partager ses fatigues et ses souffrances; il faut qu'il sente que ce maître incompréhensible

( 430 )

dans son amour , est mille fois plus affligé des maux terrestres et spirituels que les hommes se font entre eux , qu'ils ne peuvent jamais l'être eux-mêmes ; il faut qu'il s'afflige avec lui , qu'il souffre pour le soulager , si cela se peut , qu'il aperçoive que ce maître divin est consolé en partie de ses souffrances par les triomphes que l'éternelle justice ne peut manquer de remporter , et qu'elle remporte en effet tous les jours ; mais que la vraie manière de servir ce bon maître , ce seroit de travailler à le consoler dans son amour , en cherchant à lui ouvrir les cœur de ceux qu'il a bien voulu nommer ses frères : car il n'a que la soif des âmes , et c'est de cette soif-là que nous devons travailler sans cesse à nous remplir , si nous voulons devenir ses frères et ses coopérateurs. Il faut qu'il sente que toutes les abominations , erreurs et illusions auxquelles les hommes se sont livrés , se livrent et se livreront jusqu'à la fin des temps , sont autant d'épines et de poignards qui déchirent le cœur de ce bon maître , et qu'en entrant à son service , tel est le



( 431 )

traitement qu'il doit attendre , et le pain quotidien qu'il doit manger. Car il ne peut ouvrir les yeux sur aucun objet de la nature , sur aucun homme , et encore moins sur aucune femme , qu'il ne rencontre un sujet de douleur et d'affliction spirituelle dont le cœur de notre maître est bourrelé depuis le commencement des siècles : telle est la vie du véritable disciple de ce véritable maître , et telle est la véritable Prière.

J'ai dit plus haut que nous devrions demander que Dieu et la Prière se priassent eux - mêmes en nous. J'aurais pu ajouter que , puisqu'il nous est dit que quelque chose que nous demandions au père en son nom , nous l'obtiendrions , il faudroit que nous eussions l'industrielle foi de le demander lui-même en son nom , afin qu'il ne put pas se refuser à notre prière. L'Écriture nous dit que le saint-Esprit prie sans cesse en nous par des gémissemens ineffables. Si cela est , nous n'aurions donc autre chose à faire que de ne pas empêcher ce Dieu lui-même de se prier ainsi en nous : car , s'il se

prioit par-tout en nous, et dans toutes les facultés de son être, nous serions alors le véritable *rien* que nous devons être à son égard, et nous ne ferions qu'entendre continuellement les diverses et divines Prières qu'il feroit en nous et pour nous, et nous n'en serions que l'objet, que les témoins et les signes vivans, pour en instruire les régions externes. Voilà le véritable abandon : voilà cet état où notre être est continuellement et secrètement amené de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, et si on ose le dire du néant à l'être ; passage qui nous remplit d'admiration, non-seulement par sa douceur, mais bien plus encore parce que cette œuvre reste dans la main divine qui l'opère, et qu'heureusement pour nous, elle nous est incompréhensible, comme toutes les générations dans toutes les classes, le sont aux êtres qui en sont les agens et les organes ; oui le bonheur de cette ignorance en nous est tel que s'il étoit possible qu'on nous offrit la connoissance et la clef de notre génération divine, nous aurions grand tort de ne pas la refuser.

Car

( 433 )

Car si cet être est tout, où pourroit-il aller pour se corrompre? où pourroit-il aller qu'il ne se rencontrât lui-même, c'est-à-dire, qu'il ne rencontrât la vérité et la perfection! quant à sa propre génération éternelle et divine, ne croyons pas jamais atteindre à la connoître en réalité effective, quelque sublimes idées que les profondeurs de la sagesse puissent nous en donner. Car il y a un magisme universel sur toutes les générations, elles le sentent toutes, et ne se comprennent pas. Je ne crains pas même d'avancer que Dieu se ravit perpétuellement dans sa propre génération; mais que s'il la comprenoit, elle auroit un commencement, puisque sa pensée seroit antérieure à cette génération; enfin, si l'être connoissoit sa propre génération, il n'y auroit plus de magie; et s'il n'y avoit plus de magie, nous aurions de la science à la vérité, mais nous n'aurions plus de plaisir.

Quand nous avons le bonheur de parvenir à ce sublime abandon, le Dieu que nous avons obtenu par son nom, selon sa promesse ce Dieu qui se prie lui-même

E e

en nous , selon sa fidélité et son desir universel : ce Dieu qui ne peut plus nous quitter , puisqu'il vient mettre son universalité en nous : ce Dieu , dis-je , ne fait plus de nous que comme l'habitable de ses opérations. Ainsi avec ce Dieu , nous n'avons plus de souillures à craindre , parce qu'il est la pureté , qu'il la porte par-tout , et que rien ne le peut tacher ; nous n'avons plus à craindre les attaques de l'ennemi , ni démonial , ni astral , ni terrestre , parce qu'il est la force et la puissance , et que toutes les puissances viennent se briser devant lui ; nous n'avons plus d'inquiétudes à avoir , ni pour notre marche , ni pour nos discours , ni pour nos besoins , parce qu'il se trouve lui-même dans toutes ces choses , et qu'il a la plénitude de tous les moyens pour y suffire : ce qui nous peint la force et la vérité des paroles qu'il disoit à ses Apôtres , en leur recommandant de ne se mettre point en peine des soins de leur vie , etc. comme font les payens.

En effet , si nous avons le bonheur qu'en demandant notre Dieu lui même par son

nom , il vienne s'établir en nous , il ne tardera pas à y opérer un autre prodige qui assurera d'autant plus notre félicité : car si nous voyons que dans Isaïe , Jérémie , Amos , et dans d'autres prophètes , il jure par son nom , par sa droite , par son âme , de briser la force du pain , de renverser les villes coupables , et de ne plus se souvenir des peuples criminels : combien plus sera-t-il prêt de jurer par son nom , par sa droite , par son âme , de ne plus nous abandonner , de ne plus se séparer de nous , puisqu'il ne le pourroit sans se séparer de lui-même ? combien plus sera-t-il desirieux de jurer toutes ces choses en son nom par son amour , que de jurer le contraire en son nom par sa colère ? Or , s'il nous étoit donné qu'une si éminente faveur nous fut octroyée , qu'elle ne devoit pas être notre espérance et notre sécurité , puisque Dieu qui défend de prendre sa parole en vain , ne pourroit sûrement pas prendre en vain lui-même sa propre parole , et qu'alors toutes ses promesses ne pourroient manquer d'avoir leur effet , ni toutes ses miséri-

( 436 )

cordieuses bénédictions de nous suivre et de nous accompagner par-tout. Souvenons-nous qu'il a donné sa parole au réparateur, et qu'il ne la pourra jamais oublier : souvenons-nous qu'il a dit que par-tout où nous serions deux ou trois assemblés en son nom, il seroit au milieu de nous. Or nous pouvons non-seulement rassembler notre cœur et notre esprit en son nom, mais y ressembler aussi toutes nos facultés, notre foi, notre justice, notre amour, notre piété, notre dévouement, etc.

Heureux donc l'homme que la Divinité daigne choisir, pour en faire un temple où elle vienne s'invoquer elle-même par son propre nom, et y jurer en son propre nom qu'elle veillera sur ce temple, et qu'elle l'employera à l'exécution et à l'accomplissement de tous ses desseins ! Il doit s'attendre à des travaux pénibles et à un grand asservissement aux ordres de son maître ; mais outre que cette fidélité et cette exactitude sont indispensables, même dans l'ordre humain, combien les douceurs et les récompenses qu'il

( 437 )

doit attendre de celui qui l'emploie, ne seront-elles pas au-dessus des services qu'il lui rendra ! Ces douceurs peuvent s'étendre au point que l'homme n'ait plus besoin de demander à ce Dieu de venir l'invoquer en lui dans son propre nom ; mais que ce Dieu d'amour et de desir, y vienne de lui-même, et sans attendre la supplication de l'homme qui alors n'a d'autres prières à faire que des Prières d'actions de grâce et de jubilation. On n'a plus même besoin de lui dire comme l'Écriture : priez *sans cesse*, car *le toujours* demeure en lui, et n'y peut demeurer sans prier, et sans faire jaillir universellement son éternel desir ; c'est-à-dire sans faire pleuvoir sur nous, et faire couler dans nous, des flots de mondes spirituels, et des nombres toujours innombrables d'univers divins. Car s'il a dit qu'il vouloit être servi en esprit et en vérité, et que c'étoit ces serviteurs-là qu'il aimoit, ne devons-nous pas être plus que sûrs qu'il se servira lui-même en nous en esprit et en vérité, puisqu'il ne peut manquer d'être fidèle à sa propre

g e 3

loi, fondée non-seulement sur son invariable exactitude, mais encore plus sur ce qu'il ne peut manquer de s'aimer lui-même, et d'agir avec lui-même en esprit et en vérité, conformément à son propre amour.

Mais cette Prière qu'il fait en nous est douloureuse, comme celle que nous faisons nous-mêmes, puisqu'il s'agit là d'une renaissance; ne sentons-nous pas des douleurs au physique, dans ceux de nos membres qui sont emputés? Nous devons en sentir aussi au spirituel, quand l'action se développe en nous et se porte à ceux de nos membres spirituels à qui le péché a fait subir l'amputation. Eh bien le réparateur doit subir de semblables douleurs et de bien plus considérables encore, quand il cherche à s'introduire en nous! car nous sommes tous autant de membres de ce grand être, que nos souillures ont comme retranchés de lui, et comme il cherche à s'introduire universellement dans tous ses membres, on doit voir qu'elle est l'étendue de l'œuvre douloureuse qu'il fait en nous, puisqu'il veut



( 439 )

bien y devenir lui-même le fruit de sa propre pénitence ; mais on doit voir aussi quelles doivent être nos espérances , lorsqu'il veut bien venir lui-même faire pénitence en nous , puisqu'il lui doit être impossible de résister et de ne pas se rendre lui-même à sa propre pénitence.

Homme, tu as vu que le réparateur vouloit bien venir faire penitence en nous ; tu vois qu'il cherche à reproduire de nouveau tous nos membres , malgré les douleurs vives que cette œuvre lui occasionne ; tu vois qu'il veut bien devenir le fruit de sa propre pénitence. Ces infatigables et incomparables bienfaits ne suffisent-ils pas , pour que tu lui demandes, lorsqu'il t'aura guéri , la grace d'entrer pour quelque chose dans son affliction , relativement aux souillures et aux ténèbres des autres hommes.

Ce n'est rien encore que d'entrer ainsi dans son affliction , et de partager les douleurs que l'humanité aveugle et égarée lui fait souffrir ; il faut que le jugement de l'espèce humaine entre également en nous , et nous en fasse sentir toute l'éten-

due et toute l'horreur. Bien plus, il faut que nous en sentions comme l'exécution pour le général, comme nous le sentons pour l'individu, lors de notre pénitence particulière, et lors des douleurs que notre être spirituel éprouve pour régénérer ceux de nos membres qui sont amputés. C'est-là ce qui constitue le véritable état prophétique.

Mais cette œuvre est si importante, que tu dois te garder de la désirer avant que tes substances soient assez pures et assez fortes pour la supporter : à plus forte raison cette précaution est-elle indispensable avant que tu demandes au grand être de se prier lui-même en toi : car il ne peut y avoir de sympathie qu'entre des êtres analogues. Mais aussi, dès que tu veilleras constamment et diligemment sur toi, sois sûr que ce grand être ne tardera pas à venir se convoquer en toi lui-même à la Prière ; et ce sera-là le signe de ta régénération. Car cette régénération ne peut avoir lieu qu'autant que le cours progressif de toutes les élections et de tous les points de toutes

( 441 )

les alliances est accompli en nous, puisque ce n'est qu'alors que la parole éternelle du père rentre en sa libre opération en nous, et se fait entendre à notre esprit avec toutes les douceurs qu'elle engendre.

C'est alors que tu sentiras ce que c'est que la vraie foi qui n'est autre chose que de regarder Dieu comme le propriétaire de la maison que tu lui cèdes par le pacte que lui et toi font ensemble; que par conséquent tu dois lui laisser pleine et entière liberté d'user à son gré de tout ce qui compose cette maison; enfin que cette vraie foi consiste en ce qu'il n'y ait pas un seul point de toi-même que tu te réserves, et où tu conserves la moindre propriété, puisque c'est Dieu-même, sa volonté, son opération, son esprit qui doivent occuper et remplir tous ces points qui te constituent, attendu qu'étant devenus sa propriété, ils ne peuvent plus être la tienne. Tâches sur-tout de sentir que tu ne peux rien, si *tu ne procèdes* : c'est-à-dire, si tu n'es pas continuellement engendré de Dieu : car Dieu ne peut vivre et opérer que dans

( 442 )

son propre desir: voilà pourquoi l'homme n'est rien tant qu'il n'est pas universellement la floraison ou l'explication active du desir de Dieu: voilà pourquoi aussi, quand il est juste, Dieu même ne lui résiste pas, parce qu'il n'est juste, qu'autant que Dieu habite en lui et le justifie. Mais pour arriver à ce haut terme, il y en a un antérieur à passer, c'est celui de l'emploi déterminé de toutes les puissances de notre volonté. Car on sent si bien dans l'œuvre que notre volonté est une puissance que l'on éprouve physiquement, que l'on veut que nous voulions, tant la loi est attachée au jeu des sentiers qu'elle s'est tracés. Aussi devrions-nous prier toujours, ou absorber le temps dans notre Prière, si nous voulons rétablir nos analogies avec celui qui est sans temps; aussi devrions-nous nous coller inséparablement et sans interruption, à ce nom profond qui veut être lié inséparablement à tout, puisque sans cette source, il ne peut rien y avoir de régulier et de participant à la lumière; aussi devons-nous faire des efforts constans et perpétuels, pour

que ce nom radical ne se sépare pas de nous un seul instant, puisque rien dans nos œuvres spirituelles, sociales, intellectuelles, morales naturelles, corporelles, ne peut être légitime et garanti de nos propres reproches, qu'autant que toutes ces œuvres sont l'effet positif et le résultat même de ce grand nom.

Mais une merveille qu'il ne faut pas dire trop haut, c'est que l'homme prie toujours, lors même qu'il n'en sait rien; et les Prières qu'il fait avec connaissance ne sont que la production de celles qu'il ignore: elles ne sont que l'écoulement de ce fleuve éternel qui s'engendre en lui: elles n'ont pour objet que de vivifier tous ses *membres*, tous ses sentiers, et par lui toutes les régions, afin que la vie soit par-tout.

Cependant, si à cette Prière secrète et inconnue, il ne joint pas ses Prières actives et volontaires, cette Prière secrète ne lui sert de rien, et sa propre paix ou la paix qu'elle engendre, revient sur elle.

---

---

## PRIÈRES

*Tirées d'un manuscrit de M. Saint  
Martin.*

---

I.<sup>re</sup>

---

**S**OURCE éternelle de tout ce qui est ,  
toi qui envoies aux prévaricateurs des  
esprits d'erreur et de ténèbres qui les sé-  
parent de ton amour , envoie à celui qui  
te cherche un esprit de vérité qui le  
rapproche de toi pour jamais. Que le feu  
de cet esprit consume en moi jusqu'aux  
moindres traces du vieil homme , et qu'a-  
près l'avoir consumé , il fasse naître de  
cet amas de cendres , un nouvel homme  
sur qui ta main sacrée ne dédaigne plus  
de verser l'onction sainte. Que ce soit-là  
le terme des longs travaux de la péni-  
tence , et que ta vie universellement *une* ,  
transforme tout mon être dans l'unité de  
ton image , mon cœur dans l'unité de ton

( 445 )

amour, mon action dans une unité d'œuvres de justice, et ma pensée dans une unité de lumières. Tu n'imposes à l'homme de grands sacrifices que pour le forcer à chercher en toi toutes ses richesses et toutes ses jouissances, et tu ne les forces à chercher en toi tous ces trésors, que parce que tu sais qu'ils sont les seuls qui puissent le rendre heureux, et que tu es le seul qui les possède, qui les engendre et qui les crée. Oui, Dieu de ma vie, ce n'est qu'en toi que je peux trouver l'existence et le sentiment de mon être; tu as dit aussi que *c'étoit dans le cœur de l'homme que tu pouvois seulement trouver ton repos*; n'interromps pas un instant ton action sur moi, pour que je puisse vivre, et en même temps pour que ton nom puisse être connu des Nations: tes prophètes nous ont enseigné que les morts ne pouvoient te louer; ne permets donc jamais à la mort de m'approcher: car je brûle de rendre ta louange immortelle, je brûle du desir que le soleil éternel de la vérité ne puisse reprocher au cœur de l'homme d'avoir apporté

( 446 )

le moindre nuage, et causé la moindre interruption dans la plénitude de ta splendeur. Dieu de ma vie, toi que l'on prononce et tout s'opère, rends à mon être ce que tu lui avois donné par son origine, et je manifesterai ton nom aux Nations, et elles apprendront que toi seul es leur Dieu et la vie essentielle, comme le mobile et le mouvement de tous les êtres. Sème tes desirs dans l'âme de l'homme, dans ce champ qui est ton domaine et que nul ne peut te contester, puisque c'est toi qui lui as donné son être et son existence. Sèmes - y tes desirs, afin que les forces de ton amour l'arrachent en entier aux abîmes qui le retiennent et qui voudroient l'engloutir pour jamais avec eux. Abolis pour moi la région des images ; dissipes ces barrières phantastiques qui mettent un immense intervalle et une épaisse obscurité entre ta vive lumière et moi, et qui m'obombrent de leurs ténèbres. Approches de moi le caractère sacré et le sceau divin dont tu es le dépositaire, et transmets jusqu'au sein de mon âme le feu qui te brûle, afin qu'elle



(447)

brûle avec toi , et qu'elle sente ce que c'est que ton ineffable vie et les intarissables délices de ton éternelle existence. Trop foible pour supporter le poids de ton nom , je te remets le soin d'élever en entier l'édifice , et d'en poser toi-même les premiers fondemens au centre de cette âme que tu m'as donnée pour être comme le chandelier qui porte la lumière aux Nations , afin qu'elles ne restent pas dans les ténèbres. Graces te soient rendues , Dieu de paix et d'amour ! graces te soient rendues de ce que tu te souviens de moi , et de ce que tu ne veux pas laisser languir mon âme dans la disette ! tes ennemis auroient dit que tu es un père qui oublie ses enfans , et qui ne peut pas les délivrer.

---

I I.

---

J'IRAI vers toi , Dieu de mon être ;  
j'irai vers toi , tout souillé que je suis ; je  
me présenterai devant toi avec confiance.  
Je m'y présenterai au nom de ton éternelle

( 448 )

existence, au nom de ma vie, au nom de ta sainte alliance avec l'homme; et cette triple offrande sera pour toi un holocauste d'agréable odeur sur lequel ton esprit fera descendre son feu divin pour le consumer et retourner ensuite vers ta demeure sainte, chargé et tout rempli des desirs d'une âme indigente qui ne soupire qu'après toi. Seigneur, Seigneur, quand entendrai-je prononcer au fond de mon âme, cette parole consolante et vive avec laquelle tu appelles l'homme par son nom, pour lui annoncer qu'il est inscrit dans la milice sainte, et que tu veux bien l'admettre au rang de tes serviteurs? Par la puissance de cette parole sainte, je me trouverai bientôt environné des mémoriaux-éternels de ta force et de ton amour, avec lesquels je marcherai hardiment contre tes ennemis, et ils partiront devant les redoutables tonnerres qui sortiront de ta parole victorieuse. Hélas! Seigneur, est-ce à l'homme de misère et de ténèbres à former de pareils vœux et à concevoir de si superbes espérances! au lieu de pouvoir frapper l'ennemi, ne faut-il pas qu'il  
songe

( 449 )

songe lui-même à en éviter les coups ?  
Au lieu de paroître, comme autrefois,  
couverts d'armes glorieuses, n'est-il pas  
réduit comme un objet d'opprobre, à  
verser des pleurs de honte et d'ignominie  
dans les profondeurs de sa retraite, n'o-  
sant pas même se montrer au jour ? Au  
lieu de ces chants de triomphe qui au-  
trefois devoient le suivre et accompagner  
ses conquêtes, n'est-il pas condamné à  
ne se faire entendre que par des soupirs  
et par des sanglots ? Au moins, Seigneur,  
fais-moi une grâce, c'est que toutes les  
fois que tu sonderas mon cœur et mes  
reins, tu ne les trouves jamais vuides de  
tes louanges et de ton amour ; je sens,  
et je voudrois ne jamais cesser de sentir,  
que ce n'est point assez du temps entier  
pour te louer ; et que, pour que cette  
œuvre sainte soit accomplie d'une manière  
qui soit digne de toi, il faut que tout mon  
être soit saisi et mu par ton éternité ;  
permets donc, ô Dieu de toute vie et de  
tout amour ! permets à mon âme de cher-  
cher à fortifier sa foiblesse dans ta puisan-  
ce ; permets-lui de former avec toi une

ff

( 450 )

ligue sainte qui me rende invincible aux yeux de mes ennemis, et qui me lie tellement à toi par les vœux de mon cœur et du tien, que tu me trouves toujours aussi ardent et aussi empressé pour ton service et pour ta gloire, que tu l'es pour ma délivrance et pour mon bonheur.

---

III.

ÉPOUX de mon âme, toi par qui elle a conçu le saint desir de la sagesse, viens m'aider toi-même à donner la naissance à ce fils bien-aimé que je ne pourrai jamais trop chérir. Dès qu'il aura vu le jour, plonges-le dans les eaux pures du baptême de ton esprit vivifiant, afin qu'il soit inscrit sur le livre de vie, et qu'il soit reconnu pour jamais, comme étant au nombre des fidèles membres de l'Eglise du très-Haut. En attendant que ses foibles pieds aient la force de le soutenir, prends-le dans tes bras comme la mère la plus tendre, et préserve-le de tout ce qui pourroit lui nuire. Epoux de

( 451 )

mon âme , toi que l'on ne connoit jamais , si l'on n'est humble , je rends hommage à ta puissance , et je ne veux pas confier à d'autres mains que les tiennes , ce fils de l'amour que tu m'as donné. Soutiens-le toi-même , lorsqu'il commencera à former ses premiers pas. Quand il sera dans un âge plus avancé et susceptible de l'entendre , instruis - le de l'honneur qu'il doit à son père , pour qu'il obtienne de longs jours sur la terre ; inspire-lui le respect et l'amour pour la puissance et les vertus de celui qui lui a donné l'être. Epoux de mon âme , inspire - moi la première à nourrir continuellement ce fils chéri de ce lait spirituel que tu formes toi-même dans mon sein ; que je ne cesse de contempler dans mon fils l'image de son père , et dans son père l'image de mon fils , et de tous ceux que tu peux engendrer en moi dans le cours non-interrompu de toutes les éternités. Epoux de mon âme , toi que l'on ne connoit jamais , si l'on n'est sanctifié , sers à la fois de mentor et de modèle à ce fils de ton esprit , afin que dans tous

Ff2

( 452 )

les temps et dans tous les lieux , ses œuvres et son exemple annoncent et manifestent sa céleste origine ; tu poseras ensuite toi-même sur sa tête la couronne de gloire , et il sera pour les peuples un monument éternel de la majesté de ton nom. Epoux de mon âme , telles sont les délices que tu prépares à ceux qui t'aiment et qui cherchent à s'unir à toi. Périsse à jamais celui qui me presseroit de rompre notre sainte alliance ! Périsse à jamais celui qui voudroit m'engager à te préférer un autre époux ! Epoux de mon âme , prends-moi toi-même pour ton propre fils ; que lui et moi nous ne fassions qu'un à tes yeux , et verse abondamment sur l'un et sur l'autre , les graces que nous ne pouvons tous deux recevoir que de ton amour. Je ne puis plus vivre , si tu n'accordes à la voix de mon fils et à la mienne , de s'unir ensemble pour chanter éternellement tes louanges , et pour que nos cantiques soient comme des fleuves intarissables engendrés sans cesse par le sentiment de tes merveilles et de ton ineffable puissance.

## I V.

SEIGNEUR , comment oserois - je me regarder un instant sans frissonner d'horreur sur ma misère ! j'habite au milieu de mes propres iniquités qui sont les fruits de mes abus dans tous les genres , et qui sont devenus comme mon vêtement ; j'ai abusé de toutes mes loix , j'ai abusé de mon âme , j'ai abusé de mon esprit , j'ai abusé et j'abuse journellement de toutes les graces que ton amour ne cesse journellement de répandre sur ton ingrate et infidelle créature : c'est à toi que je devois tout offrir et tout sacrifier , et je ne devois rien offrir au temps qui est devant tes yeux , comme les idoles , sans vie et sans intelligence , et cependant je ne cesse d'offrir tout au temps , et rien à toi ; et par - là je me précipite d'avance dans l'horrible abîme de la confusion qui n'est occupée qu'au culte des idoles , et où ton nom n'est pas connu. J'ai fait comme les insensés et les ignorans du siècle qui

ff 3

( 454 )

employent tous leurs efforts pour anéantir les redoutables arrêts de la justice, et faire en sorte que cette terre d'épreuve que nous habitons, ne soit plus à leurs yeux une terre d'angoisse, de travail et de douleur. Dieu de paix, Dieu de vérité, si l'aveu de mes fautes ne suffit pas pour que tu me les remettes, souviens-toi de celui qui a bien voulu s'en charger et les laver dans le sang de son corps, de son esprit et de son amour; il les dissipe et les efface, dès qu'il daigne en faire approcher sa parole. Comme le feu consume toutes les substances matérielles et impures, et comme ce feu qui est son image, il retourne vers toi avec son inaltérable pureté, sans conserver aucune empreinte des souillures de la terre. C'est en lui seul et par lui seul que peut se faire l'œuvre de ma purification et de ma renaissance; c'est par lui seul que ta majesté sainte peut contempler l'homme, et c'est pour cela que tu veux opérer notre guérison et notre salut; puisqu'en employant les yeux de son amour qui purifie tout, tu ne vois plus dans l'homme



rien de difforme, tu n'y vois plus que cette étincelle divine qui te ressemble et que ta sainte ardeur attire perpétuellement à elle comme une propriété de ta divine source. Non, Seigneur, tu ne peux contempler que ce qui est vrai et pur comme toi ; le mal est inaccessible à ta vue suprême : voilà pourquoi l'homme méchant est comme l'être dont tu ne te souviens plus, et que tes yeux ne sauroient fixer, puis qu'il n'a plus aucun rapport avec toi ; et voilà cependant cet abîme d'honneur où je n'ai pas craint de faire mon séjour ; il n'y a pas d'autre alternative pour l'homme ; s'il n'est perpétuellement plongé dans l'abîme de ta miséricorde c'est l'abîme du péché et de la misère qui l'inonde ; mais aussi, il n'a pas plutôt détourné son cœur et ses regards de cet abîme d'iniquité, qu'il retrouve cet océan de miséricorde dans lequel tu fais nager toutes tes créatures. C'est pourquoi je me prosternerai devant toi dans ma honte et dans le sentiment de mon opprobre : le feu de ma douleur desséchera en moi l'abîme de mon ini-

( 456 )

quitte, et alors il n'existera plus pour moi, que le royaume éternel de ta miséricorde.

V.

ÔTE-MOI ma volonté, Seigneur; ôte-moi ma volonté: car si je peux un seul instant suspendre ma volonté devant toi, les torrens de ta vie et de ta lumière entreront en moi avec impétuosité, comme n'y ayant plus d'obstacle qui les arrête. Viens m'aider toi-même à briser ces funestes barrières qui me séparent de toi; arme-toi contre moi-même, afin que rien en moi ne résiste à ta puissance, et que tu triomphes en moi de tous les ennemis et de tous les miens; en triomphant de ma volonté. O principe éternel de toute joie et de toute vérité; quand est-ce que je serai renouvelé au point de ne me plus appercevoir moi-même que dans la permanente affection de ta volonté exclusive et vivifiante? Quand est-ce que les privations en tout genre, me

( 457 )

paraîtront un profit et un avantage, en ce qu'elles me préservent de tous les esclavages, et me laissent plus de moyens, de me lier à la liberté de ton esprit et de ta sagesse? Quand est-ce que les maux me paraîtront une faveur de ta part, comme autant d'occasions de remporter des victoires, et de recevoir de ta main les couronnes de gloire que tu distribues à tous ceux qui combattent en ton nom? Quant est-ce que tous les avantages et les joies de cette vie, me paraîtront autant de pièges que l'ennemi ne cesse de nous dresser pour établir dans nos cœurs un Dieu de mensonge et de séduction, en place du Dieu de paix et de vérité qui devrait toujours y régner? Enfin, quant est-ce que le saint zèle de ton amour et l'ardeur de mon union avec toi, me domineront jusqu'à donner avec délices, ma vie, mon bien-être, et toutes les affections étrangères à ce but exclusif de l'existence de l'homme qui est ta créature, et que tu as chéri jusqu'à vouloir l'aider par ton exemple, en te donnant toi-même tout entier pour lui. Non, Seigneur, celui qui

n'est pas emporté par ce saint dévouement, n'est pas digne de toi, et il n'a pas encore fait le premier pas dans la carrière. La connoissance de ta volonté et le soin du serviteur fidèle de ne jamais s'en séparer un seul instant, voilà l'unique et véritable lieu de repos pour l'âme de l'homme; il ne peut en aborder sans être sur le champ rempli de délices, comme si tout son être étoit renouvelé et revivifié dans toutes ses facultés, par les sources de ta propre vie; il ne peut s'en écarter, sans se voir sur le champ livré à toutes les horreurs de l'incertitude, des dangers et de la mort. Hâte-toi, Dieu de consolation, Dieu de puissance; hâte-toi de faire descendre dans mon cœur, un de ces purs mouvemens de ta volonté sainte et invincible. Il ne faut qu'un seul de ces mouvemens divins pour établir en moi le règne de ton éternité, et pour résister constamment et universellement à toutes les volontés étrangères qui viendroient se réunir pour le combattre dans mon âme, dans mon esprit et dans mon corps. C'est alors que

( 459 )

je m'abandonnerai à mon Dieu , dans la douce effusion de ma foi , et que je publierai ses merveilles. Les hommes ne sont pas dignes de tes merveilles , ni de contempler la douceur de ta sagesse et la profondeur de tes conseils ! mais suis-je digne moi-même de prononcer de si beaux noms , vil insecte que je suis , et qui ne mérite que les vengeances de la justice et de la colère ? Seigneur , Seigneur , fais reposer un instant sur moi l'étoile de Jacob , et ta sainte lumière s'établira dans ma pensée , comme ta volonté pure dans mon cœur.

---

VI.

---

ÉCOUTE mon âme , écoute , et console-toi dans ta détresse : il y a un Dieu puissant qui veut se charger du soin de guérir toutes les plaies. Il est le seul , oui , il est le seul qui ait ce suprême pouvoir , et il ne l'exerce qu'envers ceux qui l'en reconnoissent comme le possesseur , et comme le jaloux administrateur. Ne vas

( 460 )

point à lui sous un déguisement comme la femme de Jéroboam , que le prophète Akia accabla de reproches ; vas-y plutôt avec l'humilité et la confiance que doit te donner le sentiment de tes effroyables maux , et de l'universelle puissance de celui qui ne veut point la mort du pécheur , puisque c'est lui qui a créé les âmes. Laisse au temps accomplir sa loi sur toi , dans tout ce qui tient au temps ; n'accélère point son œuvre par tes désordres ; ne la retarde point par tes desirs faux et tes vaines spéculations qui sont le partage de l'insensé. Mais uniquement occupé de ta guérison intérieure et de ta délivrance spirituelle , rassemble soigneusement le peu de forces que chaque degré du temps développe en toi ; sers-toi de ces secrets mouvemens de la vie , pour te rapprocher chaque jour de plus en plus de celui qui voudroit déjà te posséder dans son sein , et te faire partager avec lui , la douce liberté d'un être qui jouit pleinement de l'usage de toutes ses facultés, sans jamais connoître aucun obstacle. Dans les momens où ces heureux élans

( 461 )

s'empareront de toi , soulève-toi sur ton lit de douleurs , et dis à ce Dieu de miséricorde et de toute-puissance : jusqu'à quand , Seigneur , laisserez-vous languir dans l'esclavage et dans l'opprobre , cette antique image de vous-même que les siècles ont pu ensevelir sous leurs décombres , mais qu'ils n'ont jamais pu effacer ! Elle a osé vous méconnoître dans ces temps où elle habitoit dans la splendeur de votre gloire ; et vous , vous n'avez eu autre chose à faire , que de fermer sur elle l'œil de votre éternité , et dès l'instant elle s'est trouvée plongée dans les ténèbres , comme dans un abîme. Depuis cette lamentable chute , elle est devenue journellement la risée de tous ses ennemis ; ils ne se contentent pas de la couvrir de leurs dérisions ; ils l'infestent de leurs venins ; ils la chargent de chaînes , pour qu'elle ne puisse pas se défendre , et pour qu'ils ayent plus de facilité à diriger sur elle leurs flèches empoisonnées. Seigneur , Seigneur , cette longue et humiliante épreuve n'est - elle pas suffisante , pour que l'homme reconnoisse ta justice et

( 462 )

rende hommage à ta puissance? Cet amas infect des dédains et des mépris de son ennemi, n'a-t-il pas séjourné assez long-temps sur cette image de toi-même pour lui dessiller les yeux, et la convaincre de ses illusions? Ne crains-tu pas qu'à la fin ces substances corrosives n'effacent entièrement son empreinte, et la rendent absolument méconnoissable? Les ennemis de ta lumière et de ta sagesse ne manqueraient pas de confondre cette longue chaîne de mes opprobres avec ton éternité même; ils croiroient que leur règne d'horreur et de désordre est la seule et réelle demeure de la vérité; ils croiroient l'avoir emporté sur toi, et s'être emparé de ton royaume. Ne permets donc pas, ô Dieu de zèle et de jalousie, que ton image soit profanée plus long-temps. Ta propre gloire me touche encore plus que mon propre bonheur qui ne seroit pas fondé sur ta propre gloire. Lève-toi de ton trône immortel, de ce trône où repose ta sagesse, et qui est tout resplendissant des merveilles de ta puissance: entre un instant dans la vigne sainte que



( 463 )

tu as plantée de toute éternité ; prends un seul grain de ce raisin vivifiant qu'elle ne cesse de produire : presse-le de ta main divine , et fais couler sur mes lèvres le jus sacré et régénérateur qui seul peut réparer mes forces ; il humectera ma langue desséchée ; il descendra jusques dans mon cœur ; il y portera la joie avec la vie ; il pénétrera tous mes membres ; il les rendra sains et robustes , et je paraîtrai vif , agile et vigoureux , comme je l'étois le premier jour que je sortis de tes mains. C'est alors que tes ennemis déçus dans leurs espérances , rougiront de honte , et frissonneront de frayeur et de rage , de voir que leurs efforts contre toi auront été vains , et que ma sublime destinée aura atteint son accomplissement , malgré leurs audacieuses et opiniâtres entreprises. Ecoute donc , ô mon âme ! écoute et console-toi dans ta détresse : il y a un Dieu puissant qui veut se charger du soin de guérir toutes les plaies.

( 462 )

rende hommage à ta puissance? Cet amas infect des dédains et des mépris de son ennemi, n'a-t-il pas séjourné assez longtemps sur cette image de toi-même pour lui dessiller les yeux, et la convaincre de ses illusions? Ne crains-tu pas qu'à la fin ces substances corrosives n'effacent entièrement son empreinte, et la rendent absolument méconnoissable? Les ennemis de ta lumière et de ta sagesse ne manqueraient pas de confondre cette longue chaîne de mes opprobres avec ton éternité même; ils croiroient que leur règne d'horreur et de désordre est la seule et réelle demeure de la vérité; ils croiroient l'avoir emporté sur toi, et s'être emparé de ton royaume. Ne permets donc pas, ô Dieu de zèle et de jalousie, que ton image soit profanée plus long-temps. Ta propre gloire me touche encore plus que mon propre bonheur qui ne seroit pas fondé sur ta propre gloire. Lève-toi de ton trône immortel, de ce trône où repose ta sagesse, et qui est tout resplendissant des merveilles de ta puissance: entre un instant dans la vigne sainte que

( 463 )

tu as plantée de toute éternité ; prends un seul grain de ce raisin vivifiant qu'elle ne cesse de produire : presse-le de ta main divine , et fais couler sur mes lèvres le jus sacré et régénérateur qui seul peut réparer mes forces ; il humectera ma langue desséchée ; il descendra jusques dans mon cœur ; il y portera la joie avec la vie ; il pénétrera tous mes membres ; il les rendra sains et robustes , et je paraîtrai vif , agile et vigoureux , comme je l'étois le premier jour que je sortis de tes mains. C'est alors que tes ennemis déçus dans leurs espérances , rougiront de honte , et frissonneront de frayeur et de rage , de voir que leurs efforts contre toi auront été vains , et que ma sublime destinée aura atteint son accomplissement , malgré leurs audacieuses et opiniâtres entreprises. Ecoute donc , ô mon âme ! écoute et console-toi dans ta détresse : il y a un Dieu puissant qui veut se charger du soin de guérir toutes les plaies.

VII.

JE viens me présenter aux portes du temple de mon Dieu, et je ne quitterai point cette humble place de l'indigent, que le père de ma vie ne m'ait distribué mon pain de chaque jour. Le voici qui s'avance ce pain de chaque jour: je l'ai reçu, je l'ai goûté, et je veux annoncer sa douceur aux races futures. L'éternel Dieu des êtres, le titre sacré qu'il a pris pour se faire connoître aux Nations visibles et invisibles, celui qui s'est fait chair; l'esprit de celui au nom de qui tout doit fléchir le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers: voilà les quatre éléments immortels qui composent ce pain de chaque jour. Il se multiplie sans cesse comme l'immensité des êtres qui s'en nourrissent, et à quelque terme que parvienne leur nombre, ils ne pourront jamais en diminuer l'abondance, ni se trouver dans la disette: ce pain de chaque jour a développé en moi les germes éternels

( 465 )

éternels de ma vie, et les a mis à même de faire passer dans mon sang la sève sacrée de mes racines originelles et divines. Les quatre élémens qui le composent, ont fait disparaître du cahos de mon cœur les ténèbres et la confusion; ils y ont rétabli une vivante et sainte lumière, au lieu de la froide obscurité qui l'enveloppoit; leur force créatrice m'a transformé dans un nouvel être, et je suis devenu le dépositaire et l'administrateur de leurs saints caractères et de leurs signes vivifiants. Alors, pour manifester la gloire de celui qui a choisi l'homme, comme son ange et son ministre, je me suis présenté à toutes les régions; j'ai considéré et comme passé en revue tous les ouvrages de ses mains, et j'ai distribué sur chacun d'eux ces signes et ces caractères qu'il avoit imprimés sur moi, pour les transmettre à toutes ses créatures, et pour leur confirmer les propriétés et la puissance du nom qu'elles avoient reçues. Je n'ai point borné mon ministère à agir ainsi sur les ouvrages réguliers de l'éternelle sagesse;

g g

( 466 )

je me suis approché de tout ce qui étoit difforme, et j'ai laissé tomber sur ces fruits du désordre, les signes de justice et de vengeance attachés aux secrets pouvoirs de mon élection : ceux de ces fruits que j'ai pu arracher à la corruption, je les ai offerts en holocauste au Dieu suprême, et j'ai composé mes parfums des pures louanges de mon esprit et de mon cœur, afin que tout ce qui respire reconnoisse qu'à ce seul Dieu suprême sont dus tous les hommages, toute la gloire et tous les honneurs, comme étant l'unique source de toute puissance et de toute justice; et je lui ai dit dans les transports de mon amour : heureux l'homme, puisque tu as bien voulu le choisir pour en faire le siège de ton autorité, et le ministre de ta gloire dans l'univers ! Heureux l'homme, puisque tu as permis qu'il sentit jusque dans les profondeurs de ton essence, la pénétrante activité de ta vie divine ! Heureux l'homme, puisque tu as permis qu'il osât t'offrir un sacrifice de reconnaissance puisé dans le sentiment ineffable

de toutes les vertus de ta sainte universalité.

Il ne vous a pas traitées ainsi, puissances terrestres, puissances de l'univers: il vous a rendu les simples agens de ses loix et les forces opérantes de l'accomplissement de ses desseins; aussi n'y a-t-il pas un être dans la nature, n'y a-t-il pas un être parmi vous qui ne le seconde dans son œuvre, et qui ne coopère à l'exécution de ses plans. Mais il ne s'est point fait connoître à vous comme le Dieu de paix et comme le Dieu d'amour; et lors même qu'il vous donna l'existence, vous étiez encore agitées par les suites de la rébellion, puisqu'il recommanda à l'homme de vous soumettre et de vous dominer. Bien moins encore, puissances perverses et corrompues, vous a-t-il traitées avec les mêmes faveurs dont il lui a plu de combler l'homme. Vous n'avez pas su conserver celles qu'il vous accorda par votre origine: vous avez eu l'imprudence de croire qu'il pouvoit y avoir pour vous un plus beau sort, un privilège plus glorieux, que d'être l'objet

( 468 )

de sa tendresse , et dès-lors vous n'avez plus mérité que d'être l'objet de sa vengeance. C'est l'homme seul à qui il confie les trésors de sa sagesse : c'est dans cet être , selon son cœur , qu'il a mis toute son affection et tous ses pouvoirs. Il lui a dit en le formant , « répands sur » tout l'univers l'ordre et l'harmonie » dont je t'ai permis de puiser les principes dans ma propre source ; il ne peut » me connoître que par la régularité de » mes œuvres et la fixité de mes loix ; il » ne peut être initié dans les mystères » de mon sanctuaire ; il n'a en lui que » la mesure de mes puissances : c'est à » toi de les exercer dans tous ses domaines , puisque c'est par les actes » seuls de mes puissances qu'il peut savoir qu'il y a un Dieu. Pour mes ennemis , lance sur eux tous les traits de » ma colère , ils sont encore plus loin de » moi que les puissances de la nature , » et la sainteté de ma gloire ne me permet plus de me manifester à eux que » par le poids de ma justice. Toi seul , » homme , toi seul réuniras désormais



( 469 )

» aux dons de mes puissances et de ma  
» justice , celui de pouvoir sentir les vi-  
» vantes délices de mon amour , et de  
» les faire partager à ceux qui s'en ren-  
» dront dignes : c'est pour cela que je  
» t'ai formé seul à mon image et à ma  
» ressemblance : car l'être qui n'aime  
» point , ne pourroit pas être mon image ;  
» c'est de ce trône sacré où je t'ai placé ,  
» comme un second Dieu , que je verrai  
» se répandre sur tout ce qui est sorti  
» de mes mains , les divers attributs de  
» mon être , et tu me seras cher au-  
» dessus de toutes mes productions , puis-  
» que si je t'ai choisi pour être mon or-  
» gane universel , il n'y aura plus rien  
» de moi qui ne soit connu. »

Souverain auteur de mon esprit , de  
mon âme et de mon cœur , sois béni à  
jamais dans toutes les régions et dans  
tous les siècles , pour avoir permis que  
l'homme , cette ingrate et criminelle créa-  
ture , put recouvrer des vérités aussi su-  
blimes : il s'en étoit rendu indigne par son  
crime ; et si le souvenir de ton antique  
et sainte alliance , n'eût engagé ton amour

g g 3

( 470 )

à les lui rendre , elles seroient demeurées éternellement perdues pour lui. Louanges et bénédictions à celui qui avoit formé l'homme à son image et à sa ressemblance , et qui malgré tous les efforts et les triomphes des enfers , a su le réhabiliter dans sa splendeur , dans la sagesse et dans les félicités de son origine. *Amen.*

---

VIII.

UNISSONS - NOUS , hommes de paix , hommes de desirs : unissons - nous pour contempler dans un saint tremblement l'étendue des miséricordes de notre Dieu , et disons - lui en commun , que toutes les pensées des hommes , tous leurs desirs les plus purs , toutes leurs actions les plus régulières , ne pourroient ensemble approcher du moindre acte de son amour. Comment pourrions - nous donc exprimer cet amour , lorsqu'il ne se borne point à des actes particuliers et d'un moment , mais qu'il développe à la fois tous ses trésors , et cela d'une manière constante ,

( 471 )

universelle et imperturbable. Oui, Dieu de vérité et de charité inépuisable, voilà comment tu en agis journellement avec l'homme ! qui suis-je ? un vil amas de dégoûtantes ordures qui ne répandent en moi et autour de moi que l'infection. Eh bien ! c'est au milieu de cette infection que ta main infatigable se plonge sans cesse, pour trier le peu qui reste encore en moi de ces élémens précieux et sacrés dont tu formas mon existence. Telle que cette femme soigneuse qui dans l'Evangile consume sa lumière, pour retrouver la dragme qu'elle a perdue, tu ne cesses de tenir tes lampes allumées, et tu te courbes continuellement jusqu'à terre, espérant toujours que tu vas retrouver dans la poussière cet or pur qui s'est échappé de tes mains. Hommes de paix, comment ne contemplerions-nous pas dans un saint tremblement l'étendue des miséricordes de notre Dieu ! nous sommes mille fois plus coupables envers lui, que ces malfaiteurs, selon la justice humaine, qui sont conduits au travers des villes et dans les places publiques, couverts de

664

( 472 )

tous les signes de l'infamie , et que l'on force de confesser hautement leurs crimes aux pieds des temples et de toutes les puissances qu'ils ont méprisées. Nous devrions comme eux , et avec mille fois plus de justice qu'eux , être traînés ignominieusement au pied de toutes les puissances de la nature et de l'esprit ; nous devrions être amenés comme des criminels devant toutes les régions de l'univers , tant visibles qu'invisibles , et recevoir en leur présence , les terribles et honteux châtimens que méritent avec justice nos effroyables prévarications ; mais au lieu d'y trouver des juges redoutables , armés de la vengeance , qu'y rencontrons-nous ? Un roi vénérable dont les yeux annoncent la clémence , et dont la bouche ne cesse de prononcer le pardon pour tous ceux qui seulement veulent bien ne point s'aveugler au point de ne se pas croire innocens. Loin de vouloir que nous portions plus long-temps les vêtemens de l'opprobre , il ordonne à ses serviteurs de nous rendre notre première robe , de nous mettre un anneau au doigt

( 473 )

et des souliers à nos pieds, et pour le déterminer à nous combler de pareilles faveurs, il suffit que, comme de nouveaux enfans prodigues, nous reconnoissons ne pas pouvoir trouver dans la maison des étrangers le même bonheur que dans la maison de notre père. Hommes de paix, comment ne contemplerions-nous pas dans un saint tremblement l'étendue de l'amour et des miséricordes de notre Dieu ! et comment ne formerions-nous pas une sainte résolution de rester à jamais fidèles à ses loix et aux bienfaisans conseils de sa sagesse ? Non, je ne peux aimer que toi, Dieu incompréhensible dans ton indulgence et dans ton amour ; je ne veux plus aimer que toi, puisque tu m'as tant pardonné ; je ne veux plus trouver d'autre lieu de repos que le sein et le cœur de mon Dieu : il embrasse tout par sa puissance, et quelque mouvement que je fasse, je trouve par-tout un appui, un secours et des consolations, parce que sa source divine verse par-tout à la fois tous ces biens. Il s'élançe lui-même dans le cœur de l'homme, il ne s'y élance pas

( 474 )

une seule fois, mais constamment et par des actes réitérés. C'est par-là qu'il engendre et multiplie en nous sa propre vie, parce qu'à chacun de ces actes divins, il établit en nous des rayons purs et extraits de sa propre essence, sur lesquels il aime à se reposer, et qui deviennent en nous les organes de ses générations éternelles. De ce foyer sacré, il envoie dans toutes les facultés de notre être de semblables émanations qui à leur tour, répétant sans cesse leur action dans tout ce qui nous compose, multiplient ainsi continuellement notre activité spirituelle, nos vertus et nos lumières. Voilà pourquoi il est si utile de lui élever un temple dans notre cœur. O hommes de paix ! ô hommes de desirs ! unissons - nous pour contempler dans un saint tremblement l'étendue de l'amour, des miséricordes et des puissances de notre Dieu.

---

I X.

---

SEIGNEUR, comment nous seroit-il

( 475 )

possible ici-bas de chanter les cantiques de la Cité sainte ? Est - ce du milieu des torrens de nos larmes , que nous pouvons faire entendre les chants de la joie et de la jubilation ? Si j'ouvre la bouche pour en former les premiers sons , les sanglots m'oppressent et je ne puis laisser échapper que des soupirs et que les accents de la douleur ; et souvent même ces sanglots s'étouffent dans mon sein , ou bien nulle oreille charitable n'est près de moi pour les entendre et m'apporter du soulagement . Je me sens accabler par l'étendue et la longueur de mes souffrances , et le crime ne cesse de se présenter à moi , pour m'annoncer que dans un instant la mort va le suivre et glacer tout mon être par la froideur de ses poisons ; déjà elle s'est emparée de tous mes membres , et je touche au moment d'être délaissé comme le cadavre qui vient d'expirer , et que les serviteurs abandonnent à la putréfaction . Cependant , Seigneur , puisque tu es la source universelle de tout ce qui existe , tu es aussi la source de l'espérance ; et si ce rayon de feu ne s'est point encore

( 476 )

éteint dans mon cœur , je tiens encore à toi , je suis encore lié à ta vie divine par cette immortelle espérance qui découle continuellement de ton trône. J'ose donc t'implorer du sein de mes abîmes : j'ose appeler à mon secours ta main bienfaisante pour qu'elle daigne s'employer à ma guérison. Comment est-ce qu'elles s'opèrent les guérisons du Seigneur ? c'est par la docile soumission aux sages conseils de ce médecin divin. Il faut que je prenne avec reconnaissance et avec un ardent desir , le breuvage amer que sa main me présente ; il faut que ma volonté concoure avec celle qui l'anime pour moi ; il faut que la longueur et les souffrances du traitement ne me fassent pas repousser le bien que veut me faire ce suprême auteur de tout bien ; il se pénètre du sentiment de mes douleurs , je n'ai autre chose à faire que de me pénétrer du sentiment de son charitable intérêt pour moi : c'est par-là que la coupe du salut me sera profitable : c'est alors que ma langue reprendra sa force , et que je chanterai les cantiques de la Cité sainte. Seigneur ,



( 477 )

quel sera mon premier cantique? il sera tout entier à l'honneur et la gloire de celui qui m'aura rendu la santé et qui aura opéré ma délivrance. Je le chanterai ce cantique depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; je le chanterai par toute la terre, non-seulement pour célébrer la puissance et l'amour de mon libérateur, mais pour communiquer à toutes les âmes de desir et à toute la famille humaine, le moyen certain et efficace de recouvrer à jamais la santé et la vie. Je leur apprendrai que par-là, l'esprit de sagesse et de vérité se reposera sur leur propre cœur, et les dirigera dans toutes leurs voies. *Amen.*

X.

AURAS-TU la force, ô mon âme, de contempler l'énormité de la dette que l'homme coupable a contractée envers la Divinité? Mais si tu as eu celle de te livrer au crime, tu peux bien en considérer toute l'horreur. Mesure donc par la pensée

( 478 )

le champ du Seigneur; rappelles-toi que l'homme doit en être le cultivateur; tâche de te faire une idée de l'immensité des fruits qui auroient dû s'y produire par tes soins; songe que toutes les créatures qui sont sous le ciel, attendoient de ta soigneuse culture leur subsistance et leur soutien; songe que les champs du Seigneur attendoient de toi leur ornement et leur parure; songe que le Seigneur lui-même attendoit de ta vigilance et de ta fidélité, la gloire et la louange que doit lui attirer l'accomplissement de ses desseins; songe que toutes ces choses devoient s'opérer par toi sans aucune interruption. Tu es tombé, tu as laissé l'ennemi prendre empire sur toi et corrompre tes voies. Dès l'instant tu as rendu stérile la terre du Seigneur; tu as plongé dans la disette tous les habitans de l'univers, et tu as plongé le cœur de Dieu dans la tristesse. Dès ce même instant, tu as comme tari la source de la sagesse et de la moisson dans ce bas monde; et depuis cette fatale époque, tu arrêtes chaque jour toutes les productions du

( 479 )

Seigneur; contemple à présent l'énormité de ta dette; contemple l'impossibilité où tu es de l'acquitter, et frissonne jusque dans les derniers replis de ton être. Tu dois les fruits de chaque année, depuis le moment de ton infidélité: tu dois la dîme de toutes les heures qui se sont écoulées depuis l'heure fatale: tu dois tout ce que ces mêmes fruits et cette même dîme auroient rapporté dans les mains où tu aurois dû les déposer: tu dois tous les fruits que tu empêcheras de croître jusqu'à la consommation des siècles. Quel est donc l'être qui auroit pu jamais t'acquitter envers la justice éternelle, envers cette justice dont les droits ne peuvent s'abolir, et dont les plans ne peuvent manquer d'arriver à leur terme et à leur accomplissement? C'est ici, Dieu suprême, que se manifestent les torrens de ta miséricorde et l'abondance intarissable de tes éternels trésors; ici, ton cœur divin s'est ouvert sur ta malheureuse créature, et non-seulement ses redevances ont été acquittées, mais elle s'est trouvée encore assez riche pour

( 480 )

**pouvoir venir au secours de l'indigent. Tu as dit à ton verbe de venir cultiver lui-même le champ de l'homme. Ce verbe sacré, dont l'âme est l'amour, est descendu vers ce champ frappé de stérilité. Il a consumé par le feu de sa parole toutes les plantes parasites et vénéneuses qui s'y étoient semées : il y a semé en place le germe de l'arbre de vie : il a ouvert les canaux des fontaines salutaires, et les eaux vives sont venues l'arroser ; il a rendu la force aux animaux de la terre, l'agilité aux oiseaux du ciel ; il a rendu la lumière aux flambeaux célestes ; le son et la voix à tous les esprits qui habitent la sphère de l'homme ; et il a rendu à l'âme de l'homme cet amour dont il est lui-même la source et le foyer, et qui a dirigé son saint et admirable sacrifice. Oui, éternel Dieu de toute louange et de toute grace, il n'y avoit qu'un Être puissant, comme ton fils divin, qui put ainsi réparer nos désordres et nous acquitter envers ta justice. Il n'y avoit que l'Être créateur qui put payer pour nous ce que nous avions entièrement dissipé.**

( 481 )

dissipé , puisqu'il falloit pour cela qu'il se fit une nouvelle création. Puissances universelles , si vous vous sentez si disposées à chanter ses louanges , pour vous avoir rétablies dans vos droits , et pour vous avoir rendu votre activité , quelles actions de graces ne lui dois - je donc pas , pour s'être lui - même rendu caution de toutes mes dettes envers lui , envers vous , envers tous mes frères , et pour les avoir acquittées ? Il est dit de la femme pénitente , que parce qu'elle avoit beaucoup aimé , on lui avoit beaucoup pardonné. A l'homme on lui a tout remis , on a tout payé pour lui , non-seulement avant qu'il ait commencé d'aimer , mais même lorsqu'il étoit plongé dans les horreurs de l'ingratitude , et comme glacé par la dureté de son cœur. O hommes ! ô mes frères ! donnons-nous tout entiers maintenant à celui qui a commencé par nous pardonner tout. Chaque mouvement de notre Dieu doit être un mouvement universel , et qui se fasse sentir dans toutes les régions de tous les univers. Qu'à l'exemple de

h h

( 482 )

ce Dieu suprême, l'amour fasse un mouvement universel dans tout notre être, et embrasse à la fois toutes les facultés qui nous composent.

*Amen.*

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

not-  
tre,  
ultés

---

## T A B L E D E S M A T I È R E S

Contenues dans le second Volume.

|                                                            |        |
|------------------------------------------------------------|--------|
| <b>QUESTION</b> proposée par l'Académie de Berlin ,        | Page 1 |
| <b>LES</b> voies de la sagesse ,                           | 67     |
| <b>LOIX</b> temporelles de la justice divine ,             | 87     |
| <b>TRAITÉ</b> des bénédictions ,                           | 153    |
| <b>RAPPORTS</b> spirituels et temporels de l'arc-en-ciel , | 247    |
| <b>DE</b> la Poésie prophétique, épique et lyrique ,       | 272    |
| <b>PHANOR</b> , Poème sur la Poésie ,                      | 287    |
| <b>VERS</b> à Racine le fils ,                             | 314    |
| <b>STANCES</b> ,                                           | 315    |

### FRAGMENS LITTÉRAIRES.

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| <b>VOLTAIRE</b> ,                                         | 319 |
| <b>ROUSSEAU</b> de Genève ,                               | 326 |
| <b>LITTÉRATURE</b> du dernier siècle ,                    | 332 |
| <b>PARALLÈLE</b> de Rousseau et de Buffon ,               | 333 |
| <b>DIFFÉRENCE</b> de Voltaire à Racine en fait de style , | 337 |

|                                                                       |              |
|-----------------------------------------------------------------------|--------------|
| Du Style en général ,                                                 | Page 238     |
| POÈTES pauvres , Poètes riches ,                                      | 340          |
| PASSIONS dans les Pièces dramatiques ,                                | 344          |
| MANZOR Hagiani , Visir de Maraldi ,                                   | 448          |
| LITTÉRATURE allemande ,                                               | <i>Ibid.</i> |
| LA folle Journée ,                                                    | 350          |
| SUR l'Histoire en général , et sur les<br>devoirs des Historiens ,    | 351          |
| FRAGMENS d'un Traité sur l'Ad-<br>miration ,                          | 355          |
| DE la Prière ,                                                        | 403          |
| PRIÈRES tirées d'un manuscrit de<br>M <sup>r</sup> . de SAINT-MARTIN. | 444          |

FIN DE LA TABLE.









